HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE
ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON,
INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

Quadrupèdes. Tome IV.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

COMME les détails de l'Hiſtoire Naturelle ne ſont intéreſſans que pour ceux qui s'appliquent uniquement à cette ſcience, & que dans une expoſition auſſi longue que celle de l'Hiſtoire particulière de tous les Animaux, il règne néceſſairement trop d'uniformité, nous avons cru que la plupart de nos Lecteurs nous ſauroient gré de couper de temps en temps le fil d'une méthode qui nous contraint, par des Diſcours dans leſquels nous donnerons nos réflexions ſur la Nature en général, & traiterons de ſes effets en grand. Nous retournerons enſuite à nos détails avec plus de courage; car j'avoue qu'il en faut pour s'occuper continuellement de petits objets dont l'examen exige la plus froide patience, & ne permet rien au génie.



DE LA NATURE.

PREMIERE VUE.

La Nature eſt le ſyſtème des loix établies par le Créateur, pour l'exiſtence des choſes & pour la ſucceſſion des êtres. La Nature n'eſt point une choſe, car cette choſe ſeroit tout ; la Nature n'eſt point un être, car cet être ſeroit Dieu ; mais on peut la conſidérer comme une puiſſance vive, immenſe, qui embraſſe tout, qui anime tout, & qui, ſubordonnée à celle du premier Etre, n'a commencé d'agir que par ſon ordre, & n'agit encore que par ſon concours ou ſon conſentement. Cette puiſſance eſt de la Puiſſance divine la partie qui ſe manifeſte ; c'eſt en même temps la cauſe & l'effet, le mode & la ſubſtance, le deſſein & l'ouvrage : bien différente de l'art humain, dont les productions ne ſont que des ouvrages morts, la Nature eſt elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier ſans ceſſe actif, qui ſait tout employer, qui travaillant d'après ſoi-même, toujours ſur le même fonds, bien loin de l'épuiſer le rend inépuiſable : le temps, l'eſpace & la matiere ſont ſes moyens, l'Univers ſon objet, le mouvement & la vie ſon but.

Les effets de cette puiſſance ſont les phé-

nomènes du monde; les reſſorts qu'elle emploie ſont des forces vives, que l'eſpace & le temps ne peuvent que meſurer & limiter ſans jamais les détruire; des forces qui ſe balancent, qui ſe confondent, qui s'oppoſent ſans pouvoir s'anéantir: les unes pénètrent & tranſportent les corps, les autres les échauffent & les animent; l'attraction & l'impulſion ſont les deux principaux inſtrumens de l'action de cette puiſſance ſur les corps bruts, la chaleur & les molécules organiques vivantes ſont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation & le développement des êtres organiſés.

Avec de tels moyens que ne peut la Nature? Elle pourroit tout ſi elle pouvoit anéantir & créer; mais Dieu s'eſt réſervé ces deux extrêmes de pouvoir: anéantir & créer ſont les attributs de la toute-puiſſance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, ſont les ſeuls droits qu'il a voulu céder. Miniſtre de ſes ordres irrévocables, dépoſitaire de ſes immuables décrets, la Nature ne s'écarte jamais des loix qui lui ont été preſcrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, & dans tous ſes ouvrages elle préſente le ſceau de l'Eternel: cette empreinte divine, prototipe inaltérable des exiſtences, eſt le modèle ſur lequel elle opère; modèle dont tous les traits ſont exprimès en caractères ineffaçables, & prononcés pour jamais: modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelqu'infini qu'il ſoit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, & rien encore ne s'eſt anéanti ; la Nature balance entre ces deux limites ſans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la ſaiſir dans quelques points de cet eſpace immenſe qu'elle remplit & parcourt depuis l'origine des ſiècles.

Quels objets ! Un volume immenſe de matiere qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable maſſe, s'il n'eût été diviſé en parties ſéparées par des eſpaces mille fois plus immenſes ; mais des milliers de globes lumineux, placés à des diſtances inconcevables, ſont les baſes qui ſervent de fondement à l'édifice du monde ; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en compoſent l'ordre & l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes maſſes, les roulent, les tranſportent & les animent ; chacune agit à tout inſtant, & toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des ſphères céleſtes, établiſſent dans le milieu du vide des lieux fixes & des routes déterminées ; & c'eſt du ſein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes & le repos de l'Univers.

La premiere de ces forces eſt également répartie ; la ſeconde a été diſtribuée en meſure inégale : chaque atome de matiere a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulſion ; auſſi eſt-il des aſtres fixes & des aſtres errans, des globes qui ne ſemblent être faits que pour attirer, & d'autres pour pouſſer ou pour être pouſſés, des ſphères qui ont

reçu une impulſion commune dans le même ſens, & d'autres une impulſion particuliere, des aſtres ſolitaires & d'autres accompagnés de ſatellites, des corps de lumière & des maſſes de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouiſſent que ſucceſſivement d'une lumiere empruntée, des comètes qui ſe perdent dans l'obſcurité des profondeurs de l'eſpace, & reviennent après des ſiècles ſe parer de nouveaux feux; des ſoleils qui paroiſſent, diſparoiſſent & ſemblent alternativement ſe rallumer & s'éteindre, d'autres qui ſe montrent une fois & s'évanouiſſent enſuite pour jamais. Le ciel eſt le pays des grands événemens; mais à peine l'œil humain peut-il les ſaiſir : un ſoleil qui périt & qui cauſe la cataſtrophe d'un monde ou d'un ſyſtème de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille & qui s'éteint : l'homme borné à l'atome terreſtre ſur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, & ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoiſſable parmi les autres globes, & tout-à-fait inviſible pour les ſphères éloignées, eſt un million de fois plus petite que le ſoleil qui l'éclaire, & mille fois plus petite que d'autres planètes qui comme elle ſont ſubordonnées à la puiſſance de cet aſtre, & forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure & le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appellons *notre Univers*. Toutes ces planètes avec leurs ſatellites, entraînées par

un mouvement rapide dans le même ſens & preſque dans le même plan, compoſent une roue d'un vaſte diamètre dont l'eſſieu porte toute la charge, & qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraſer & répandre la chaleur & la lumiere juſqu'aux extrémités de la circonférence : tant que ces mouvemens dureront (& ils ſeront éternels, à moins que la main du premier Moteur ne s'oppoſe & n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le Soleil brillera & remplira de ſa ſplendeur toutes les ſphères du monde ; & comme dans un ſyſtème où tout s'attire, rien ne peut ni ſe perdre ni s'éloigner ſans retour, la quantité de matiere reſtant toujours la même, cette ſource féconde de lumiere & de vie ne s'épuiſera, ne tarira jamais ; car les autres ſoleils qui lancent auſſi continuellement leurs feux, rendent à notre ſoleil tout autant de lumiere qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, & dépendantes comme elles de la puiſſance du ſoleil, preſſent auſſi ſur ce foyer commun, en augmentent la charge, & contribuent de tout leur poids à ſon embraſement : elles font partie de notre Univers, puiſqu'elles ſont ſujettes, comme les planètes, à l'attraction du Soleil ; mais elles n'ont rien de commun entr'elles ni avec les planètes dans leur mouvement d'impulſion ; elles circulent chacune dans un plan différent & décrivent des orbes plus ou moins alongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes ſont de pluſieurs an-

nées, & les autres de quelques ſiècles: le Soleil tournant ſur lui-même, mais au reſte immobile au milieu du tout, ſert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot, à toutes ces parties de la machine du monde.

C'eſt par ſa grandeur même qu'il demeure immobile & qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la maſſe, qu'il eſt incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, & qu'il contient mille fois plus de matière que la plus groſſe planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, qui s'étendant à des diſtances immenſes, les contient toutes, & lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de ſi près, qu'après avoir été refroidies pendant des ſiècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles ſont ſujettes à des viciſſitudes étranges par ces alternatives de chaleur & de froid extrêmes, auſſi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt eſt prodigieuſement accéléré & enſuite infiniment retardé: ce ſont, pour ainſi dire, des mondes en déſordre, en comparaiſon des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, ſemblent être des lieux de repos, où tout étant conſtant, la Nature peut établir un plan, agir uniformément, ſe développer ſucceſſivement dans toute ſon étendue. Parmi ces globes choiſis entre les aſtres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié: moins

froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il eſt auſſi moins brûlant que Vénus & Mercure qui paroiſſent trop voiſins de l'aſtre de lumiere.

Auſſi avec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas ſur la terre ? Une lumiere pure s'étendant de l'orient au couchant, dore ſucceſſivement les hémiſphères de ce globe; un élément tranſparent & léger l'environne; une chaleur douce & féconde anime, fait éclore tous les germes de vie; des eaux vives & ſalutaires ſervent à leur entretien, à leur accroiſſement; des éminences diſtribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces ſources intariſſables & toujours nouvelles; des cavités immenſes faites pour les recevoir, partagent les continens : l'étendue de la mer eſt auſſi grande que celle de la terre; ce n'eſt point un élément froid & ſtérile, c'eſt un nouvel empire auſſi riche, auſſi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins; ſi la mer anticipe ſur les plages de l'occident, elle laiſſe à découvert celles de l'orient : cette maſſe immenſe d'eau, inactive par elle-même, ſuit les impreſſions des mouvemens céleſtes, elle balance par des oſcillations régulières de flux & de reflux, elle s'élève & s'abaiſſe avec l'aſtre de la nuit, elle s'élève encore plus lorſqu'il concourt avec l'aſtre du jour, & que tous deux réuniſſant leurs forces dans le temps des équinoxes, cauſent les grandes marées : notre correſpondance avec le ciel n'eſt nulle part mieux marquée. De ces mouvemens conſtans & généraux réſultent des mouvemens

variables & particuliers, des transſports de terre, des dépôts qui forment au fond des éminences ſemblables à celles que nous voyons ſur la ſurface de la terre : des courans qui, ſuivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont les angles ſe correſpondent, & coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent ſur la terre, ſont en effet les fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit auſſi à un plus grand nombre de puiſſances ; l'action éloignée du Soleil & de la Lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condenſe, y cauſent des agitations continuelles : les vents ſont ſes courans, ils pouſſent, ils aſſemblent les nuages, ils produiſent les météores & tranſportent au-deſſus de la ſurface aride des continens terreſtres les vapeurs humides des plages maritimes ; ils déterminent les orages, répandent & diſtribuent les pluies fécondes & les roſées bienfaiſantes ; ils troublent les mouvemens de la mer ; ils agitent la ſurface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courans, les font rebrouſſer, ſoulèvent les flots, excitent les tempêtes, la mer irritée s'élève vers le ciel, & vient en mugiſſant ſe briſer contre des digues inébranlables qu'avec tous ſes efforts elle ne peut ni détruire ni ſurmonter.

La terre élevée au-deſſus du niveau de la mer, eſt à l'abri de ſes irruptions ; ſa ſurface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille & mille

eſpèces d'animaux différens, eſt un lieu de repos, un ſéjour de délices, où l'homme placé pour ſeconder la Nature, préſide à tous les êtres; ſeul entre tous, capable de connoître & digne d'admirer, Dieu l'a fait ſpectateur de l'Univers & témoin de ſes merveilles; l'étincelle divine dont il eſt animé le rend participant aux myſtères divins; c'eſt par cette lumiere qu'il penſe & réfléchit, c'eſt par elle qu'il voit & lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

La Nature eſt le trône extérieur de la magnificence Divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puiſſance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vaſſal du Ciel, roi de la Terre, il l'ennoblit, la peuple & l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la ſubordination, l'harmonie; il embellit la Nature même, il la cultive, l'étend & la polit; en élague le chardon & la ronce, y multiplie le raiſin & la roſe. Voyez ces plages déſertes, ces triſtes contrées où l'homme n'a jamais réſidé, couvertes ou plutôt hériſſées de bois épais & noirs dans toutes les parties élevées, des arbres ſans écorce & ſans cîme, courbés, rompus, tombans de vétuſté; d'autres en plus grand nombre giſſans au pied des premiers, pour pourrir ſur des monceaux déjà pourris, étouffent, enſéveliſſent les germes prêts à éclore. La Nature, qui par-tout ailleurs brille par ſa jeuneſſe, paroît ici dans

la décrépitude : la terre ſurchargée par le poids, ſurmontée par les débris de ſes productions, n'offre au lieu d'une verdure floriſſante, qu'un eſpace encombré, traverſé de vieux arbres chargés de plantes paraſites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties baſſes, des eaux mortes & croupiſſantes faute d'être conduites & dirigées ; des terreins fangeux, qui n'étant ni ſolides ni liquides, ſont inabordables, & demeurent également inutiles aux habitans de la terre & des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques & fétides, ne nourriſſent que des inſectes vénéneux & ſervent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, & les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des eſpèces de landes, des ſavanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaiſes herbes y ſurmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'eſt point ce gazon fin qui ſemble faire le duvet de la terre, ce n'eſt point cette pelouſe émaillée qui annonce ſa brillante fécondité ; ce ſont des végétaux agreſtes, des herbes dures, épineuſes, entrelacées les unes dans les autres, qui ſemblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entr'elles, & qui ſe deſſéchant & repouſſant ſucceſſivement les unes ſur les autres, forment une bourre groſſiere, épaiſſe de pluſieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul veſtige d'intelligence dans ces lieux ſauvages ; l'homme obligé de ſuivre les ſentiers de la bête

farouche,

farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller ſans ceſſe pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugiſſemens, ſaiſi du ſilence même de ces profondes ſolitudes, il rebrouſſe chemin & dit : la Nature brute eſt hideuſe & mourante, c'eſt Moi, Moi ſeul qui peut la rendre agréable & vivante : deſſéchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faiſant couler; formons-en des ruiſſeaux, des canaux, employons cet élément actif & dévorant qu'on nous avoit caché & que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre ſuperflue, à ces vieilles forêts déjà à demi conſommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu conſumer : bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud compoſoit ſon venin, nous verrons paroître la renoncule, le trefle, les herbes douces & ſalutaires; des troupeaux d'animaux bondiſſans fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une ſubſiſtance abondante, une pâture toujours renaiſſante; ils ſe multiplieront pour ſe multiplier encore : ſervons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf ſoumis au joug, emploie ſes forces & le poids de ſa maſſe à ſillonner la terre, qu'elle rajeuniſſe par la culture; une Nature nouvelle va ſortir de nos mains.

Qu'elle eſt belle, cette Nature cultivée! que, par les ſoins de l'homme, elle eſt brillante & pompeuſement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en eſt la production la plus noble; en ſe multipliant, il

en multiplie le germe le plus précieux : elle-même auſſi ſemble ſe multiplier avec lui ; il met au jour par ſon art tout ce qu'elle receloit dans ſon ſein ; que de tréſors ignorés, que de richeſſes nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les eſpèces utiles d'animaux tranſportées, propagées, augmentées ſans nombre ; les eſpèces nuiſibles réduites, confinées, reléguées : l'or, & le fer plus néceſſaire que l'or, tirés des entrailles de la terre : les torrens contenus, les fleuves dirigés, reſſerrés ; la mer même ſoumiſe, reconnue, traverſée d'un hémiſphère à l'autre ; la terre acceſſible par-tout, par-tout rendue auſſi vivante que féconde : dans les vallées, de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moiſſons encore plus riches ; les collines chargées de vignes & de fruits, leurs ſommets couronnés d'arbres utiles & de jeunes forêts ; les déſerts devenus des cités habitées par un peuple immenſe, qui circulant ſans ceſſe, ſe répand de ces centres juſqu'aux extrémités ; des routes ouvertes & fréquentées, des communications établies par-tout comme autant de témoins de la force & de l'union de la ſociété ; mille autres monumens de puiſſance & de gloire démontrent aſſez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la ſurface entiere, & que de tout temps il partage l'empire avec la Nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne poſsède, il ne conſerve que par des ſoins toujours

renouvelés ; s'ils ceſſent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre ſous la main de Nature : elle reprend ſes droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de pouſſiere & de mouſſe ſes plus faſtueux monumens, les détruit avec le temps, & ne lui laiſſe que le regret d'avoir perdu par ſa faute ce que ſes ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd ſon domaine, ces ſiècles de barbarie pendant leſquels tout périt, ſont toujours préparés par la guerre, & arrivent avec la diſette & la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'eſt fort que par ſa réunion, qui n'eſt heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour ſon malheur & de combattre pour ſa ruine : excité par l'inſatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus inſatiable, il renonce aux ſentimens d'humanité, tourne toutes ſes forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, ſe détruit en effet ; & après ces jours de ſang & de carnage, lorſque la fumée de la gloire s'eſt diſſipée, il voit d'un œil triſte la terre dévaſtée, les arts enſévelis, les nations diſperſées, les peuples affoiblis, ſon propre bonheur ruiné, & ſa puiſſance réelle anéantie.

GRAND DIEU ! dont la ſeule préſence ſoutient la Nature & maintient l'harmonie des loix de l'Univers ; VOUS qui du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler ſous vos pieds toutes les ſphères céleſtes ſans choc & ſans confuſion ; QUI du ſein du repos reproduiſez à chaque inſtant leurs

mouvemens immenses, & seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux & de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la Terre agitée! Qu elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde & la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! DIEU DE BONTÉ, *Auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son ame d'un rayon de votre lumiere immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin se répandant par-tout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau & se multipliera sans nombre; la Nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; & nous,* DIEU BIENFAITEUR, *nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance & d'admiration.*





DE LA NATURE.

SECONDE VUE.

Un individu, de quelque eſpèce qu'il ſoit, n'eſt rien dans l'Univers; cent individus, mille ne ſont encore rien: les eſpèces ſont les ſeuls êtres de la Nature; êtres perpétuels, auſſi anciens, auſſi permanens qu'elle, que pour mieux juger, nous ne conſidérons plus comme une collection ou une ſuite d'individus ſemblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps; un tout toujours vivant, toujours le même; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, & qui par conſéquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'eſpèce humaine eſt la premiere; les autres, de l'éléphant juſqu'à la mite, du cèdre juſqu'à l'hyſope, ſont en ſeconde & en troiſième ligne: & quoique différente par la forme, par la ſubſtance & même par la vie, chacune tient ſa place, ſubſiſte par elle-même, ſe défend des autres, & toutes enſemble compoſent & repréſentent la Nature vivante, qui ſe maintient & ſe maintiendra comme elle s'eſt maintenue: un jour, un ſiècle, un âge, toutes les portions du temps ne font pas partie de ſa durée; le temps lui-même n'eſt relatif qu'aux individus, aux

êtres dont l'exiſtence eſt fugitive ; mais celle des eſpèces étant conſtante, leur permanence fait la durée, & leur différence le nombre. Comptons donc les eſpèces comme nous l'avons fait, donnons-leur à chacune un droit égal à la menſe de la Nature ; elles lui ſont toutes également chères, puiſqu'à chacune elle a donné les moyens d'être, & de durer tout auſſi long-temps qu'elle.

Faiſons plus, mettons aujourd'hui l'eſpèce à la place de l'individu ; nous avons vu quel étoit pour l'homme le ſpectacle de la Nature, imaginons quelle en ſeroit la vue pour un être qui repréſenteroit l'eſpèce humaine entiere. Lorſque dans un beau jour de printemps, nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le roſſignol chanter l'amour, le bélier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans ſe chercher & ſe joindre pour en produire d'autres ; nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction & d'une nouvelle vie. Lorſque, dans la ſaiſon noire du froid & des frimats, l'on voit les natures devenir indifférentes, ſe fuir au lieu de ſe chercher, les habitans de l'air déſerter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté ſous des voûtes de glace, tous les inſectes diſparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, ſe creuſer des retraites, la terre ſe durcir, les plantes ſe ſécher, les arbres dépouillés ſe courber, s'affaiſſer ſous le poids de la neige & du givre ; tout préſente l'idée de la langueur &

de l'anéantiſſement. Mais ces idées de renouvellement & de deſtruction, ou plutôt ces images de la mort & de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroiſſent, ne ſont qu'individuelles & particulieres; l'homme, comme individu, juge ainſi la Nature; l'être que nous avons mis à la place de l'eſpèce la juge plus grandement, plus généralement, il ne voit dans cette deſtruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces ſucceſſions que permanence & durée; la ſaiſon d'une année eſt pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les ſiècles; le millième animal dans l'ordre des générations, eſt pour lui le même que le premier animal. Et en effet, ſi nous vivions, ſi nous ſubſiſtions à jamais, ſi tous les êtres qui nous environnent ſubſiſtoient auſſi tels qu'ils ſont pour toujours, & que tout fût perpétuellement comme tout eſt aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit & l'individu deviendroit l'eſpèce.

Eh pourquoi nous refuſerions-nous de conſidérer la Nature pendant quelques inſtans ſous ce nouvel aſpect ? à la vérité l'homme en venant au monde arrive des ténèbres; l'ame auſſi nue que le corps, il naît ſans connoiſſance comme ſans défenſe, il n'apporte que des qualités paſſives, il ne peut que recevoir les impreſſions des objets & laiſſer affecter ſes organes; la lumiere brille long-temps à ſes yeux avant que de l'éclairer; d'abord il reçoit tout de la Nature & ne lui rend rien : mais dès que ſes ſens ſont

affermis, dès qu'il peut comparer ſes ſenſations, il ſe réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conſerve, les étend, les combine; l'homme, & ſur-tout l'homme inſtruit, n'eſt plus un ſimple individu; il repréſente en grande partie l'eſpèce humaine entiere, il a commencé par recevoir de ſes peres les connoiſſances qui leur avoient été tranſmiſes par ſes aïeux; ceux-ci, ayant trouvé l'art divin de tracer la penſée & de la faire paſſer à la poſtérité, ſe ſont, pour ainſi dire, identifiés avec leurs neveux; les nôtres s'identifieront avec nous; cette réunion, dans un ſeul homme, de l'expérience de pluſieurs ſiècles, recule à l'infini les limites de ſon être: ce n'eſt plus un individu ſimple, borné, comme les autres, aux ſenſations de l'inſtant préſent, aux expériences du jour actuel; c'eſt à-peu-près l'être que nous avons mis à la place de l'eſpèce entiere; il lit dans le paſſé, voit le préſent, juge l'avenir; & dans le torrent des temps qui amène, entraîne, abſorbe tous les individus de l'Univers, il trouve les eſpèces conſtantes, la Nature invariable: la relation des choſes étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul; les loix du renouvellement ne ſont que compenſer à ſes yeux celles de ſa permanence: une ſucceſſion continuelle d'êtres, tous ſemblables entr'eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'exiſtence perpétuelle d'un ſeul de ces êtres.

A quoi ſe rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immenſe profuſion

ſion de germes, dont il en avorte mille & mille pour un qui réuſſit? qu'eſt-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui ſe détruiſant & ſe renouvelant ſans ceſſe, n'offrent toujours que la même ſcène, & ne rempliſſent ni plus ni moins la Nature? d'où viennent ces alternatives de mort & de vie, ces loix d'accroiſſement & de dépériſſement, toutes ces viciſſitudes individuelles, toutes ces repréſentations renouvelées d'une ſeule & même choſe? elles tiennent à l'eſſence même de la Nature, & dépendent du premier établiſſement de la machine du monde; fixe dans ſon tout & mobile dans chacune de ſes parties, les mouvemens géneraux des corps céleſtes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la Terre; les forces pénétrantes dont ces grands corps ſont animés, par leſquelles ils agiſſent au loin & réciproquement les uns ſur les autres, animent auſſi chaque atome de matiere, & cette propenſion mutuelle de toutes ces parties les unes vers les autres eſt le premier lien des êtres, le principe de la conſiſtance des choſes, & le ſoutien de l'harmonie de l'Univers. Les grandes combinaiſons ont produit tous les petits rapports: le mouvement de la Terre ſur ſon axe ayant partagé en jours & en nuits les eſpaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumiere & leur temps de ténèbres, la veille & le ſommeil: une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des ſens & du mouvement des membres, eſt relative à cette premiere combinaiſon. Y auroit-il des

ſens ouverts à la lumiere dans un monde où la nuit ſeroit perpétuelle ?

L'inclinaiſon de l'axe de la Terre produiſant dans ſon mouvement annuel autour du Soleil des alternatives durables de chaleur & de froid, que nous avons appellées *des ſaiſons*, tous les êtres végétans ont auſſi en tout ou en partie, leur ſaiſon de vie & leur ſaiſon de mort. La chûte des feuilles & des fruits, le deſſéchement des herbes, la mort des inſectes, dépendent en entier de cette ſeconde combinaiſon : dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'eſt jamais ſuſpendue; chaque inſecte vit ſon âge; & ne voyons-nous pas ſous la Ligne, où les quatre ſaiſons n'en font qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, & la Nature toujours au printemps ?

La conſtitution particuliere des animaux & des plantes eſt relative à la température générale du globe de la Terre, & cette température dépend de ſa ſituation, c'eſt-à-dire, de la diſtance à laquelle il ſe trouve de celui du Soleil : à une diſtance plus grande nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter; l'eau, la sève, le ſang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité; à une diſtance moindre, elles s'évanouiroient & ſe diſſiperoient en vapeurs : la glace & le feu ſont les élémens de la mort; la chaleur tempérée eſt le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes répandues dans tous les corps organiſés ſont relatives, &

pour l'action & pour le nombre, aux molécules de la lumiere qui frappent toute matiere & la pénétrent de leur chaleur ; partout où les rayons du Soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure & se peuple d'animaux : la glace même, dès qu'elle se résout en eau, semble se féconder ; cet élément est plus fertile que celui de la Terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement & la vie : la mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit, elle produit moins de plantes ; & tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fonds de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres, & c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espèce & des uns & des autres ayant été créée, les premiers individus ont servi de modèle à tous leurs descendans. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal, est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort & consumés par le temps ; les parties brutes qui étoient entrées dans leur composition, retournent à la masse commune de la matiere brute ; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps oganisés ; d'abord repompées par les végétaux, ensuite

abſorbées par les animaux qui ſe nourriſſent de végétaux, elles ſervent au développement, à l'entretien, à l'accroiſſement & des uns & des autres ; elles conſtituent leur vie, & circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organiſés. Le fonds des ſubſtances vivantes eſt donc toujours le même ; elles ne varient que par la forme, c'eſt-à-dire, par la différence des repréſentations : dans les ſiècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domeſtiques & des plantes utiles, ſemble occuper & couvrir en entier la ſurface de la terre ; celui des animaux féroces, des inſectes nuiſibles, des plantes paraſites, des herbes inutiles reparoît & domine à ſon tour dans les temps de diſette & de dépopulation. Ces variations, ſi ſenſibles pour l'homme, ſont indifférentes à la Nature ; le ver à ſoie, ſi précieux pour lui, n'eſt pour elle que la chenille du mûrier : que cette chenille du luxe diſparoiſſe, que d'autres chenilles dévorent les herbes deſtinées à engraiſſer nos bœufs, que d'autres enfin minent avant la récolte la ſubſtance de nos épis, qu'en général l'homme & les eſpèces majeures dans les animaux ſoient affamées par les eſpèces infimes, la Nature n'en eſt ni moins remplie ni moins vivante ; elle ne protège pas les unes aux dépens des autres, elle les ſoutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, & ne les voit que comme des images ſucceſſives d'une ſeule & même empreinte,

des ombres fugitives dont l'eſpèce eſt le corps.

Il exiſte donc ſur la terre, & dans l'air & dans l'eau, une quantité déterminée de matiere organique que rien ne peut détruire; il exiſte en même temps un nombre déterminé de moules capables de ſe l'aſſimiler, qui ſe détruiſent & ſe renouvellent à chaque inſtant; & ce nombre de moules ou d'individus, quoique variable dans chaque eſpèce, eſt au total toujours le même, toujours proportionné à cette quantité de matiere vivante. Si elle étoit ſurabondante, ſi elle n'étoit pas dans tous les temps également employée & entiérement abſorbée par les moules exiſtans, il s'en formeroit d'autres, & l'on verroit paroître des eſpèces nouvelles; parce que cette matiere vivante ne peut demeurer oiſive, parce qu'elle eſt toujours agiſſante, & qu'il ſuffit qu'elle s'uniſſe avec des parties brutes pour former des corps organiſés. C'eſt à cette grande combinaiſon ou plutôt à cette invariable proportion, que tient la forme même de la Nature.

Et comme ſon ordonnance eſt fixe pour le nombre, le maintien & l'équilibre des eſpèces, elle ſe préſenteroit toujours ſous la même face, & ſeroit dans tous les temps & ſous tous les climats, abſolument & relativement la même, ſi ſon habitude ne varioit pas autant qu'il eſt poſſible dans toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque eſpèce eſt un type dont les principaux traits ſont gravés en caractères ineffaçables & permanens à jamais; mais toutes les touches ac-

ceſſoires varient, aucun individu ne reſſemble parfaitement à un autre, aucune eſpèce n'exiſte ſans un grand nombre de variétés: dans l'eſpèce humaine, ſur laquelle le ſceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laiſſe pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, &c : le Lappon, le Patagon, l'Hottentot, l'Européen, l'Américain, le Nègre, quoique tous iſſus du même pere, ſont bien éloignés de ſe reſſembler comme freres.

Toutes les eſpèces ſont donc ſujettes aux différences purement individuelles; mais les variétés conſtantes, & qui ſe perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à tous; plus l'eſpèce eſt élevée, plus le type en eſt ferme, & moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant en raiſon inverſe de l'ordre de grandeur, & la poſſibilité des différences en raiſon du nombre dans le produit de leur génération, il étoit néceſſaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands : il y a auſſi, & par la même raiſon, plus d'eſpèces voiſines; l'unité de l'eſpèce étant plus reſſerrée dans les grands animaux, la diſtance qui la ſépare des autres eſt auſſi plus étendue : que de variétés & d'eſpèces voiſines accompagnent, ſuivent ou précèdent l'écureuil, le rat & les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche ſeul & ſans pair à la tête de tous!

La matiere brute qui compoſe la maſſe de la terre, n'eſt pas un limon vierge, une ſubſtance intacte & qui n'ait pas ſubi des altérations; tout a été remué par la force des

grands & des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature ; le globe de la terre a été pénétré par le feu, & ensuite recouvert & travaillé par les eaux ; le sable qui en remplit le dedans est une matiere vitrée ; les lits épais de glaise qui le recouvrent au dehors, ne sont que ce même sable décomposé par le séjour des eaux ; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux, tous les métaux, ne sont encore que cette même matiere vitrée, dont les parties se sont réunies, pressées ou séparées selon les lois de leur affinité. Toutes ces substances sont parfaitement brutes, elles existent & existeroient indépendamment des animaux & des végétaux ; mais d'autres substances, en très grand nombre & qui paroissent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organisés ; les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes, ne sont composés que de débris de coquillages & des dépouilles de ces petits animaux, qui transformant l'eau de la mer en pierre, produisent le corail & tous les madrépores, dont la variété est innombrable & la quantité presque immense. Les charbons de terre, les tourbes & les autres matieres qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris & consumés. Enfin d'autres matieres en moindre nombre, telles que les pierres ponces, les soufres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, & produites par une seconde action du feu sur les matieres

premieres. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaiſons tous les rapports des corps bruts, & toutes les ſubſtances du règne minéral.

Les lois d'affinité par leſquelles les parties conſtituantes de ces différentes ſubſtances ſe ſéparent des autres pour ſe réunir entr'elles, & former des matieres homogènes, ſont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps céleſtes agiſſent les uns ſur les autres; elles s'exercent également & dans les mêmes rapports des maſſes & des diſtances; un globule d'eau, de ſable ou de métal agit ſur un autre globule, comme le globe de la Terre agit ſur celui de la Lune: & ſi juſqu'à ce jour l'on a regardé ces lois d'affinité comme différentes de celles de la peſanteur, c'eſt faute de les avoir bien conçues, bien ſaiſies; c'eſt faute d'avoir embraſſé cet objet dans toute ſon étendue. La figure, qui dans les corps céleſtes ne fait rien ou preſque rien à la loi de l'action des uns ſur les autres, parce que la diſtance eſt très grande, fait au contraire preſque tout lorſque la diſtance eſt très petite ou nulle. Si la Lune & la Terre, au lieu d'une figure ſphérique, avoient toutes deux celle d'un cylindre court, & d'un diamètre égal à celui de leurs ſphères, la loi de leur action réciproque ne ſeroit pas ſenſiblement altérée par cette différence de figure, parce que la diſtance de toutes les parties de la Lune à celles de la Terre, n'auroit auſſi que très peu varié; mais ſi ces mêmes globes devenoient des cylindres très étendus & voiſins l'un de l'autre, la loi de l'action ré-

ciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la distance de chacune de leurs parties entr'elles, & relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieusement changé; ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoiqu'au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, & pénétrer plus avant dans le sein de la Nature : nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matieres homogènes, sont certainement composées de parties élémentaires semblables entr'elles, mais dont la forme est inconnue : nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, & savoir à-peu-près de quelle figure sont les élémens des corps; ils partiront du principe que nous venons d'établir, ils le prendront pour base : *Toute matiere s'attire en raison inverse du carré de la distance, & cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulieres, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance.* Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particuliere, ils pourront trouver par le calcul la figure de ses parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif-argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse par des expériences, que ce mé-

tal fluide s'attire toujours en raiſon inverſe du cube de la diſtance, il faudra chercher par des règles de fauſſe poſition, quelle eſt la figure qui donne cette expreſſion, & cette figure ſera celle des parties conſtituantes du vif-argent : ſi l'on trouvoit par ces expériences que ce métal s'attire en raiſon inverſe du carré de la diſtance, il ſeroit démontré que ſes parties conſtituantes ſont ſphériques, puiſque la ſphère eſt la ſeule figure qui donne cette loi, & qu'à quelque diſtance que l'on place des globes, la loi de leur attraction eſt toujours la même.

Newton a bien ſoupçonné que les affinités chimiques, qui ne ſont autre choſe que les attractions particulieres dont nous venons de parler, ſe faiſoient par des loix aſſez ſemblables à celle de la gravitation; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces loix particulieres n'étoient que de ſimples modifications de la loi générale, & qu'elles n'en paroiſſoient différentes que parce qu'à une très petite diſtance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant & plus que la maſſe pour l'expreſſion de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la diſtance.

C'eſt cependant à cette théorie que tient la connoiſſance intime de la compoſition des corps bruts : le fonds de toute matiere eſt le même; la maſſe & le volume, c'eſt-à-dire la forme, ſeroit auſſi la même, ſi la figure des parties conſtituantes étoit ſemblable. Une ſubſtance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure

de ſes parties primitives eſt différente ; celle dont toutes les molécules ſont ſphériques , doit être ſpécifiquement une fois plus légere qu'une autre dont les molécules ſeroient cubiques , parce que les premieres ne pouvant ſe toucher que par des points, laiſſent des intervalles égaux à l'eſpace qu'elles rempliſſent, tandis que les parties ſuppoſées cubiques peuvent ſe réunir toutes ſans laiſſer le moindre intervalle, & former par conſéquent une matiere une fois plus peſante que la premiere. Et quoique les figures puiſſent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en exiſte pas autant dans la Nature que l'eſprit pourroit en concevoir ; car elle a fixé les limites de la peſanteur & de la légèreté : l'or & l'air ſont les deux extrêmes de toute denſité ; toutes les figures admiſes , exécutées par la Nature, ſont donc compriſes entre ces deux termes, & toutes celles qui auroient pu produire des ſubſtances plus peſantes ou plus légeres ont été rejetées.

Au reſte, lorſque je parle des figures employées par la Nature, je n'entends pas qu'elles ſoient néceſſairement ni même exactement ſemblables aux figures géométriques qui exiſtent dans notre entendement ; c'eſt par ſuppoſition que nous les faiſons régulieres , & par abſtraction que nous les rendons ſimples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts, ni ſphères parfaites dans l'Univers ; mais comme rien n'exiſte ſans forme , & que ſelon la diverſité des ſubſtances, les figures de leurs élémens ſont différentes, il y en a néceſſairement qui approchent de la ſphère

ou du cube, & de toutes les autres figures régulieres que nous avons imaginées: le précis, l'abſolu, l'abſtrait, qui ſe préſentent ſi ſouvent à notre eſprit, ne peuvent ſe trouver dans le réel, parce que tout y eſt relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorſque j'ai parlé d'une ſubſtance qui ſeroit entiérement pleine, parce qu'elle ſeroit compoſée de parties cubiques; & d'une autre ſubſtance qui ne ſeroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ſes parties conſtituantes ſeroient ſphériques, je ne l'ai dit que par comparaiſon, & je n'ai pas prétendu que ces ſubſtances exiſtaſſent dans la réalité; car l'on voit par l'expérience des corps tranſparens, tels que le verre, qui ne laiſſe pas d'être denſe & peſant, que la quantité de matiere y eſt très petite en comparaiſon de l'étendue des intervalles, & l'on peut démontrer que l'or, qui eſt la matiere la plus denſe, contient beaucoup plus de vide que de plein.

La conſidération des forces de la Nature eſt l'objet de la mécanique rationnelle; celui de la mécanique ſenſible n'eſt que la combinaiſon de nos forces particulieres, & ſe réduit à l'art de faire des machines; cet art a été cultivé de tout temps, par la néceſſité & pour la commodité; les Anciens y ont excellé comme nous; mais la mécanique rationnelle eſt une ſcience née, pour ainſi dire, de nos jours; tous les philoſophes, depuis Ariſtote à Deſcartes, ont raiſonné comme le peuple ſur la nature du

mouvement; ils ont unanimement pris l'effet pour la cause ; ils ne connoissoient d'autres forces que celle de l'impulsion, encore la connoissoient-ils mal, ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde ; pour que le projet eût été plausible & la chose possible, il auroit au moins fallu que cette impulsion, qu'ils regardoient comme cause unique, fût un effet général & constant qui appartînt à toute matiere, qui s'exerçât continuellement dans tous les temps : le contraire leur étoit démontré ; ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos, cette force n'existe pas, que dans les corps lancés son effet ne subsiste qu'un petit temps, qu'il est bientôt détruit par les résistances, que pour le renouveler il faut une nouvelle impulsion, que par conséquent bien loin qu'elle soit une cause générale, elle n'est au contraire qu'un effet particulier & dépendant d'effets plus généraux ?

Or un effet général est ce qu'on doit appeller une cause, car la cause réelle de cet effet général ne nous sera jamais connue, parce que nous ne connoissons rien que par comparaison, & que l'effet étant supposé général & appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien ni par conséquent le connoître autrement que par le fait; ainsi, l'attraction ou, si l'on veut, la pesanteur étant un effet général & commun à toute matiere, & démontré par le fait, doit être regardée comme une cause, & c'est à elle qu'il faut rappor-

ter les autres caufes particulieres & même l'impulfion, puifqu'elle eft moins générale & moins conftante. La difficulté ne confifte qu'à voir en quoi l'impulfion peut dépendre en effet de l'attraction : fi l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on fentira bien qu'il ne peut fe tranfmettre d'un corps à un autre que par le moyen du reffort, & l'on reconnoîtra que toutes les hypothèfes que l'on a faites fur la tranfmiffion du mouvement dans les corps durs, ne font que des jeux de notre efprit qui ne pourroient s'exécuter dans la Nature : un corps parfaitement dur n'eft en effet qu'un être de raifon, comme un corps parfaitement élaftique n'eft encore qu'un autre être de raifon ; ni l'un ni l'autre n'exiftent dans la réalité, parce qu'il n'y exifte rien d'abfolu, rien d'extrême, & que le mot & l'idée de parfait n'eft jamais que l'abfolu ou l'extrême de la chofe.

S'il n'y avoit point de reffort dans la matiere, il n'y auroit donc nulle force d'impulfion; lorfqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conferve ne lui a-t-il pas été communiqué par le reffort du bras qui l'a lancée ? lorfqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique fon mouvement, fi ce n'eft en comprimant le reffort des parties élaftiques qu'il renferme, lequel fe rétabliffant immédiatement après la compreffion, donne à la maffe totale la même force qu'il vient de recevoir ? on ne comprend point comment un corps parfaitement dur

pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement; & d'ailleurs il eſt très inutile de chercher à le comprendre, puiſqu'il n'en exiſte point de tel. Tous les corps au contraire ſont doués de reſſort; les expériences ſur l'électricité prouvent que ſa force élaſtique appartient généralement à toute matiere; quand il n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre reſſort que celui de cette matiere électrique, il ſuffiroit pour la communication du mouvement, & par conſéquent c'eſt à ce grand reſſort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cauſe particuliere de l'impulſion.

Maintenant, ſi nous réfléchiſſons ſur la mécanique du reſſort, nous trouverons que ſa force dépend elle-même de celle de l'attraction; pour le voir clairement, figurons-nous le reſſort le plus ſimple, un angle ſolide de fer ou de toute autre matiere dure; qu'arrive-t-il lorſque nous le comprimons? nous forçons les parties voiſines du ſommet de l'angle de fléchir, c'eſt-à-dire, de s'écarter un peu les unes des autres; & dans le moment que la compreſſion ceſſe, elles ſe rapprochent & ſe rétabliſſent comme elles étoient auparavant; leur adhérence, de laquelle réſulte la cohéſion du corps, eſt, comme l'on ſait, un effet de leur attraction mutuelle; lorſque l'on preſſe le reſſort, on ne détruit pas cette adhérence, parce que, quoiqu'on écarte les parties, on ne les éloigne pas aſſez les unes des autres, pour les mettre hors de leur ſphère d'attraction mutuelle; & par conſéquent dès qu'on ceſſe de

preſſer, cette force qu'on remet, pour ainſi dire, en liberté, s'exerce, les parties ſéparées ſe rapprochent, & le reſſort ſe rétablit: ſi au contraire, par une preſſion trop forte, on les écarte au point de les faire ſortir de leur ſphère d'attraction, le reſſort ſe rompt, parce que la force de la compreſſion a été plus grande que celle de la cohérence, c'eſt-à-dire, plus grande que celle de l'attraction mutuelle qui réunit les parties; le reſſort ne peut donc s'exercer qu'autant que les parties de la matiere ont de la cohérence, c'eſt-à-dire, autant qu'elles ſont unies par la force de leur attraction mutuelle, & par conſéquent le reſſort en genéral qui ſeul peut produire l'impulſion, & l'impulſion elle-même, ſe rapportent à la force d'attraction, & en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroiſſent ces idées, quelque fondées que ſoient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter; le peuple ne raiſonnera jamais que d'après ſes ſenſations, & le vulgaire des Phyſiciens d'après des préjugés: or il faut mettre à part les unes, & renoncer aux autres pour juger de ce que nous propoſons; peu de gens en jugeront donc, & c'eſt le lot de la vérité; mais auſſi très peu de gens lui ſuffiſent, elle ſe perd dans la foule; & quoique toujours auguſte & majeſtueuſe, elle eſt ſouvent obſcurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimeres brillantes. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ainſi que je vois, que j'entends la Nature (peut-être

eſt-elle

eſt-elle encore plus ſimple que ma vue); une ſeule force eſt la cauſe de tous les phénomènes de la matiere brute, & cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes deſquelles dépendent tous les effets des ſubſtances organiſées.



2



1

1 Le Pecari. 2 Le Paca.



HISTOIRE

NATURELLE.



LE PECARI

OU LE TAJACU (a).

Voyez planche I, fig. 1 de ce Volume.

L'ESPECE du Pecari eſt une des plus nombreuſes & des plus remarquables parmi les animaux du nouveau monde. Le pecari reſſemble, au premier coup d'œil, à notre ſan-

(a) Le *Pecari*, le *ſanglier pecari*, nom que les François habitués dans l'Amérique méridionale ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Sanglier appelé *Pecari*. Voyage de Deſmarchais, *tome III*, *page* 312. — Cochon qu'on appelle *pecari*. Voyage de Waffer, imprimé à la ſuite de celui de Dam-

glier ou plutôt au cochon de Siam qui, comme nous l'avons dit, n'est, ainsi que notre cochon domestique, qu'une variété du sanglier ou cochon sauvage; aussi le pecari

---

pier. *Rouen, 1715, tome IV, page 222.* — *Pecaris*, espèce de cochons sauvages. *Voyage de Dampier, tome IV, p. 69.*

Nota. Il y a peu d'animaux qui ayent reçu autant de différens noms que celui-ci : les Sauvages du Bresil l'appeloient *Tajassou*, suivant de Lery ; *Tajacu*, suivant Pison & Marcgrave ; *Caaigoara* aussi suivant Marcgrave ; *Tajoussou*, suivant Coreal (Voyage aux Indes orient. *Paris 1722*, tome I, p. 173.) Les Mexicains l'appelloient *Quauhtla coymatl*, ou *Quapizotl*, ou *Coyametl*. Les voyageurs l'ont aussi désigné par des noms différens ; il s'appelle *Pelas* à la baie de tous les Saints, suivant Dampier (tome IV, p. 69). *Javari* ou *Paquire* à l'isle de Tabago, suivant Rochefort (Relation de l'isle de Tabago. *Paris*, 1666, p. 31). *Paquiræ* dans le pays des Amazones, selon Jumilla (*Avignon*, 1758, tome II, page 6). *Saino* ou *Zaino* dans plusieurs endroits de l'Amérique, selon Joseph Acosta (*Paris*, 1600, p. 196). *Chuchie*, selon Oviedo (*vide* Hernand. *hist. Mex. page 649*). *Coscui*, selon Coreal (Voyage de Coreal, *tome I, p. 84*).

Aper Mexicanus. Faber, *apud* Hernand. *Hist. Mex. page 637.*

Sus umbilicum in dorso habens. Aldrov. *de Quadrup. bisul. page 939.*

Tajacu. Pison, *hist. Brasil. p. 98* ; & Marcgr. *hist. nat. Brasil. p. 229.*

Tajacu seu aper Mexicanus moschiferus. Ray, *Synops. quadrup. p. 97.*

Sus minor umbilico in dorso. Cochon noir. Barrère, *hist. Franc. équin. p. 161.*

Sus dorso cystifero caudâ nullâ. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, p. 69 ; & edit. VI, p. 12. — *Tajacu. Sus dorso cystifero caudâ nullâ*, edit. X, p. 50.

Sus ecaudatus, folliculum ichorosum in dorso gerens. Aper Mexicanus. Le sanglier du Mexique. Brisson, *regn. animal. p. 111.*

a-t-il été appellé *Sanglier* ou *Cochon d'Amérique* : cependant il eſt d'une eſpèce particulière, & qui ne peut ſe mêler avec celle de nos ſangliers ou cochons, comme nous nous en ſommes aſſurés par des eſſais réitérés, ayant nourri & gardé pendant plus de deux ans un pecari avec des truies ſans qu'il ait rien produit. Il differe encore du cochon par pluſieurs caractères eſſentiels, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; il eſt de moindre corpulence & plus bas ſur ſes jambes; il a l'eſtomac & les inteſtins différemment conformés; il n'a point de queue, ſes ſoies ſont beaucoup plus rudes que celles du ſanglier; & enfin il a ſur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle ſuinte une humeur ichoreuſe fort abondante & d'une odeur très déſagréable : c'eſt de tous les animaux le ſeul qui ait une ouverture dans cette région du corps; les civettes, le blaireau, la genette, ont le réſervoir de leur parfum au-deſſous des parties de la génération; l'ondatra ou rat muſqué de Canada, le muſc ou chevreuil de muſc l'ont ſous le ventre. La liqueur qui ſort de cette ouverture, que le pecari a ſur le dos, eſt fournie par de groſſes glandes que M. Daubenton a décrites avec ſoin *(b)*, auſſi-bien que toutes les

(*b*) *Voyez* la deſcription du pecari, tome XX de l'édition en trente-un volumes.

autres ſingularités de conformation qui ſe trouvent dans cet animal. On en voit auſſi une bonne dèſcription faite par Tyſon dans les Tranſactions Philoſophiques, *numero 153*. Je ne m'arrêterai pas à expoſer en détail les obſervations de ces deux habiles Anatomiſtes, & je remarquerai ſeulement que le Docteur Tyſon s'étoit trompé en aſſurant que cet animal avoit trois eſtomacs, ou, comme le dit Ray (*c*), un géſier & deux eſtomacs. M. Daubenton démontre clairement qu'il n'a qu'un ſeul eſtomac, mais partagé par deux étranglemens qui en font paroître trois; qu'il n'y a qu'une ſeule de ces trois poches qui ait une iſſue de ſortie ou pylore, & que par conſéquent on ne doit regarder les deux autres poches que comme des appendices, ou plutôt des portions du même eſtomac, & non pas comme des eſtomacs différens.

Le pecari pourroit devenir animal domeſtique comme le cochon; il eſt à-peu-près du même naturel; il ſe nourrit des mêmes alimens; ſa chair, quoique plus sèche & moins chargée de lard que celle du cochon, n'eſt pas mauvaiſe à manger; elle deviendroit meilleure par la caſtration; lorſqu'on veut manger de cette viande, il faut avoir grand ſoin d'enlever au mâle non-ſeulement les parties de la génération, comme l'on fait au ſanglier, mais encore toutes les glandes qui aboutiſſent à l'ouverture du dos

(*c*) Ray, *Synopſ. quadrup. p. 99*.

dans le mâle & dans la femelle ; il faut même faire ces opérations au moment qu'on met à mort l'animal ; car si l'on attend seulement une demi-heure, sa chair prend une odeur si forte qu'elle n'est plus mangeable.

Les pecaris sont très nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale ; ils vont ordinairement par troupes, & sont quelquefois deux ou trois cents ensemble ; ils ont le même instinct que les cochons pour se défendre, & même pour attaquer ceux surtout qui veulent ravir leurs petits ; ils se secourent mutuellement, ils enveloppent leurs ennemis, & blessent souvent les chiens & les Chasseurs. Dans leur pays natal, ils occupent plutôt les montagnes que les lieux bas ; ils ne cherchent pas les marais & la fange comme nos sangliers ; ils se tiennent dans les bois où ils vivent de fruits sauvages, de racines, de graines ; ils mangent aussi les serpens, les crapaux, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds : ils produisent en grand nombre & peut-être plus d'une fois par an ; les petits suivent bientôt leur mere & ne s'en séparent que quand ils sont adultes : on les apprivoise, ou plutôt on les prive aisément en les prenant jeunes ; ils perdent leur férocité naturelle, mais sans se dépouiller de leur grossiéreté, car ils ne connoissent personne, ne s'attachent point à ceux qui les soignent ; seulement ils ne font point de mal, & l'on peut sans inconvéniens les laisser aller & venir en liberté ; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mê-

mes au gîte, & n'ont de querelle qu'auprès de l'auge ou de la gamelle, lorsqu'on la leur présente en commun: ils ont un grognement de colere plus fort & plus dur que celui du cochon; mais on les entend très rarement crier; ils soufflent aussi comme le sanglier lorsqu'on les surprend & qu'on les épouvante brusquement; leur haleine est très forte, leur poil se hérisse lorsqu'ils sont irrités; il est si rude qu'il ressemble plutôt aux piquans du hérisson qu'aux soies du sanglier.

L'espèce du pecari s'est conservée sans altération & ne s'est point mêlée avec celle du *cochon marron*; c'est ainsi qu'on appelle le cochon d'Europe transporté & devenu sauvage en Amérique : ces animaux se rencontrent dans les bois, & vont même de compagnie sans qu'il en résulte rien; il en est de même du cochon de Guinée qui s'est aussi multiplié en Amérique, après y avoir été transporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée & le pecari sont trois espèces qui paroissent être fort voisines, & qui cependant sont distinctes & séparées les unes des autres, puisqu'elles subsistent toutes trois dans le même climat sans mélange & sans altération : notre sanglier est le plus fort, le plus robuste & le plus redoutable des trois; le pecari, quoiqu'assez féroce, est plus foible, plus pesant & plus mal armé; ces grandes dents tranchantes qu'on appelle *défenses*, sont beaucoup plus courtes que dans le sanglier; il craint le froid, & ne pourroit subsister sans abri dans notre climat tempéré, comme

comme notre ſanglier ne peut lui-même ſubſiſter dans les climats trop froids : ils n'ont pu ni l'un ni l'autre paſſer d'un continent à l'autre par les terres du Nord ; ainſi l'on ne doit pas regarder le pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé ſous le climat d'Amérique, mais comme un animal propre & particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent.

Ray & pluſieurs autres Auteurs ont prétendu que la liqueur du pecari, qui ſuinte par l'ouverture du dos, eſt une eſpèce de muſc, un parfum agréable, même au ſortir du corps de l'animal ; que cette odeur agréable ſe fait même ſentir d'aſſez loin, & parfume les endroits où il paſſe & les lieux qu'il habite. J'avoue que nous avons éprouvé mille fois tout le contraire ; l'odeur de cette liqueur, au ſortir du corps de l'animal, eſt ſi déſagréable que nous ne pouvions la ſentir ni la faire recueillir ſans un extrême dégoût ; il ſemble ſeulement qu'elle devienne moins fétide en ſe deſſéchant à l'air, mais jamais elle ne prend l'odeur ſuave du muſc ni le parfum de la civette ; & les Naturaliſtes auroient parlé plus juſte s'ils l'euſſent comparé à celle du Caſtoreum.





LA ROUSSETTE[a],

Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.

LA ROUGETTE (*b*) ET LE VAMPIRE (*c*).

Voyez planche II, fig. 2 de ce Volume.

La Roussette & la Rougette nous paroissent faire deux espèces distinctes, mais qui sont si voisines l'une de l'autre, & qui se

---

(*a*) La *Roussette*, vulgairement le *Chien-volant.*
Vespertilio ingens. Clusii, *Exotic. p. 94.*
Vespertilio. Gesn. *hist. avium. p.* 772.
Canis volans ternatanus orientalis. Seba, vol. I, p. 91, Tab. 57, fig. n°. 1 & 2.
Vespertilio caudâ nullâ. Linn. *Syst. nat.* edit IV, page 66; edit. VI, p. 7. — *Vampirus. Vespertilio ecaudatus, naso simplici, membranâ inter femora divisâ.* edit. X, *page 31.*
Vespertilio cynocephalus ternatanus. Klein, *de quadr. page* 61.
Pteropus rufus aut niger, auriculis brevibus acutiusculis... La *Roussette.* Brisson. *Regn. animal. p.* 216.
The Great bat, from Madagascar. Edwards, *hist. of birds*, part. IV, *page 180.*

(*b*) La *Rougette.* Le chien-volant à col rouge.
Pteropus fuscus, auriculis brevibus acutiusculis, collo superiore rubro... La Roussette à col rouge. Brisson, *Regn. animal. page* 217.
Nota que M. Brisson a séparé avec raison le genre de la roussette & de la rougette de celui des chauve-



1 La Rouſſette. 2 La Rougette. 3 Chauve-Souris étrangère.

reſſemblent à tant d'égards, que nous croyons devoir les préſenter enſemble. La ſeconde ne differe de la premiere que par la grandeur du corps & les couleurs du poil; la rouſſette dont le poil eſt d'un roux-brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité du corps, & trois pieds d'envergure lorſque les membranes qui lui ſervent d'ailes ſont étendues; la rougette,

---

ſouris, & que M. Linnæus s'eſt trompé lorſqu'il a dit que les chauve-ſouris & les rouſſettes avoient également quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & autant à l'inférieure : cela eſt vrai des rouſſettes, mais cela eſt autrement dans les chauve-ſouris; elles ont, à la vérité, quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, mais en même temps elles en ont ſix à la mâchoire inférieure : ainſi elles ne peuvent être du même genre dans une méthode qui, comme celle de cet auteur, eſt fondée ſur le nombre & l'ordre des dents.

(c) *Le Vampire*, animal de l'Amérique qui n'a été indiqué que par les noms vagues de *grande Chauve-ſouris d'Amérique* ou *de Chien-volant de la nouvelle Eſpagne.*

Nota que M. Linnæus a donné ce même nom, *Vampirus*, à la rouſſette; ce n'eſt cependant pas de la rouſſette des Indes orientales à laquelle M. Linnæus applique ce nom de *vampire*, mais de l'animal d'Amérique dont il eſt ici queſtion, que les voyageurs ont dit qu'il ſuçoit le ſang des hommes ſans les éveiller : c'eſt donc à cette troiſième eſpèce, & non pas à la premiere, qu'on peut donner le nom de *vampire*.

Canis volans maximus, auritus, ex nova Hiſpania. Seba, vol. I, p. 92, Tab. 58, fig. n°. 1.

Veſpertilio cynocephalus maximus, auritus, ex nova Hiſpania. Klein, *de quadrup. p. 62.*

Spectrum, veſpertilio ecaudatus, naſo infundibuli formi lanceolato. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, p. 31.

Pteropus auriculis longis patulis, naſo membranâ antrorsùm inflexâ aucto. Briſſon, *Regn. animal.* p. 217.

dont le poil eſt cendré-brun, n'a guere que cinq pouces & demi de longueur & deux pieds d'envergure ; elle porte ſur le cou un demi-collier d'un rouge vif, mêlé d'orangé, dont on n'apperçoit aucun veſtige ſur le cou de la rouſſette : elles ſont toutes deux à peu-près des mêmes climats chauds de l'ancien continent; on les trouve à Madagaſcar *(d)*, à l'iſle de Bourbon, à Ternate, aux Philippines & dans les autres iſles de l'Archipel indien, où il paroît qu'elles ſont plus communes que dans la terre ferme des continens voiſins.

On trouve auſſi dans les pays les plus chauds du nouveau monde un autre quadrupède volant dont on ne nous a pas tranſmis le nom américain, & que nous appellerons *Vampire*, parce qu'il ſuce le ſang des hommes & des animaux qui dorment, ſans leur cauſer aſſez de douleur pour les éveiller : cet animal d'Amérique eſt d'une eſpèce différente de celles de la rouſſette & de la rougette, qui toutes deux ne ſe trouvent qu'en Afrique & dans l'Aſie méridionale. Le vampire eſt plus petit que la rougette qui eſt plus petite elle-même que la rouſſette ; le premier, lorſqu'il vole, paroît être de la groſſeur d'un pigeon, la ſeconde de la gran-

---

(*d*) Aux iſles de Maſcareigne & de Madagaſcar, les chauve-ſouris ſont groſſes comme des poules, & ſi communes que quelquefois j'en ai vu l'air obſcurci. Leur cri eſt épouvantable. *Voyage de Madagaſcar, par de V. Paris*, 1722, *pages* 83 & 245.

deur d'un corbeau, & la troisième de celle d'une grosse poule. La rougette & la roussette ont toutes deux la tête assez bien faite, les oreilles courtes, le museau bien arrondi & à-peu-près de la forme de celui d'un chien. Le vampire au contraire a le museau plus alongé, il a l'aspect hideux comme les plus laides chauve-souris, la tête informe & surmontée de grandes oreilles fort ouvertes & fort droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir, avec une membrane au-dessus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue & qui augmente de beaucoup la difformité de sa face. Ainsi l'on ne peut douter que cette espèce ne soit toute autre que celles de la roussette & de la rougette: le vampire est aussi mal-faisant que difforme, il inquiète l'homme, tourmente & détruit les animaux. Nous ne pouvons citer un témoignage plus authentique & plus récent que celui de M. de la Condamine: » Les » chauve-souris, dit-il (*e*), qui sucent le sang » des chevaux, des mulets, & même des » hommes quand ils ne s'en garatissent pas » en dormant à l'abri d'un pavillon, sont un » fléau commun à la plupart des pays chauds » de l'Amérique; il y en a de monstrueuses » pour la grosseur; elles ont entiérement » détruit à *Borja* & en divers autres endroits » le gros bétail que les missionnaires y avoient » introduit, & qui commençoit à s'y multi-

(*e*) *Voyage* de la riviere des Amazones, par M. de la Condamine. *Paris*, 1745, p. 171.

» plier «. Ces faits sont confirmés par plusieurs autres historiens & voyageurs. Pierre Martyr (*f*), qui a écrit assez peu de temps après la conquête de l'Amérique méridionale, dit qu'il y a dans les terres de l'isthme de Darien, des chauve-souris qui sucent le sang des hommes & des animaux pendant qu'ils dorment, jusqu'à les épuiser, & même au point de les faire mourir; Jumilla (*g*) assure

---

(*f*) *In Dariene novi orbis regione Hispani noctu vespertilionum morsibus torquebantur, quæ si dormientem fortè momorderint quempiam, exhausto sanguine trahunt in vitæ discrimen & mortuos fuisse nonnullos ex ea tabe compertum est.* Petrus Martyr, *Oceani decadis tertiæ*, lib. IV.

(*g*) Dans l'Amérique méridionale les chauve-souris sont encore un fléau si cruel & si funeste qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire : il y en a de deux sortes, les unes sont de la grosseur de celles que nous voyons en Espagne, les autres sont si grosses qu'elles ont trois quarts d'aune de longueur d'un bout de l'aile à l'autre. *Les unes & les autres* sont d'adroites sangsues s'il en fut jamais, qui rôdent toute la nuit pour boire le sang des hommes & des bêtes : si ceux que leur état oblige de dormir par terre n'ont pas soin de se couvrir depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui est extrêmement incommode dans des pays aussi chauds, ils doivent s'attendre à être piqués des chauve-souris; à l'égard de ceux qui dorment dans les maisons sous des *mosquiteros*, quand ils n'auroient que le front découvert, ils en sont infailliblement mordus, & si par malheur ces oiseaux leur piquent une veine, ils passent des bras du sommeil dans ceux de la mort, à cause de la quantité de sang qu'ils perdent sans s'en appercevoir, tant leur piqûre est subtile; outre que battant l'air avec leurs ailes, elles rafraîchissent le dormeur auquel elles ont dessein d'ôter la vie. *Histoire naturelle de l'Orénoque, par le pere Jumilla, traduite de l'Espagnol, par M. Eidous, Avignon*, 1758, tome III, page 100.

la même choſe, auſſi-bien que Don George Juan & Don Antoine de Ulloa (*h*). Il paroît, en conférant ces témoignages, que l'eſpèce de ces chauve-ſouris qui ſucent le ſang eſt nombreuſe & très commune dans toute l'Amérique méridionale; néanmoins nous n'avons pu juſqu'ici nous en procurer un ſeul individu, mais on peut voir dans Seba la figure & la deſcription de cet animal, dont le nez eſt ſi extraordinaire que je ſuis très étonné que les Voyageurs ne l'ayent pas remarqué, & ne ſe ſoient point écrié ſur cette difformité qui ſaute aux yeux, & de laquelle cependant ils n'ont fait aucune mention. Il ſe pourroit donc que l'animal étrange dont Seba nous a donné la figure, ne fût pas celui que nous indiquons ici ſous le nom de *vampire*, c'eſt-à-dire, celui qui ſuce le ſang; il ſe pourroit auſſi que cette figure de Seba fût infidèle ou chargée, enfin il ſe pourroit que ce nez difforme fût une monſtruoſité ou une variété accidentelle, quoiqu'il y ait des exemples de ces difformités conſtantes dans quelques-autres eſpèces de chauve-ſouris: le temps éclaircira ces obſcurités & fixera nos incertitudes.

A l'égard de la rouſſette & de la rou-

(*h*) Les chauve-ſouris ſont communes à Carthagène; elles ſaignent fort adroitement les habitans en leur tirant aſſez de ſang, ſans les éveiller, pour les affoiblir extrêmement. *Extrait de la Relation hiſtorique du voyage de l'Amérique méridionale, par D. George Juan & D. Antoine de Ulloa, &c. Bibliothèque raiſonnée*, tom. XLIV p. 409.

gette, elles sont toutes deux au Cabinet du Roi, & elles sont venues de l'isle de Bourbon; ces deux espèces ne se trouvent que dans l'ancien continent & ne sont nulle part aussi nombreuses, en Afrique & en Asie, que celle du vampire l'est en Amérique. Ces animaux sont plus grands, plus forts & peut-être plus méchans que le vampire; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi-bien que la nuit, qu'ils font leur dégât: ils tuent les volailles & les petits animaux; ils se jettent même sur les hommes, les insultent & les blessent au visage par des morsures cruelles; & aucun Voyageur ne dit qu'ils sucent le sang des hommes & des animaux endormis.

Les Anciens connoissoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres, & il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la Nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies, conviennent assez à nos roussettes. Hérodote (*i*) paroît les avoir indi-

---

(*i*) *Hérodote*. Lib. III. *Nota*. Il est singulier que Pline qui nous a transmis comme vrais tant de faits apocriphes & même merveilleux, accuse ici Hérodote de mensonge, & dise que ce fait des chauve-souris qui se jettent sur les hommes, n'est qu'un conte de la vieille & fabuleuse antiquité.

quées lorſqu'il a dit qu'il y avoit de grandes chauve-ſouris qui incommodoient beaucoup les hommes qui alloient recueillir la caſſe autour des marais de l'Aſie ; qu'ils étoient obligés de ſe couvrir de cuir le corps & le viſage pour ſe garantir de leurs morſures dangereuſes. Strabon (*k*) parle de très grandes chauve-ſouris dans la Méſopotamie, dont la chair eſt bonne à manger. Parmi les modernes, Albert, Iſidore, Scaliger, ont fait mention, mais vaguement, de ces grandes chauve-ſouris. Linſcot, Nicolas Mathias (*l*), François Pyrard (*m*) en ont parlé plus préciſément, & Oliger Jacobeus (*n*) en

---

(*k*) *In Meſopotamia inter Euphratis converſiones, eſt maxima veſpertilionum multitudo, qui longè majores ſunt quàm in cæteris locis. Capiuntur, & in eſum condiuntur.* Strabon, lib. XVI.

(*l*) Nicolas Mathias, dans ſon voyage imprimé à Viſurgbourg, en Suédois, dit, *page 123*, que ces grandes chauve-ſouris volent en troupe pendant la nuit, qu'elles boivent du ſuc des palmiers en ſi grande quantité qu'elles s'enivrent, & tombent comme mortes au pied des arbres ; que lui-même en avoit pris une dans cet état, & que l'ayant attachée avec des clous à une muraille, elle rongea les clous & les arrondit avec ſes dents comme ſi on les eût limés ; il dit auſſi que ſon muſeau reſſembloit à celui d'un renard.

(*m*) On voit dans l'iſle de Saint-Laurent & aux Maldives, des chauve-ſouris plus groſſes que des corbeaux. *Voyage de Pirard. Paris*, 1619, tome I, page 38 & 132. — Les chauve-ſouris volent en plein jour dans le Malabar ; elles ſont groſſes comme des chats, & on les mange ſans répugnance. *Extrait de la Relation des Miſſions du Tranquebar. Bibliothèque raiſonnée*, tom. XXXII, p. 194.

(*n*) Il y a deux de ces chauve-ſouris dans le *Muſæum*

a donné une courte description avec la figure ; enfin l'on en trouve des descriptions & des figures bien faites dans Seba & dans Edwards, lesquelles s'accordent avec les nôtres.

Les roussettes sont des animaux carnassiers, voraces & qui mangent de tout; car lorsque la chair ou le poisson leur manque, elles se nourrissent de végétaux & de fruits de toute espèce (*o*), elles boivent le suc des palmiers; & il est aisé de les enivrer & de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier

---

regium. Haffniæ, 1696, p. 12, Tab. 5, fig. 3 Il dit que chacune de ces chauve-souris étoient grandes comme un gros corbeau ; qu'elles avoient, de la tête en bas, un pied de longueur ; que le membre génital avoit deux pouces de long ; & il ajoute, d'après *Linscot*, que les Indiens les mangent, & les trouvent aussi bonnes que des perdrix.

(*o*) Aux isles Manilles on voit sur les arbres une infinité de grandes chauve-souris qui pendent attachées les unes aux autres sur les arbres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour aller chercher leur nourriture dans les bois fort éloignés : elles volent quelquefois en si grand nombre & si serrées qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue : elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont mûrs ; elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui se fait entendre de deux milles, & vers le jour elles retournent vers leur retraite. Les Indiens qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-seulement pour se venger, mais pour se nourrir de leur chair à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. *Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevost*, tome X, p. 389.

ou de quelqu'autre liqueur fermentée : elles s'attachent & ſe ſuſpendent aux arbres avec leurs ongles ; elles vont ordinairement en troupe, & plus la nuit que le jour ; elles fuyent les lieux trop fréquentés & demeurent dans des déſerts, ſurtout dans les iſles inhabitées. Elles ſe portent au coït avec ardeur : le ſexe dans le mâle eſt très apparent ; la verge n'eſt point engagée dans un fourreau comme celle des quadrupèdes elle eſt hors du corps à peu près comme dans l'homme & le ſinge (*p*) ; le ſexe des femelles eſt auſſi fort apparent ; elles n'ont que deux mamelles placées ſur la poitrine, & ne produiſent qu'en petit nombre, mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux, ſurtout lorſqu'ils ſont jeunes, n'eſt pas mauvaiſe à manger, les Indiens la trouvent bonne, & ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

Les voyageurs de l'Amérique s'accordent à dire que les grandes chauve-ſouris de ce nouveau continent, ſucent, ſans les éveiller, le ſang des hommes & des animaux endormis. Les Voyageurs de l'Aſie & de l'Afrique, qui font mention de la rouſſette ou de la rougette, ne parlent pas de ce fait ſingulier ; néanmoins leur ſilence ne fait pas une preuve complète, ſurtout y ayant tant

---

(*p*) *In hoc animali uterque ſexus dignoſcebatur : nam eorum aliquot qui mihi conſpecti ſunt ſatis longum exertumque penem habebant, quales ferè ſimiarum eſt.* Carol. Cluſii. *Exotic.* Raphelingiæ, 1605, tom. II, p. 94.

de conformité & tant d'autres reſſemblances entre les rouſſettes & ces grandes chauve-ſouris que nous avons appelées *Vampires*; nous avons donc cru devoir examiner comment il eſt poſſible que ces animaux puiſſent ſucer le ſang ſans cauſer en même temps une douleur au moins aſſez ſenſible pour éveiller une perſonne endormie. S'ils entamoient la chair avec leurs dents, qui ſont très fortes & groſſes comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l'homme le plus profondément endormi, & les animaux ſurtout, dont le ſommeil eſt plus léger que celui de l'homme, ſeroient bruſquement réveillés par la douleur de cette morſure : il en eſt de même des bleſſures qu'ils pourroient faire avec leurs ongles; ce n'eſt donc qu'avec la langue qu'ils peuvenr faire des ouvertures aſſez ſubtiles dans la peau pour en tirer du ſang & ouvrir les veines ſans cauſer une vive douleur. Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du vampire, mais celle des rouſſettes que M. Daubenton a examinée avec ſoin (*q*) ſemble indiquer la poſſibilité du fait : cette langue eſt pointue & hériſſée de papilles dures très fines, très aiguës & dirigées en arrière; ces pointes qui ſont très fines peuvent s'inſinuer dans les pores de la peau, les élargir & pénétrer aſſez

(*q*) Voyez au tome xx de l'édition en trente-un volumes, la deſcription des parties intérieures de la Rouſſette.

avant pour que le ſang obéiſſe à la ſuction continuelle de la langue. Mais c'eſt aſſez raiſonner ſur ce fait dont toutes les circonſtances ne nous ſont pas bien connues, & dont quelques-unes ſont peut-être exagérées ou mal rendues par les Ecrivains qui nous les ont tranſmiſes.





LE POLATOUCHE [*a*].

Voyez planche IV, fig. 1 de ce Volume.

Nous avons mieux aimé conserver à cet animal le nom qu'il porte dans son pays natal, que d'adopter les noms vagues & précaires que lui ont donné les Naturalistes ; ils l'ont appelé *Rat-volant*, *Ecureuil-volant*, *Loir-volant*, *Rat de Pont*, *Rat de Scythie*, *&c.* Nous exclurons tant que nous pourrons de l'Hif-

(*a*) Le Polatouche. *Polatucha*, nom de cet animal en Russie, que nous avons adopté ; *Létaga* en Moscovie ; *Wiewiorka*, *lataica* en Pologne ; *Sahouesquanta* chez les Sauvages du Canada ; *Assapanick* & *Ruimich-patlan* chez les Indiens des autres parties du nord & de l'ouest de l'Amérique.

Mus Ponticus aut Scyticus, sciurusve alius, quem volantem cognominant. Gesner, *Icon. quadr. p. 111.*

Sciurus Americanus volans. Flying Squirrel. Ray, *Synopſ. quadrup. p. 215.*

Flying Squirrel, *Transact. philosoph. ann. 1733, p. 35.*

Ecureuil volant. Catesby. *Hist. nat. de la Caroline, tome II, p. 76 & 77.*

Sciurus volans. Seba, *vol. I, p. 67, Tab. 41, fig. 3.*

Sciurus hypocondriis prolixis volitans. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, p. 67 ; edit. VI, p. 9 ; edit. X, p. 64.

Sciurus obscurè cinereus aut rufescens, cute ab anticis cruribus ad postica, membranæ in modum extensa, volans... Sciurus volans. L'écureuil-volant. Brisson, *Regn. animal. page 157.*

The Flying Squirrel. Edwards, *hist. of birds, part. IV, p. 191*, où l'on en voit une assez bonne figure.



1, 2, 3 & 4 *Chauves-Souris étrangeres.* 5 Le Polatouche étendu.



1 Le Polatouche. 2 Le Palmiste. 3 Le Petit Gris.

toire Naturelle ces dénominations composées, parce que la liste de la Nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le polatouche est d'une espèce particuliere qui se rapproche seulement par quelques caracteres de celles de l'écureuil, du loir & du rat; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux & par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue ni fournie d'aussi longs poils; il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles qui sont courtes & nues, par les poils de la queue qui sont de la même forme & de la même grandeur que ceux du loir; mais il n'est pas comme lui sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le polatouche n'est donc ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

M. Klein est le premier qui ait donné une description exacte de cet animal dans les Transactions philosophiques, *année 1733*. Il étoit cependant connu long-temps auparavant; on le trouve également dans les parties septentrionales de l'ancien & du nouveau continent (*b*); il est seulement plus

(*b*) Les Hurons du Canada ont de trois sortes d'écureuils... Les plus estimés sont les écureuils-volans, nommés *Sahouesquanta*, qui ont la couleur cendrée, la tête un peu grosse, & sont munis d'une panne qui leur prend des deux côtés d'une patte de derriere à celle de devant, lesquelles ils étendent quand ils veulent voler... Ils produisent trois ou quatre petits, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat, p. 305 & 306.*

commun en Amérique qu'en Europe, où il ne se trouve que rarement & dans quelques provinces du Nord, telles que la Lithuanie & la Russie. Ce petit animal habite sur les arbres comme l'écureuil; il va de branches en branches, & lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre ou pour traverser un espace considérable, sa peau qui est lâche & plissée sur les côtés du corps, se tire au-dehors, se bande & s'élargit par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, & de celles de derriere qui s'étendent en arriere dans le mouvement du saut. La peau ainsi tendue & tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la surface du corps sans en acccroître la masse, & retarde par conséquent l'accélération de la chûte, en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une as-

---

— Il y a un autre petit animal que les Indiens de Virginie appellent *Assapanick*, & les Anglois *Escurieu-volant*, lequel en élargissant les jambes & étendant la peau, comme si c'étoit des aîles, vole par fois trente ou quarante verges de dix pieds de long. *Histoire du nouveau monde, par Jean de Laet. Leyde, 1640, tome III, page 88.* — Les écureuils-volans sont de la grosseur d'un gros rat, couleur de gris-blanc : ils sont aussi endormis que les autres sont éveillés; on les appelle *volans* parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en forme d'aile lorsqu'ils font ces petits vols. *Voyage de la Hontan, tome II, p. 42.* — Les écureuils-volans viennent du nord de l'Amérique, mais on en a depuis peu trouvé en Pologne. *Voyez* Edwards, *hist. nat. of birds, pag. 291*; & Catesby, *hist. nat. de la Caroline, tome II, p. 76* & 77.

sez

sez grande distance : ainsi, ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux, ni un voltigement comme celui des chauve-souris, qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées; c'est un simple saut dans lequel tout dépend de la premiere impulsion dont le mouvement est seulement prolongé & subsiste plus long-temps, parce que le corps de l'animal, présentant une plus grande surface à l'air, éprouve une plus grande résistance & tombe plus lentement. On peut voir le détail de la mécanique & du jeu de cette extension singuliere de la peau *, qui n'appartient qu'au polatouche, & qui ne se trouve dans aucun autre animal; ce seul caractere suffiroit donc pour le distinguer de tous les autres écureuils, rats ou loirs; mais les choses mêmes les plus singulieres de la Nature sont-elles jamais uniques? devroit-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau, & dont les prolongemens s'étendent non-seulement d'une jambe à l'autre, mais de la tête à la queue? Cet animal, dont la figure & la description nous ont été données par Seba (c), sous le nom d'*Ecureuil-volant* de Virginie, paroît assez différent du polatouche pour constituer une autre espèce; cependant nous ne nous presserons pas de prononcer sur sa nature;

---

* Description du Polatouche, tome XX de l'édition en trente-un volumes, et pl. III, fig. 5 de ce volume.

(c) Seba, vol. I, p. 72, Tab. 44, fig. n°. 3.

il est probable que c'est un animal dont l'espèce est réellement existante & différente de celle du polatouche ; mais ce pourroit être aussi une simple variété dans cette espèce, & peut-être enfin n'est-ce qu'une production accidentelle ou une monstruosité ; car aucun Voyageur, aucun Naturaliste n'a fait mention de cet animal ; *Seba* est le seul qui l'ait vu dans le cabinet de *Vincent*, & je me défie toujours de ces descriptions faites dans des cabinets d'après des animaux que souvent on ajuste pour les rendre plus extraordinaires.

Nous avons vu & gardé long-temps le polatouche vivant ; il a été bien indiqué par les Voyageurs : Sagard Théodat (*d*), Jean de Laët (*e*), Fernandès (*f*), la Hontan (*g*), Denys (*h*), en ont tous fait mention, ainsi

---

(*d*) Voyage au pays des Hurons, par Sagard Théodat, p. 305.

(*e*) Histoire du nouveau monde, par Jean de Laët, page 88.

(*f*) *Quimichpatlan seu mus volans fusco pilo nigroque promiscue tegitur qui prope brachia & crura est prolixior ac parvarum alarum formâ. . . Est autem cæteris minor, parvo & murino capite, magnis auriculis, &c.* Fernand. *Hist. nov. Hisp. p. 9. Nota* que cet auteur se trompe en ce qu'il dit que ce sont de longs poils qui lui tiennent lieu d'ailes, au lieu que ce sont en effet des prolongemens de la peau.

(*g*) Voyage de la Hontan, *tome II*, *p. 42.*

(*h*) Les écureuils-volans ont le poil un peu plus noir que ceux de France ; ils ont des ailes qui les prennent du train de derriere à celui de devant, qui s'ouvrent de la largeur de deux bons doigts ; c'est une petite toile fort mince, couverte dessus d'un petit poil follet :

que MM. Catesby (*i*), Dumont (*k*), le Page du Pratz (*l*), &c. & MM. Klein, Seba & Edwards en ont donné de bonnes descriptions avec la figure. Ce que nous avons vu nous-mêmes de cet animal s'accorde très bien avec ce qu'ils en disent : communément il est plus petit que l'écureuil ; celui que nous avons eu ne pesoit guere que deux onces, c'est à-dire, autant qu'une chauve-souris de la moyenne espèce, & l'écureuil pèse huit ou neuf onces. Cependant il y en a de plus grands, nous avons une peau de polatou-

---

toute sa volée ne peut aller qu'à trente ou quarante pas ; mais s'il vole d'un arbre à un autre, il volera bien le double. *Description géographique de l'Amérique septentrionale, par Denys. Paris, 1672, tome II, pages 331 & 332.*

(*i*) Catesby, *hist. nat. de la Caroline, p.* 76.

(*k*) Les écureuils sont fort communs à la Louisiane, où l'on en distingue de deux sortes ; les uns sont en tout semblables à ceux que nous connoissons en France ; les seconds sont d'une couleur un peu plus cendrée, & ont à leurs deux pattes de devant une espèce de peau ou de membrane, au moyen de laquelle ils peuvent s'élancer d'un arbre à un autre à une distance assez éloignée, &c. *Mémoire sur la Louisiane, par Dumont, pages 81 & 82.*

(*l*) Les écureuils-volans sont ainsi nommés parce qu'ils sautent d'un arbre à un autre à la distance de vingt-cinq à trente pieds & plus ; leur poil est d'un cendré-foncé : cet animal est de la grosseur d'un rat ; ses pattes de derriere tiennent à celles de devant par deux membranes qui le soutiennent en l'air lorsqu'il saute, de sorte qu'il paroît voler, mais il va toujours en baissant, &c. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, p. 98.*

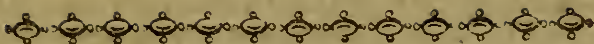
che *, qui ne peut provenir que d'un animal plus grand que le polatouche ordinaire.

Le polatouche approche, en quelque sorte, de la chauve-souris par cettte extension de la peau qui, dans le saut, réunit les jambes de devant à celles de derriere, & qui lui sert à se soutenir en l'air : il paroît aussi lui ressembler un peu par le naturel, car il est tranquille &, pour ainsi dire, endormi pendant le jour ; il ne prend de l'activité que le soir. Il est très facile à apprivoiser, mais il est en même temps sujet à s'enfuir, & il faut le garder dans une cage ou l'attacher avec une petite chaine : on le nourrit de pain, de fruits, de graines, il aime surtout les boutons & les jeunes pousses du pin & du bouleau ; il ne cherche point les noix & les amandes comme les écureuils ; il se fait un lit de feuilles dans lequel il s'ensevelit & où il demeure tout le jour, il n'en sort que la nuit & quand la faim le presse. Comme il a peu de vivacité, il devient aisément la proie des martes & des autres animaux qui grimpent sur les arbres ; aussi l'espèce subsistante est-elle en très petit nombre, quoiqu'il produise ordinairement trois ou quatre petits.

---

* Voyez-en la description au tome XX de l'édition en trente-un volumes.





LE PETIT-GRIS [*a*].

Voyez planche IV, fig. 3 de ce Volume.

ON trouve dans les parties ſeptentrionales de l'un & de l'autre continent l'animal que nous donnons ici ſous le nom de *Petit-gris*; il reſſemble beaucoup à l'Écureuil, & n'en diffère à l'extérieur que par les caracteres ſuivans : il eſt plus grand que l'écureuil; il n'a pas le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé; les oreilles ſont dénuées de ces longs poils qui ſurmontent l'extrémité de celles de l'écureuil. Ces différences qui ſont conſtantes, paroiſſent ſuffiſantes pour conſtituer une eſpèce particuliere à laquelle nous avons donné le nom de *petit-gris*, parce que l'on connoît ſous ce même nom la fourrure de cet animal. Pluſieurs Auteurs pré-

---

(*a*) *Petit-gris*, nom que nous avons donné à cet animal qu'on appelle *Ecureuil gris*, *grand écureuil gris*, *écureuil de Canada*, *écureuil de Virginie.*

Sciurus Virginianus cinereus major. Ray. *Synopſ. quad. p.* 215.

Grand écureuil gris. Catesby, *Hiſt. naturelle de la Caroline, tome II, p.* 74.

Sciurus cinereus, auriculis ex albo flavicantibus .... Sciurus Virginianus. L'écureuil de Virginie. Briſſon, *Regn. animal. p.* 153.

tendent que les petits-gris d'Europe sont différens de ceux d'Amérique; que ces petits-gris d'Europe sont des écureuils de l'espèce commune, dont la saison change seulement la couleur dans le climat de notre Nord. Sans vouloir nier absolument ce dernier fait, qui cependant ne nous paroît pas assez constaté, nous regardons le petit-gris d'Europe & celui d'Amérique comme le même animal, & comme une espèce distincte & séparée de celle de l'écureuil commun; car on trouve dans l'Amérique septentrionale & dans le nord de l'Europe nos écureuils; ils y sont de la même grosseur & de la même couleur, c'est-à-dire, d'un rouge ou roux plus ou moins vif, selon la température du pays; & en même temps on y voit d'autres écureuils qui sont plus grands, & dont le poil est gris ou noirâtre dans toutes les saisons. D'ailleurs la fourrure de ces petits-gris est beaucoup plus fine & plus douce que celle de nos écureuils; ainsi nous croyons pouvoir assurer que ce sont des animaux dont les différences étant constantes, les espèces, quoique voisines, ne se sont pas mêlées, & doivent par conséquent avoir chacune leur nom. M. Regnard (*b*) dit affirma-

(*b*) Ces petits-gris sont ce que nous appellons *écureuils* en France, qui changent leur couleur rousse lorsque l'hiver & les neiges leur en font prendre une grise; plus ils sont avant vers le Nord, & plus ils sont gris: les Lappons leur font beaucoup la guèrre pendant l'hiver, & leurs chiens sont si bien faits à cette chasse, qu'ils n'en laissent passer aucuns sans les appercevoir sur les arbres les plus élevés, & avertir par leur aboiement

tivement que les petits-gris de Lapponie ſont les mêmes animaux que nos écureuils de France ; ce témoignage eſt ſi poſitif qu'il ſe-

---

les Lappons qui étoient avec nous. Nous en tuâmes quelques-uns à coups de fuſil, car les Lappons n'avoient pas pour lors leurs flèches rondes avec leſquelles ils les aſſomment, & nous eumes le plaiſir de les voir écorcher avec une vîteſſe ſurprenante. Ils commencent à faire la chaſſe aux petits-gris vers la Saint-Michel, & tous les Lappons généralement s'occupent à cet emploi, ce qui fait qu'ils ſont à grand marché, & qu'on en donne un timbre pour un écu ; ce timbre eſt compoſé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandiſes où l'on ſoit plus trompé qu'à ces petits-gris & aux hermines, parce que vous achetez la marchandiſe ſans la voir & que la peau eſt retournée, en ſorte que la fourrure eſt en dedans. Il n'y a point de diſtinction à faire, toutes ſont de même prix, & il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres Nous apprimes avec nos Lappons une particularité ſurprenante touchant les petits-gris, & qui nous a été confirmée par notre expérience : on ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité, ils changent bien ſouvent de pays, & l'on n'en trouvera pas un dans tout un hiver où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée ; lorſqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut paſſer quelque lac ou quelque riviere qui ſe rencontre à chaque pas dans la Lapponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent ſur le bord de l'eau, ſur laquelle ils ſe mettent & s'abandonnent ainſi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, juſqu'à ce que le vent ſe faiſant un peu fort & la vague élevée, elle renverſe en même temps & le vaiſſeau & le pilote. Ce naufrage, qui eſt bien ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lappons qui trouvent ces débris ſur le rivage, & les font ſervir à leur uſage ordinaire, pourvu que ces petits

roit suffisant, s'il n'étoit pas contredit par d'autres témoignages ; mais M. Regnard qui nous a donné d'excellentes pièces de théâtre, ne s'étoit pas fort occupé d'histoire naturelle, & il n'a pas demeuré assez long-temps en Lapponie pour avoir vu de ses yeux les écureuils changer de couleur. Il est vrai que des Naturalistes, entr'autres M. Linnæus, ont ecrit que dans le Nord le poil de l'écureuil change de couleur en hiver (*c*). Cela peut être vrai, car les lièvres, les loups, les belettes, changent aussi de couleur dans ce climat ; mais c'est du fauve ou du roux au blanc que se fait ce changement, & non pas du fauve ou du roux au gris cendré : & pour ne parler que de l'écureuil, M Linnæus, dans le *Fauna Suecica*, dit, *æstate ruber*, *hieme incanus*, il change donc du rouge au blanc ou plutôt du roux au blanchâtre ; & nous ne croyons pas que cet auteur ait eu de fortes raisons pour substituer, comme il l'a fait, à ce mot *incanus* celui de *cinereus* qui se trouve

---

animaux n'ayent pas été trop long-temps sur le sable ; il y en a quantité qui font une navigation heureuse & qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable & qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit passer pour un conte si je ne la tenois par ma propre expérience. *Œuvres de M. Regnard. Paris*, 1742, *tome I*, *page 163*.

(*c*) *Sciurus vulgaris . . . habitat in arboribus frequens*, *æstate ruber*, *hieme incanus*. Fauna Suecica. *Stockolm*, 1746, *p. 9*. --- Sciurus vulgaris . . . *æstate ruber*, *hieme cinereus*. Syst. nat. edit. X, p. 63.

dans

dans ſa derniere édition du *Syſtema naturæ* : M. Klein (*d*) aſſure au contraire que les écureuils autour de Dantzic ſont rouges en hiver comme en été, & qu'il y en a communément en Pologne de gris & de noirâtres qui ne changent pas plus de couleur que les roux; ces écureuils gris & noirâtres ſe retrouvent en Canada (*e*) & dans toutes les parties ſeptentrionales de l'Amérique : ainſi, nous nous croyons fondés à regarder le petit-gris, ou, ſi l'on veut, l'écureuil gris, comme un animal commun aux deux continens, & d'une eſpèce différente de celle de l'écureuil ordinaire.

D'ailleurs, nous ne voyons pas que les écureuils, qui ſont en aſſez grand nombre dans nos forêts, ſe réuniſſent en troupes ;

(*d*) *Sciurus vulgaris rubicundus* ... *Noſtrates tam in ſilvis quam in caveis vulgares & hieme & æſtate rubri* . . . *in Polonia utique vulgares cinerei* non mutantes pellem ; *haud rari quoque vulgares nigricantes*, *&c.* Klein, *de quadrup. p.* 53. — *In Ukraina, inter ſciuros coloris rutili, nigricantes ſpectantur.* Rzaczinsky, *auct. hiſt. Polon. page* 321.

(*e*) Les eſcurieux de Virginie approchent fort de la grandeur de nos connils; ils ſont noirs ou mêlés de noir & de blanc. Toutefois la plus grande partie ſont cendrés. *Deſcription des Indes occidentales, par Jean de Laet, p.* 88. — La plus fine pelleterie du pays des Iroquois eſt la peau des écureuils noirs. Cet animal eſt gros comme un chat de trois mois, d'une grande vivacité, fort doux & très facile à apprivoiſer. Les Iroquois en font des robes qu'ils vendent juſqu'à ſept ou huit piſtoles. *Hiſtoire de la nouvelle France, par le pere Charlevoix. Paris, 1744, tome I, p.* 273.

nous ne voyons pas qu'ils voyagent de compagnie, qu'ils s'approchent des eaux, ni qu'ils se hasardent à traverser les rivieres sur des écorces d'arbres; ils diffèrent donc des petits-gris, non-seulement par la grandeur & la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles; car quoique ces navigations des petits-gris paroissent peu croyables, elles sont attestées par un si grand nombre de témoins (*f*) que nous ne pouvons les nier.

Au reste, de tous les animaux quadrupèdes non domestiques, l'écureuil est peut-être celui qui est le plus sujet aux variétés, ou du moins celui dont l'espèce a le plus d'espèces voisines. L'écureuil blanc de Sibérie (*g*) ne paroît être qu'une variété de notre écureuil commun. L'écureuil noir (*h*)

(*f*) *Rei veritate nititur, quod Gesnerus ex Vincentio Beluacensi & Olao M. refert : sciuros, quando aquam transire cupiunt, lignum levissimum aquæ imponere, eique insidentes, & caudâ, non tamen ut vult, erectâ, sed continuo motâ, velificantes, neque flante vento, sed tranquillo æquore transvehi; quod fide dignus fidusque meus emissarius ad insulas Gothlandiæ plus simplici vice observavit, & cum spoliis in littoribus ibidem collectis redux, mirabundus mihi retulit.* Dissertatio de sciuro volante. Transact. Angl. nº. 427, p. 38. Klein, *de quadrup. p. 53.* — *Cortice interdum sciurus navigat.* Linnæi, *Syst. nat. edit. X*, *page 63.*

(*g*) *Sciurus albus Sibericus.* L'écureuil blanc de Sibérie. Brisson, *Regn. animal. p. 151.*

(*h*) *Sciurus Mexicanus.* Hernandès, *hist. Mexic. page 582.* — *Sciurus niger.* L'écureuil noir. Brisson, *Regn. animal. p. 151.*

& l'écureuil gris-foncé (*i*), tous deux de l'Amérique, pourroient bien n'être auſſi que des variétés de l'eſpèce du petit-gris. L'écureuil de Barbarie, le palmiſte & l'écureuil Suiſſe, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, ſont trois eſpèces fort voiſines l'une de l'autre.

On a peu d'autres faits ſur l'hiſtoire des petits-gris; Fernandès (*k*) dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique ſe tient ordinairement ſur les arbres & particuliérement ſur les pins; qu'il ſe nourrit de fruits & de graines, qu'il en fait proviſion pour l'hiver, qu'il les dépoſe dans le creux d'un arbre où il ſe retire lui-même pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon, qu'il y fait auſſi ſes petits, &c. Ces habitudes du petit-gris ſont encore différentes de celles de l'écureuil, lequel ſe conſtruit un nid au-deſſus des arbres comme font les oiſeaux : cependant nous ne prétendons pas aſſurer poſitivement que cet écureuil noirâtre de Fernandès, ſoit le même que l'écureuil gris de Virginie, & que tous deux ſoient auſſi les mêmes que le petit-gris du nord de l'Europe; nous le diſons ſeulement comme une choſe qui nous paroît être très vraiſemblable, parce que ces

---

(*i*) L'écureuil d'Amérique. Seba, *vol. I, p.* 78, *pl.* XLVIII, *fig.* 5. — *Sciurus obſcurè cinereus . . . Sciurus Americanus.* L'écureuil d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal. p.* 152.

(*k*) Franciſci Fernand. *Hiſt. animal. nov. orbis*, *page* 8.

trois animaux ſont à-peu-près de la même grandeur, de la même couleur & du même climat froid, qu'ils ſont préciſément de la même forme, & qu'on emploie également leurs peaux dans les fourrures qu'on appelle *Petit-gris.*





1 Le Barbaresque. 2 L'Ecureuil-Suisse. 3 Le Fourmillier



LE PALMISTE (a),

Voyez planche IV, figure 2 de ce volume.

LE BARBARESQUE (b),

Voyez planche V, fig. 1.

ET LE SUISSE (c).

Pl. V, fig. 2.

LE Palmiste est de la grosseur d'un Rat ou d'un petit écureuil; il passe sa vie sur les

(a) *Le Palmiste.* Rat palmiste. Ecureuil des palmiers.
Mustela Africana. Clusii, *Exotic. p. 112.*
Mustela Lybica. Nieremberg, *hist. nat.* Antuerp. 1635, page 172.
Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in dorso flavicantibus .... Sciurus palmarum vulgo. L'écureuil palmiste, vulgairement *rat palmiste.* Brisson, *Regn. animal. p. 156.*

(b) Le *Barbaresque* ou l'*Ecureuil de Barbarie.*
Sciurus Getulus. Caïus *apud* Gesnerum, *hist. quadr. p. 847.* — Gesner, *Icon quadrup. p. 112.*
Sciurus Getulus. Aldrov. *de quadrup. digit. vivip. pages 105 & 106.*
Getulus. Sciurus fuscus, striis quatuor albidis longitudinalibus. Linn. *Syst. nat. edit. X, p. 64.*
The Barbary Squirel. Edwards, *of Birds, p. 198.*
Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in lateribus alternatim albis & fuscis aut nigris ... Sciurus Getulus. Ecureuil de Barbarie. Brisson, *Regn. animal. p. 157.*

(c) Le *Suisse.* L'écureuil suisse, l'écureuil de terre, *Ohiohin* chez les Hurons.

palmiers, & c'est de-là qu'il a tiré son nom; les uns l'appellent *rat-palmiste*, & les autres l'*écureuil des palmiers*; & comme il n'est ni écureuil ni rat, nous l'appellerons simplement *Palmiste*. Il a la tête à-peu-près de la même forme que celle du campagnol, & couverte de même de poils hérissés; sa longue queue n'est

---

La seconde espèce d'écureuils que les Hurons appellent *Ohiohin*, & nous *Suisse*, à cause de la beauté & diversité de leur poil, sont ceux qui sont rayés & barrés depuis le devant jusqu'au derriere d'une barre ou raie blanche, plus, d'une rousse grise & noirâtre, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. Paris*, 1632, *p.* 305 & 306.

Ecureuil suisse. Les écureuils suisses sont de petits animaux comme de petits rats. On les appelle *suisses* parce qu'ils ont sur le corps un poil rayé de noir & de blanc qui ressemble à un pourpoint de Suisse. *Voyage de la Hontan, tome II, p. 43*.

Il y a une espèce d'écureuil dans l'Amérique septentrionale qui est un peu plus petite que notre écureuil commun. On nomme *suisse* ce petit écureuil, parce qu'il est rayé de la tête à la queue par raies blanches, rousses & noires, toutes d'une même longueur d'environ la moitié d'un travers de doigt *Description de l'Amérique septentrionale, par Denys. Paris*, 1632, tome II, *p.* 331 & 332.

Sciurus Listeri, Ray, *Synopf. quadrup. p. 216*.

Ecureuil de terre. Catesby, *hist. de la Caroline, tome II, p.* 75.

Petit écureuil de la Caroline, qu'on appelle aussi *écureuil de terre*, parce qu'il ne vit pas sur les arbres comme les autres écureuils, mais qu'il gratte la terre comme les lapins, & qu'il s'y terre. Edwards, *hist. des oiseaux, p. 181*.

Sciurus rufus, tæniis in dorso nigris, tæniis ex albo flavicantibus intermixtis. Sciurus Carolinensis. Ecureuil de la Caroline. Brisson, *Regn. anim. p. 155*.

pas traînante comme celle des rats, il la porte droite & relevée verticalement, sans cependant la renverser sur son corps comme fait l'écureuil; elle est couverte d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écureuil; il a sur le milieu du dos, tout le long de l'épine depuis le cou jusqu'à la queue, une bande blanchâtre accompagnée de chaque côté d'une bande brune, & ensuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractere si marqué, par lequel il paroît qu'on pourroit distinguer le palmiste de tous les autres animaux, se trouve à-peu-près le même dans l'écureuil de Barbarie & dans l'écureuil Suisse, qu'on a aussi appelé *Écureuil de terre.* Ces trois animaux se ressemblent à tant d'égards que M. Ray (*d*) a pensé qu'ils ne faisoient tous trois qu'une seule & même espèce : mais si l'on fait attention que les deux premiers, c'est-à-dire, le palmiste & l'écureuil de Barbarie que nous appelons *Barbaresque*, ne se trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent; qu'au contraire le suisse, ou l'écureuil Suisse, décrit par Lister, Catesby (*e*) & Edwards

(*d*) *Sciurus Getulus* Caii, *mustela Africana* Clusii, *eadem nobis videtur. . . Descriptio mustelæ Africanæ cum sciuri Getuli descriptione satis bene convenit, ut non dubitem idem animal esse : huic similis est sciurus à clarissimo* Dom. Lister *observatus & descriptus.* Ray, *synops. quadrup. p 216.*

(*e*) Catesby, *histoire naturelle de la Caroline, tome II, p.* 75.

(*f*) ne ſe trouve que dans les régions froides & tempérées du nouveau monde, on jugera que ce ſont des eſpèces différentes ; & en effet, en les examinant de plus près, on voit que les bandes brunes & blanches du ſuiſſe ſont diſpoſées dans un autre ordre que celles du palmiſte ; la bande blanche qui s'étend dans le palmiſte, le long de l'épine du dos, eſt noire ou brune dans le ſuiſſe ; les bandes blanches ſont à côté de la noire, comme les noires ſont à côté de la blanche dans le palmiſte ; & d'ailleurs il n'y a que trois bandes blanches ſur le palmiſte, au lieu qu'il y en a quatre ſur le ſuiſſe ; celui-ci renverſe ſa queue ſur ſon corps, le palmiſte ne la renverſe pas ; il n'habite que ſur les arbres, le ſuiſſe ſe tient à terre, & c'eſt cette différence qui l'a fait appeler *Écureuil de terre ;* enfin il eſt plus petit que le palmiſte : ainſi l'on ne peut douter que ce ne ſoient deux animaux différens.

A l'égard du barbareſque, comme il eſt du même continent, du même climat, de la même groſſeur & à-peu-près de la même figure que le palmiſte, on pourroit croire qu'ils ſeroient tous deux de la même eſpèce & qu'ils feroient ſeulement variété dans cette eſpèce. Cependant en comparant la deſcription & la figure du barbareſque ou

---

(*f*) Edvards, *Nat. hiſt. of Birds. London*, 1741, part. IV, p. 181.

écureuil de Barbarie, donnée par Caïus (*g*) & copiée par Aldrovande (*h*) & Jonſton (*i*), avec la deſcription & la figure que nous donnons ici du palmiſte; & en comparant enſuite la figure & la deſcription de ce même écureuil de Barbarie, donnée par Edwards, on y trouvera des différences très remarquables & qui indiquent aſſez que ce ſont des animaux différens : nous les avons tous deux au Cabinet du Roi auſſi-bien que le ſuiſſe. Le barbareſque a la tête & le chanfrein plus arqué, les oreilles plus grandes, la queue garnie de poils plus touffus & plus longs que le palmiſte ; il eſt plus écureuil que rat, & le palmiſte eſt plus rat qu'écureuil par la forme du corps & de la tête. Le barbareſque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiſte n'en a que trois; la bande blanche du milieu ſe trouve dans le palmiſte ſur l'épine du dos, tandis que dans le barbareſque il ſe trouve ſur la même partie une bande noire mêlée de roux, &c. Au reſte, ces animaux ont à-peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun; comme lui le palmiſte & le barbareſque vivent de fruits, & ſe ſervent de leurs pieds de devant pour les ſaiſir & les porter à leur gueule; ils ont la même voix, le même cri, le même inſtinct,

(*g*) *Sciurus Getulus* Caii *apud* Geſnerum, *hiſt. quadrup. p.* 847.

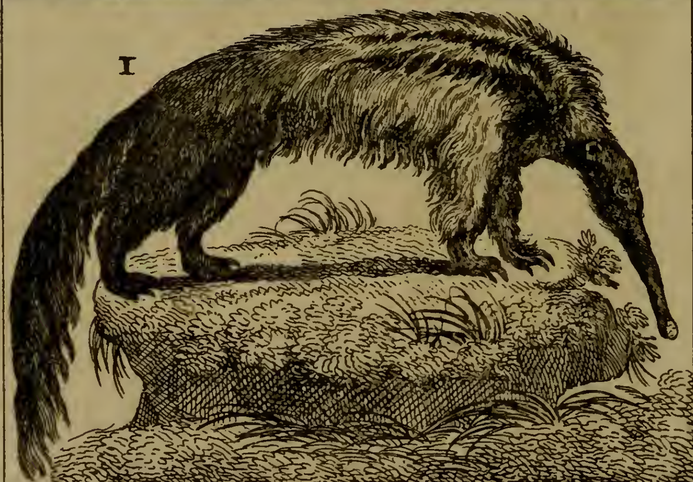
(*h*) Aldrov. *de quadrup. digit. p.* 405.

(*i*) Jonſt. *de quadrup. p.* 113.

la même agilité; ils sont très vifs & très doux, ils s'apprivoisent fort aisément & au point de s'attacher à leur demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite d'eux-mêmes sans être appelés ni contraints; ils sont tous deux d'une très jolie figure; leur robe, rayée de blanc, est plus belle que celle de l'écureuil; leur taille est plus petite; leur corps est plus léger & leurs mouvemens sont aussi prestes. Le palmiste & le barbaresque se tiennent, comme l'écureuil, au-dessus des arbres; mais le suisse se tient à terre & s'y pratique, comme le mulot, une retraite impénétrable à l'eau: il est aussi moins docile & moins doux que les deux autres: il mord sans ménagement (k), à moins qu'il ne soit entièrement apprivoisé. Il ressemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils, par le naturel & par les mœurs.

(k) Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. *Paris*, 1632, *p.* 306.





1. Le Tamanoir. 2. Le Tamandua 3 Le Pangolin
4. Le Phatagin.



LE TAMANOIR [*a*],

Voyez planche VI, fig. 1 de ce Volume.

LE TAMANDUA (*b*)

Voyez pl. VI, fig. 2.

ET LE FOURMILLER (*c*).

Planche V, fig. 3.

Il existe dans l'Amérique méridionale trois espèces d'animaux à long museau, à gueule etroite & sans aucunes dents, à la langue

---

(*a*) Le Tamanoir, le Fourmiller-Tamanoir, le Mange-fourmis; le gros mangeur de fourmis. Les Brasiliens appellent cet animal *Tamandua-guacu*, les Naturels de la Guiane l'appellent *Ouariri*. Le nom *Tamanoir* que lui ont donné les François habitués en Amérique, paroît dériver de *Tamandua*.

Tamandua-guacu sive major. Pison, *hist. Brasil. p.* 320.

Tamandua-guacu Brasiliensibus. Marcgrave, *hist. nat. Brasil. p.* 225.

Mange-fourmis *ou* Renard Américain. *Voyages de Desmarchais*, tome III, *p.* 307.

Tamandua major caudâ panniculatâ. Barrère, *hist. Franc. équin. p.* 162.

Myrmecophaga manibus tridactilis, plantis pentadactilis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, *p.* 63. — *Myrmecophaga palmis tridactilis, plantis pentadactilis*, edit. VI, *p.* 8. — *Tridactila Myrmecophaga palmis tridactilis, plantis pen-*

ronde & longue qu'ils insinuent dans les fourmilleres & qu'ils retirent pour avaler les fourmis dont ils font leur principale nourriture.

---

tadactylis, edit. x, *p.* 35. *Nota* qu'il y a erreur dans toutes ces phrases, cet animal ayant quatre doigts ou plutôt quatre ongles, & non pas trois aux pieds de devant : cette erreur vient originairement de Seba ; M. Linnæus s'en est apparemment rapporté aux descriptions imparfaites de cet auteur, & il a cru que les animaux dont il donne les figures (*pl. xxxvij*, *n°. 2* ; *& pl. xl*, *n°. 1*, *vol. I*), étoient le *tamandua-guacu* ; il suffisoit cependant de consulter Marcgrave, Pison, Desmarchais, &c, pour s'assurer du contraire.

Tamandua guacu, id est, myrmecophaga omnium maxima. Klein, *de quadrup. p.* 45, Tab. 5, fig. n°. 1. *Nota.* M. Brisson remarque avec raison que cette figure donnée par M. Klein, est défectueuse en ce que la tête, le cou & le museau de l'animal sont trop longs, & que l'extrêmité du museau en est informe.

Tyrmecophaga rostro longissimo, pedibus anticis tetradactylis, posticis pentadactylis, caudâ longissimis pilis vestitâ . . . Myrmecophaga tamanoir *dicta.* Le fourmiller-tamanoir. Brisson, *Regn. animal. p.* 24.

(*b*) Le *Tamandua*, nom de cet animal au Bresil, & que nous avons adopté.

Tamandua-i Brasiliensibus. Pison, *hist. Brasil. p.* 321. — Marcgrave, *hist. nat. Brasil. p.* 225.

Tyrmecophaga manibus tetradactilis, plantis pentadactylis, Linn. *Syst. nat.* edit. vi, *p.* 8 — *Tetradactyla. Myrmecophaga palmis tetradactylis, plantis pentadactylis*, edit. x, *p.* 35.

Myrmecophaga rostro longissimo, pedibus anticis tetradactylis, posticis pentadactylis, caudâ ferè nudâ . . . . . Myrmecophaga. Le Fourmiller. Brisson, *Regn. anim. p.* 26.

(*c*) Le *Fourmiller*, le plus petit fourmiller, le petit mangeur de fourmis, animal Américain que les Naturels de la Guiane appellent *Ouatiriouaou.*

Tamandua minor flavescens. Barrère, *hist. Franc. équin. p.* 163.

Le premier de ces mangeurs de fourmis eſt celui que les Braſiliens appellent *Tamandua-guacu*, c'eſt-à-dire, *grand Tamandua*, & auquel les François habitués en Amérique ont donné le nom de *Tamanoir* : c'eſt un animal qui a environ quatre pieds de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, la tête longue de quatorze à quinze pouces, le muſeau très alongé, la queue longue de deux pieds & demi, couverte de poils rudes & longs de plus d'un pied ; le cou court, la tête étroite, les yeux petits & noirs, les oreilles arrondies, la langue menue, longue de plus de deux pieds, qu'il

---

Tamandua ſeu coati *Americana alba altera.*-Seba, vol. I, p. 60, Tab. 37, fig. n°. 3.

Myrmecophaga manibus monodactylis, plantis tetradactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV p. 63. *Nota* qu'il y a erreur dans cette phraſe, cet animal ayant deux doigts ou plutôt deux ongles, & non pas un ſeul doigt ou un ſeul ongle aux pieds de devant ; ſeulement le ſecond, qui eſt l'interne, eſt beaucoup plus petit que le premier qui eſt l'externe : M. Linnæus avoit probablement conſtruit cette phraſe indicative, comme celle du tamanoir, ſur les figures données par Seba, qui dit en effet, *page 60 de ſon Theſaurus*, que l'animal dont il eſt ici queſtion, n'a qu'un doigt à chaque pied de devant ; ce *Tréſor* de Seba eſt un magaſin mal rangé rempli de pareilles fautes ; M. Linnæus a reconnu & corrigé celle-ci dans les éditions ſuivantes de ſon ouvrage. *Myrmecophaga manibus didactylis, plantis tetradactylis.* Linnæi, *Syſt. nat.* edit. VI, p. 8 ; & edit. X, p. 35.

Myrmecophaga roſtro brevi, pedibus anticis didactylis, poſticis tetradactylis . . . Myrmecophaga. Le petit fourmiller. Briſſon, *Reg. anim. p. 28.*

The little ant-eater. Edwards, Glanures. *London*, 1758 *p.* 20.

replie dans ſa gueule lorſqu'il la retire toute entiere. Ses jambes n'ont qu'un pied de hauteur, celles de devant ſont un peu plus hautes & plus menues que celles de derriere : il a les pieds ronds ; ceux de devant ſont armés de quatre ongles, dont les deux du milieu ſont les plus grands ; ceux de derriere ont cinq ongles. Les poils de la queue, comme ceux du corps, ſont mêlés de noir & de blanchâtre ; ſur la queue ils ſont diſpoſés en forme de panache ; l'animal la retourne ſur le dos, s'en couvre tout le corps lorſqu'il veut dormir ou ſe mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du ſoleil ; les longs poils de la queue & du corps ne ſont pas ronds dans toute leur étendue, ils ſont plats à l'extrémité & ſecs au toucher comme de l'herbe deſſéchée : l'animal agite fréquemment & bruſquement ſa queue lorſqu'il eſt irrité, mais il la laiſſe traîner en marchant quand il eſt tranquille, & il balaie le chemin par où il paſſe : les poils des parties antérieures de ſon corps ſont moins longs que ceux des parties poſtérieures ; ceux-ci ſont tournés en arriere & les autres en avant ; il y a plus de blanc ſur les parties antérieures, & plus de noir ſur les parties poſtérieures : il y a auſſi une bande noire ſur le poitrail, qui ſe prolonge ſur les côtés du corps & ſe termine ſur le dos près des lombes ; les jambes de derriere ſont preſque noires, celles de devant preſque blanches avec une grande tache noire vers le milieu. Le tamanoir marche lentement, un homme peut aiſément l'atteindre à la courſe ; ſes pieds paroiſſent moins faits

pour marcher que pour grimper & pour faisir des corps arrondis : auſſi ſerre-t-il avec une ſi grande force une branche ou un bâton qu'il n'eſt pas poſſible de les lui arracher.

Le ſecond de ces animaux eſt celui que les Américains appellent ſimplement *Tamandua* (*Voyez planche VI, figure 2 de ce Volume.*), & auquel nous conſerverons ce nom ; il eſt beaucoup plus petit que le tamanoir ; il n'a qu'environ dix-huit pouces depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue : ſa tête eſt longue de cinq pouces, ſon muſeau eſt alongé & courbé en deſſous ; il a la queue longue de dix pouces & dénuée de poils à l'extrémité, les oreilles droites, longues d'un pouce, la langue ronde, longue de huit pouces, placée dans une eſpèce de gouttiere ou de canal creux au dedans de la mâchoire inférieure ; ſes jambes n'ont guere que quatre pouces de hauteur, ſes pieds ſont de la même forme & ont le même nombre d'ongles que ceux du tamanoir. c'eſt-à-dire, quatre ongles à ceux de devant & cinq à ceux de derriere. Il grimpe & ſerre auſſi bien que le tamanoir, & ne marche pas mieux ; il ne ſe couvre pas de ſa queue qui ne pourroit lui ſervir d'abri étant en partie dénuée de poil, lequel d'ailleurs eſt beaucoup plus court que celui de la queue du tamanoir : lorſqu'il dort il cache ſa tête ſous ſon cou & ſous ſes jambes de devant.

Le troiſième de ces animaux eſt celui que les Naturels de la Guiane appellent *Ouatiriouaou.* Nous lui donnons le nom de *Fourmiller* pour le diſtinguer du tamanoir & du tamandua. Il eſt encore beaucoup plus petit

que le tamandua, puisqu'il n'a que six ou sept pouces de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; il a la tête longue de deux pouces ; le museau proportionnellement beaucoup moins alongé que celui du tamanoir ou du tamandua ; sa queue longue de sept pouces, est recourbée en dessous par l'extrémité qui est dégarnie de poils ; sa langue est étroite, un peu applatie & assez longue ; le cou est presque nul, la tête est assez grosse à proportion du corps, les yeux sont placés bas & peu éloignés des coins de la gueule ; les oreilles sont petites & cachées dans le poil, les jambes n'ont que trois pouces de hauteur, les pieds de devant n'ont que deux ongles, dont l'externe est bien plus gros & bien plus long que l'interne ; les pieds de derriere en ont quatre : le poil du corps est long d'environ neuf lignes ; il est doux au toucher & d'une couleur brillante, d'un roux mêlé de jaune-vif ; les pieds ne sont pas faits pour marcher, mais pour grimper & pour saisir ; il monte sur les arbres & se suspend aux branches par l'extrémité de sa queue.

Nous ne connoissons dans ce genre d'animaux que les trois espèces desquelles nous venons de donner les indications. M. Brisson fait mention, d'après Seba, d'une quatrième espèce sous le nom de *Fourmillers aux longues oreilles*, mais nous regardons cette espèce comme douteuse, parce que dans l'énumération que fait Seba des animaux de ce genre, il nous a paru qu'il y avoit plus d'une erreur :

erreur : il dit expreſſément, *nous conſervons dans notre Cabinet ſix eſpèces de ces animaux mangeurs de fourmis*, cependant il ne donne la deſcription que de cinq; & parmi ces cinq animaux il place l'*Yſquiepatl* ou *Mouffette* qui eſt un animal non-ſeulement d'une eſpèce, mais d'un genre très éloigné de celui des mangeurs de fourmis, puiſqu'il a des dents (*d*), & la langue plate & courte comme celle des autres quadrupèdes, & qu'il approche beaucoup du genre des belettes ou des martes. De ces ſix eſpèces prétendues & conſervées dans le cabinet de Seba, il n'en reſte donc déjà que quatre, puiſque l'yſquiepatl qui faiſoit la cinquième, n'eſt point du tout un mangeur de fourmis, & qu'il n'eſt queſtion nulle part de la ſixième, à moins que l'auteur n'ait ſous-entendu comprendre parmi ces animaux le *Pangolin* (*e*), ce qu'il ne dit pas dans la deſcription qu'il donne ailleurs de cet animal. Le pangolin ſe nourrit de fourmis; il a le muſeau alongé, la gueule étroite & ſans aucune dent apparente, la langue ronde; caractères qui lui ſont communs avec les mangeurs de fourmis; mais il en differe,

(*d*) *Vapulavit aliquando optimus autor de nominibus propriis, ſi yſquiepatl ſeu vulpeculam Mexicanam, tamanduam dixit*, p. 66. *Quaſi aliquam omnino ſpeciem, canis ſeptentrionalis feræ æmulam, maxillâ inferiore craſſâ & rotundâ, binis inſignibus dentibus armatâ, cum tamen de ſex diverſis ſpeciebus ſit profeſſus, quod omnes dentibus careant.* Klein, *de quadrup. p.* 43.

(*e*) C'eſt le nom que nous donnerons au Lézard écailleux.

ainsi que de tous les autres quadrupèdes ; par un caractere unique qui est d'avoir le corps couvert de grosses écailles au lieu de poils : d'ailleurs c'est un animal des climats les plus chauds de l'ancien continent, au lieu que les mangeurs de fourmis dont le corps est couvert de poil, ne se trouvent que dans les parties méridionales du nouveau monde. Il ne reste donc plus que quatre espèces au lieu des six annoncées par Seba, & de ces quatre espèces il n'y en a qu'une de reconnoissable par ses descriptions : c'est la troisième de celles que nous décrivons ici, c'est-à-dire, celle du fourmiller auquel, à la vérité, Seba ne donne qu'un doigt à chaque pied de devant (*f*), quoiqu'il en ait deux,

---

(*f*) N°. 3. *Tamandua* ou *Coati d'Amérique, blanche différente.* Cet animal est tout-à-fait différent du précédent (*Il entend celui de la planche* XXXVII, *fig. n°. 2, Voyez la note suivante.*) La tête en est beaucoup plus courte & les oreilles beaucoup plus petites, les yeux un peu plus grands & la partie inférieure du museau tant soit peu plus longue. Leurs langues sont plus ressemblantes ; l'une & l'autre est longue & étroite, & propre à prendre & à avaler des fourmis. Les épaules sont larges, le corps court & épais, *les pieds de devant présentent un doigt armé d'un ongle large & courbé.* Les jambes & les pieds de derriere imitent ceux d'un singe. Son poil blanchâtre & laineux est plus court que celui du précédent ; il en est de même de sa queue crépue ; cet animal est compté parmi un des plus rares de son espèce. Les Ethiopiens de Surinam les appellent *Coati*, & racontent que quand ils se sentent pris ils se mettent tellement en rond, ayant leurs pieds si fermement attachés l'un contre l'autre, qu'à moins qu'ils ne se redressent d'eux-mêmes, il ne seroit pas possible d'en venir à bout de force. Ils meurent dans un moment dès qu'on

mais qui malgré ce caractere manchot, ne peut être que notre fourmiller. Les trois autres font fi mal décrits qu'il n'eft pas poffible de les rapporter à leur véritable efpèce. J'ai cru devoir citer ici ces defcriptions en entier, non-feulement pour prouver ce que je viens d'avancer, mais pour donner une idée de ce gros ouvrage de Seba, & pour qu'on juge de la confiance qu'on peut accorder à cet écrivain. L'animal qu'il défigne par le nom de *Tamandua murmecophage d'Amérique, tome I, page 60*, & dont il donne la figure, *pl. XXXVII n°.* 2, ne peut fe rapporter à aucun des trois dont il eft ici queftion; il ne faut pour en être convaincu, que lire la defcription de l'Auteur (*g*). Le fecond

---

les trempe dans l'efprit-de-vin ou dans la liqueur *kilduivel*. Seba, *vol. I, pages 60 & 61, pl. xxxvij, fig. n°. 3.*

(*g*) N°. 2. *Tamandua murmecophage d'Amérique.* Cet animal eft extrêmement commun dans les Indes occidentales, mais nous n'en avons jamais vu qu'on eût tranfporté des Indes orientales, ni entendu dire qu'il s'en trouvât. Quelques Savans fe font des idées toutes merveilleufes de cet animal; les uns le prennent pour le lion *formicarius*, les autres pour le *formica-leo*, ceux-ci pour le *formica-vulpes*, & les autres pour le *formica-lupus*. M. Poupard, *p. 235 des Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1704*, a remarqué que cet animal étoit gris, femblable à une araignée, & qu'il tendoit même des embûches aux fourmis. Cette comparaifon ne nous paroît pas fort jufte. Baftamantanus qui a fait un livre entier fur les reptiles, dont il eft fait mention dans les livres faints, regarde le *murmecoleo*, nom que quelques perfonnes lui donnent, pour une efpèce d'efcarbot qu'on appelle *efcarbot cornu*, & que les Allemands nomment *Cerf-volant* (*tout ceci eft, comme*

qu'il indique sous le nom de *Tamandua-guacu*.

---

l'on voit, fort important & fort utile pour la description d'un animal quadrupède); mais, continue l'auteur, toutes ces descriptions & plusieurs autres n'expriment point la nature de cet animal dont nous donnons la figure prise sur l'original : celui que l'on voit ici est incarnat, couvert d'un poil doux & comme la laine, au cou court, aux épaules larges, à la tête & au museau long & étroit, d'où sort une longue langue propre à prendre & à avaler les fourmis qui lui servent de nourriture La sagesse du Créateur a donné à ces animaux les organes qui leur étoient nécessaires pour qu'ils pussent se pourvoir de leur nourriture à leur goût & à leur volonté. Les pattes de devant, ainsi que celles d'un ours, ont chacune, *outre les doigts ordinaires, trois autres doigts* qui ont crû par-dessus les autres & qui sont armés d'un ongle crochu, lequel est principalement très grand dans le doigt du milieu. C'est là avec quoi ils grattent la terre & en tirent les nids de fourmis. Les narines placées très proche de la gueule, sont étroites, rudes & garnies de poils, dont ils se servent pour flairer où est leur manger. Les oreilles sont oblongues ou pendantes; les pieds de derriere, dans cette espèce de tamandua comme dans les ours, sont partagés en cinq doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & sont contenus outre cela sur des talons très larges. La queue longue & velue finit en pointe, & ils s'en servent, ainsi que les singes, à se tenir fortement attachés aux arbres : la partie propre à la génération dans les mâles est remarquable; ils portent leurs testicules cachés sous la peau & en dedans. Les fourmis, tant grandes que petites, deviennent la proie de ces animaux, qui à leur tour servent aux hommes, surtout dans la médecine. Seba, *vol. I, p. 60, pl. xxxvij, fig. n°. 2. Il faut être bien aveuglément confiant pour établir quelque chose sur une pareille description, & pour la rapporter au* tamanoir *ou* tamandua-guacu, *comme l'a fait M. Linnæus, & de ne donner en même temps à cet animal que trois doigts aux pieds de devant, tandis que par cette description mê-*

me, il y en a trois outre les doigts ordinaires, trois, *dit-on*, qui ont crû par-dessus les autres, *chose absurde & qui auroit dû faire douter de tout le reste.*

(*h*) N°. 2. *Tamandua guacu du Bresil* ou *l'Ours qui mange les fourmis*. C'est ici la plus grande de toutes ces espèces d'animaux que nous ayons vu. Marcgrave la nomme *Tamandua-guacu*, & Cardan *Ursus formicarius*, c'est-à-dire, *l'Ours qui mange les fourmis*. Cet animal a le corps long, les épaules hautes & larges, la tête fort étendue, le museau diminuant insensiblement, & les narines amples & ouvertes. Sa longue langue qu'il peut tirer en avant d'un *huitième de coudée*, ce qui lui est très avantageux pour attraper les fourmis, finit en une pointe dont le bout forme un petit rond; ses oreilles sont longues & *pendantes*, ses yeux assez grands sont défendus par d'épaisses paupieres; son museau est long, tout ridé, garni de peu de poil; sa tête, qui est plate & petite, est couverte de poils assez pressés; tout le reste du corps de cet animal est velu de poils longs & épais assez semblables à des soies de cochon, mais qui cependant près de la peau deviennent cotonneux & plus fins; leur couleur est d'un châtain-clair, & sous le ventre d'un brun plus foncé; le dessus de la queue, qui est longue & finissant en pointe, est d'un fauve-clair; sa femelle, ici dépeinte, a huit tettes qui sortent hors du ventre, à savoir: trois de chaque côté, & deux entre les pieds de devant. Des témoins dignes de foi rapportent qu'elle met bas à chaque portée autant de petits qu'elle a de tettes, en quoi elle auroit conformité avec les truies *qui ne mettent bas beaucoup de petits d'une ventrée que lorsqu'elles ont plusieurs tettes*. Les pieds de devant & de derrière ne diffèrent de ceux qu'on a décrits au n°. 2 de la planche précédente (*il auroit dû dire de la planche XXXVII; car la planche précédente à celle-ci est la planche XXXIX, où il n'est pas question des mangeurs de fourmis*), qu'en ce qu'ils sont plus grands; les plus grosses fourmis lui servent de nourriture.

Nous conservons dans notre cabinet *six espèces de ces*

pages 65 & 66, *pl. XL*, *fig. n°. 1*, est indiqué d'une maniere vague & équivoque ; cependant je penserois, avec MM. Klein (*i*) &

---

animaux mangeurs de fourmis, qui diffèrent entr'eux ou par une forme particuliere ou par la tête, les pieds, les ongles. La tamandua, repréſentée au n°. 2 qui ſuit (*Nota qu'il s'agit ici de l'yſquiepatl qui eſt plus différente d'un Tamandua qu'un chat ne l'eſt d'un chien.*) eſt d'un quart plus petite que celle-ci, & a auſſi la tête, les oreilles & les yeux plus petits : ſon pied de devant a un ſeul ongle fort & crochu, & celui de derriere a trois doigts & trois ongles, au lieu que les quatre autres eſpèces ont cinq doigts armés d'autant d'ongles. Leur poil eſt doux, cotonneux, de la couleur de celui d'un jeune lièvre. La cinquième eſpèce de tamandua eſt de la même figure, d'un poil rouge-pâle qui eſt ſur le dos d'un blanc-argenté, & deſſous d'un cendré jaunâtre ; cette eſpèce a quatre tettes & quatre mamelons, deux ſous les jambes de devant & deux ſous celles de derriere (*cette cinquième eſpèce, qui eſt de la même figure que celle qui la précède, eſt donc encore une eſpèce d'yſquiepatl & non pas de tamandua*). La ſixième eſpèce a le muſeau plus long, & les oreilles dreſſées comme celles d'un renard ; toutes ces eſpèces n'ont point de dents. Seba, vol. I, p. 65 & 66, Tab. 40, fig. n°. 1. *On ne ſait point ce que veut dire ici l'auteur, ni ce que ce peut être que cette ſixième eſpèce : on voit ſeulement qu'il ſe contredit d'une maniere manifeſte lorſqu'il avance que toutes ces eſpèces n'ont point de dents, puiſque l'yſquiepatl, qui eſt nommément compris dans les ſix, a des dents, & même en grand nombre. En voilà plus qu'il n'en faut pour juger & l'ouvrage & l'auteur. Il eſt fâcheux que la plupart des gens qui ſont des cabinets d'Hiſtoire Naturelle, ne ſoient pas aſſez inſtruits, & que pour ſatisfaire leur petite vanité & faire valoir leur collection, ils entreprennent d'en publier des deſcriptions toujours remplies d'exagérations, d'erreurs & de bévues qui demandent plus de temps pour être réformées qu'il n'en a fallu pour les écrire.*

(*i*) Klein, *de Quadrup p. 45.*

Linnæus, que ce pourroit être le vrai *tamandua-guacu* ou *tamanoir*, mais si mal décrit & si mal représenté, que M. Linnæus (*k*) a réuni sous une seule espèce le premier & le second de ces animaux de Seba, c'est-à-dire, celui de la *pl. XXXVII, fig. n°. 2*, & celui de la *planche XL, fig. n°. 1*. M. Brisson a regardé ce dernier comme une espèce particuliere; mais je ne crois pas que l'établissement de cette espèce soit fondé, non plus que le reproche qu'il fait à M. Klein de l'avoir confondue avec celle du tamanoir : il paroît que le seul reproche qu'on puisse faire à M. Klein, est d'avoir joint à la bonne description qu'il nous donne de cet animal, dont la peau bourrée est conservée dans le cabinet de Dresde, les indications fautives de Seba. Enfin le troisième de ces animaux, dont on trouve la figure dans cet ouvrage, *vol. II, page 48, pl. XLVII, n° 2*, est si mal décrit que je ne puis me persuader, malgré la confiance que j'ai à MM. Linnæus & Brisson, qu'on puisse sur la description & la figure de l'Auteur, rapporter, comme ils l'ont fait, cet animal au *tamandua-i*, que j'appelle simplement *tamandua* : je demande seulement qu'on lise encore cette description (*l*) & qu'on juge. Quelque désagréables,

---

(*k*) Linn. *Syst. nat.* edit. X, p. 35.

(*l*) *Tamandua d'Amérique petit* ou *le mangeur de fourmis, dépeint avec un nid de ces insectes.* Voilà comme il embrasse avec les ongles de ses pieds de devant le nid de fourmis, desquelles il fait uniquement ses repas,

quelqu'ennuyeuſes que ſoient des diſcuſſions de cette eſpèce, on ne peut les éviter dans les détails de l'Hiſtoire Naturelle : il faut, avant d'écrire ſur un ſujet, ſouvent très peu connu, en écarter autant qu'il eſt poſſible toutes les obſcurités, marquer en paſſant les erreurs qui ne manquent jamais de ſe trouver en nombre ſur le chemin de la vérité, à laquelle il eſt ſouvent très difficile d'arriver, moins par la faute de la Nature que par celle des Naturaliſtes.

Ce qui réſulte de plus certain de cette critique, c'eſt qu'il exiſte réellement trois eſpèces d'animaux auxquels on a donné le nom commun de *mangeurs de fourmis*; que ces trois eſpèces ſont le tamanoir, le tamandua & le fourmiller; que la quatrième eſpèce, donnée ſous le nom de *fourmiller aux longues oreilles* par M. Briſſon, eſt douteuſe auſſi-bien

---

Voyez ſa tête oblongue, mince, étroite, ſes oreilles courtes, ſon muſeau pointu qui cache ſa langue grande & menue avec laquelle il attrape les fourmis & les avale, ainſi que nous nous propoſons de le montrer à l'œil dans les planches qui ſuivront (*il ne montre rien dans les planches ſuivantes*) ; ſa tête, ſes jambes, ſes pieds, ſa queue & le devant de ſon corps, ſont jaune-paillé, le derriere du corps eſt d'un roux-brun, il porte en bandouliere ſur la poitrine un baudrier de poils ſoyeux qui ſe perdent vers le milieu du dos avec les autres ſoies qui commencent dès-lors à le couvrir ; ſa queue eſt courte, preſque raſe & recourbée en dedans. Seba, vol. II, p. 48, Tab. 47, fig. n°. 2. *Nota. Les derniers caracteres de cette deſcription conviennent aſſez au tamandua, mais en général elle eſt trop peu exacte pour qu'on puiſſe l'aſſurer.*

que les autres eſpèces indiquées par Seba. Nous avons vu le tamanoir & le fourmiller, nous en avons les dépouilles au Cabinet du Roi, ces eſpèces ſont certainement très différentes l'une de l'autre & telles que nous les avons décrites, mais nous n'avons pas vu le tamandua, & nous n'en parlons que d'après Piſon & Marcgrave qui ſont les ſeuls Auteurs qu'on puiſſe conſulter ſur cet animal, puiſque tous les autres n'ont fait que les copier.

Le tamandua fait, pour ainſi dire, la moyenne proportionnelle entre le tamanoir & le fourmiller pour la grandeur du corps ; il a, comme le tamanoir, le muſeau fort alongé & quatre doigts aux pieds de devant; mais il a, comme le fourmiller, la queue dégarnie de poil à l'extrémité, par laquelle il ſe ſuſpend aux branches des arbres. Le fourmiller a auſſi la même habitude : dans cette ſituation, ils balancent leur corps, approchent leur muſeau des trous & des creux d'arbres, ils y inſinuent leur longue langue & la retirent enſuite bruſquement pour avaler les inſectes qu'elle a ramaſſés.

Au reſte, ces trois animaux, qui diffèrent ſi fort par la grandeur & par les proportions du corps, ont néanmoins beaucoup de choſes communes, tant pour la conformation que pour les habitudes naturelles : tous trois ſe nourriſſent de fourmis, & plongent auſſi leur langue dans le miel & dans les autres ſubſtances liquides ou viſqueuſes ; ils ramaſſent aſſez promptement les miettes de pain & les petits morceaux

de viande hachée; on les apprivoiſe & on les élève aiſément; ils ſoutiennent long-temps la privation de toute nourriture; ils n'avalent pas toute la liqueur qu'ils prennent en buvant, il en retombe une partie qui paſſe par les narines; ils dorment ordinairement pendant le jour, & changent de lieu pendant la nuit; ils marchent ſi mal qu'un homme peut les atteindre facilement à la courſe dans un lieu découvert. Les Sauvages mangent leur chair qui cependant eſt d'un très mauvais goût.

On prendroit de loin le tamanoir pour un grand renard, & c'eſt par cette raiſon que quelques Voyageurs l'ont appelé *Renard américain*; il eſt aſſez fort pour ſe défendre d'un gros chien & même d'un Jaguar; lorſqu'il en eſt attaqué il ſe bat d'abord debout, &, comme l'ours, il ſe défend avec les mains dont les ongles ſont meurtriers; enſuite il ſe couche ſur le dos pour ſe ſervir des pieds comme des mains, & dans cette ſituation il eſt preſque invincible & combat opiniâtrément juſqu'à la derniere extrémité, & même lorſqu'il a mis à mort ſon ennemi, il ne le lâche que très long-temps après; il réſiſte plus qu'un autre au combat, parce qu'il eſt couvert d'un grand poil touffu, d'un cuir fort épais, & qu'il a la chair peu ſenſible & la vie très dure.

Le tamanoir, le tamandua & le fourmiller ſont des animaux naturels aux climats les plus chauds de l'Amérique, c'eſt-à-dire, au Breſil, à la Guiane, aux pays des Amazones, &c. On ne les trouve point

en Canada ni dans les autres contrées froides du nouveau monde, on ne doit donc pas les retrouver dans l'ancien continent ; cependant Kolbe (*m*) & Desmarchais (*n*) ont écrit qu'il y avoit de ces animaux en Afrique, mais il me paroît qu'ils ont confondu le pangolin ou lézard écailleux avec nos fourmillers. C'est peut-être d'après un passage de Marcgrave où il est dit : *Tamandua guacu Brasiliensibus, Congensibus (ubi & frequens est)* umbulu *dictus*, que Kolbe & Desmarchais sont tombés dans cette erreur ; & en effet, si Marcgrave entend par *Congensibus* les Naturels de Congo, il aura dit le premier que le tamanoir se trouvoit en Afrique, ce qui cependant n'a été confirmé par aucun autre témoin digne de foi. Marcgrave lui-même n'avoit certainement pas vu cet animal en Afrique, puisqu'il avoue qu'en Amérique même il n'en a vu que les dépouilles. Desmarchais en parle assez vaguement, il dit simplement qu'on trouve cet animal en Afrique comme en Amérique, mais il n'ajoute aucune circonstance qui puisse prouver le fait ; & à l'égard de Kolbe nous comptons pour rien son témoignage, car un homme qui a vu au Cap de Bonne-espérance des élans & des loups-cerviers tous semblables à ceux de Prusse, peut bien aussi y avoir vu des tamandua. Aucun des Auteurs qui

(*m*) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, *p.* 43.

(*n*) Voyez Desmarchais, tome III, *p.* 307.

ont écrit ſur les productions de l'Afrique & de l'Aſie, n'ont parlé des tamandua, & au contraire tous les Voyageurs & preſque tous les Hiſtoriens de l'Amérique en font mention préciſe; de Léry, de Laët (*o*), le P. d'Abbeville (*p*), Maffé (*q*), Faber, Nieremberg (*r*), & M. de la Condamine (*ſ*) s'accordent à dire avec Piſon, Barrère, &c. que ce ſont des animaux naturels aux pays chauds de l'Amérique; ainſi nous ne doutons pas que Deſmarchais & Kolbe ne ſe ſoient trompés, & nous croyons pouvoir aſſurer de nouveau que ces trois eſpèces d'animaux n'exiſtent pas dans l'ancien continent.

(*o*) Deſcription des Indes occidentales, par Jean de Laët *p.* 485 & 556.

(*p*) Miſſion en l'iſle de Maragnon, par le Pere d'Abbeville. *Paris*, 1614, *p.* 248.

(*q*) Hiſtoire des indes, par Maffé, traduite par de Pure. *Paris*, 1665, *p.* 71.

(*r*) Euſeb. Nieremberg. *hiſt nat.* Antuerpiæ, 1635, *p.* 190 & 191.

(*s*) Voyage de la riviere des Amazones, par M. de la Condamine, *p*, 167.





LE PANGOLIN (*a*),

Voyez planche VI, fig. 3 de ce Volume.

ET LE PHATAGIN (*b*).

Planche VI, fig. 4.

CES animaux ſont vulgairement connus ſous le nom de *Lézards écailleux*; nous avons cru devoir rejeter cette dénomination, 1°.

(*a*) *Pangolin* ou *Panggoelin*, nom que les Indiens de l'Aſie méridionale donnent à cet animal, & que nous avons adopté. Les François habitués aux Indes orientales, l'ont appelé *lézard écailleux* & *diable de Java. Panggoeling*, ſelon Seba, ſignifie dans la langue de Java, *un animal qui ſe met en boule.*

Lacertus indicus ſquamoſus. Bontii, *Ind. orient.*, *&c. pag.* 60.

Lézard écaillé. *Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des animaux*, *partie III*, *p.* 87.

Armodillus ſquamatus major Ceylanicus ſeu *Diabolus Tajovanicus dictus.* Seba, vol. I, p. 88, Tab. 54, fig. 1; & Tab. 53, fig. 5.

Myrmecophaga pedibus pentadactylis. Lynn. *Syſt. nat.* edit IV, p. 63. — *Manis pedibus pentadactylis*, *palmis pentadactylis*, edit. VI, p. 8. — *Manis manibus pentadactylis*, *pedibus pentadactylis.* edit. X, p. 36.

Pholidotus pedibus anticis & poſticis pentadactylis, *ſquamis ſubrotundis... Pholidotus.* Le Pholidote. Briſſon, *Regn. animal. p.* 29.

(*b*) Le *Phatagin* ou *Phatagen*, nom de cet animal aux Indes orientales, & que nous avons adopté

parce qu'elle est composée, 2°. parce qu'elle est ambiguë & qu'on l'applique à ces deux espèces, 3°. parce qu'elle a été mal imaginée, ces animaux étant non-seulement d'un autre genre, mais même d'une autre classe que les lézards qui sont des reptiles ovipares; au lieu que le Pangolin & le Phatagin sont des quadrupèdes vivipares : ces noms sont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal, nous ne les avons pas créés, nous les avons seulement adoptés.

Tous les lézards sont recouverts en entier & jusque sous le ventre d'une peau lisse & bigarrée de taches qui représentent des écailles, mais le pangolin & le phatagin

---

Lacertus squamosus peregrinus. Clusii, *Exotic. page* 374.

Lacerta Indica Yvannæ congener. Aldrov. *de quadr. digit. ovipar. p. 667 & 668. Nota* qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, le pangolin étant non-seulement d'un genre, mais d'une classe différente de l'iguane qui est un lézard ovipare.

* Lézard de Clusius. *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, partie III, p. 89.*

Lézard des Indes orientales, appelé par les gens du pays, *Phatagen. Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1703, p. 39.*

Pholidotus pedibus anticis & posticis tetradactylis, squamis mucronatis, caudâ longissimâ . . . Pholidotus longicaudatus. Le Pholidote à longue queue. Brisson, *Regn. animal. p. 31. Nota* qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, le phatagin ayant, comme le pangolin, cinq doigts ou plutôt cinq ongles à tous les pieds. *Voyez au* tome XXI *de l'édition en trente-un volumes, la description & la comparaison de ces deux animaux avec la figure qui représente ces cinq doigts.*

n'ont point d'écailles ſous la gorge, ſous la poitrine, ni ſous le ventre; le phatagin, comme tous les autres quadrupèdes, a du poil ſur toutes ces parties inférieures du corps; le pangolin n'a qu'une peau liſſe & ſans poils. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne ſont pas collées en entier ſur la peau, elles y ſont ſeulement infixées & fortement adhérentes par leur partie inférieure; elles ſont mobiles comme les piquans du porc-épic, & elles ſe relèvent ou ſe rabaiſſent à la volonté de l'animal, elles ſe hériſſent lorſqu'il eſt irrité, elles ſe hériſſent encore plus lorſqu'il ſe met en boule comme le hériſſon: ces écailles ſont ſi groſſes, ſi dures & ſi poignantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie, c'eſt une cuiraſſe offenſive qui bleſſe autant qu'elle réſiſte; les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthere, &c. ne ſont que de vains efforts pour dévorer ces animanx armés, ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils ſe font des bleſſures douloureuſes dès qu'ils veulent les ſaiſir; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraſer, ni les étouffer en les ſurchargeant de leur poids. Le renard qui craint de prendre avec la gueule le hériſſon en boule dont les piquans lui déchirent le palais & la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds & le preſſant de tout ſon poids; dès que la tête paroît, il la ſaiſit par le bout du muſeau & met ainſi le hériſſon

à mort ; mais le pangolin & le phatagin sont de tous les animaux, sans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure est la plus forte & la plus offensive, en sorte qu'en contractant leur corps & présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Au reste, lorsque le pangolin & le phatagin se resserrent, ils ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse & uniforme, leur corps en se contractant se met en peloton, mais leur grosse & longue queue reste au dehors & sert de cercle ou de lien au corps; cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être saisis, se défend d'elle-même, elle est garnie dessus & dessous d'écailles aussi dures & aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu : & comme elle est convexe en dessus & plate en dessous, & qu'elle a la forme à-peu-près d'une demi-pyramide, les côtés anguleux sont revêtus d'écailles en équerre pliées à angle droit, lesquelles sont aussi grosses & aussi tranchantes que les autres, en sorte que la queue paroît être encore plus soigneusement armée que le corps dont les parties inférieures sont dépourvues d'écailles.

Le pangolin est plus gros que le phatagin, & cependant il a la queue beaucoup moins longue ; ses pieds de devant sont garnis d'écailles jusqu'à l'extrémité, au lieu que le phatagin a les pieds, & même une partie des jambes de devant dégarnis d'écailles &

couverts de poil. Le pangolin a auſſi les écailles plus grandes, plus épaiſſes, plus convexes & moins cannelées que celles du phatagin qui ſont armées de trois pointes très piquantes, au lieu que celles du pangolin ſont ſans pointes & uniformément tranchantes. Le phatagin a du poil aux parties inférieures, le pangolin n'en a point du tout ſous le corps, mais entre les écailles qui lui couvrent le dos il ſort quelques poils gros & longs comme des ſoies de cochon, & ces longs poils ne ſe trouvent pas ſur le dos du phatagin. Ce ſont-là toutes les différences eſſentielles que nous ayons remarquées en obſervant les dépouilles de ces deux animaux qui ſont ſi différens de tous les autres quadrupèdes, qu'on les a regardés comme des eſpèces de monſtres. Les différences que nous venons d'indiquer étant générales & conſtantes, nous croyons pouvoir aſſurer que le pangolin & le phatagin ſont deux animaux d'eſpèces diſtinctes & ſéparées; nous avons reconnu ces rapports & ces différences, non-ſeulement par l'inſpection des trois ſujets que nous avons vus, mais auſſi par la comparaiſon de tous ceux qui ont été obſervés par les Voyageurs & indiqués par les Naturaliſtes.

Le pangolin a juſqu'à ſix, ſept & huit pieds de grandeur, y compris la longueur de la queue, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier; la queue qui eſt à-peu-près de la longueur du corps, paroît être moins longue quand il eſt jeune; les écailles ſont auſſi moins grandes, plus minces & d'une

couleur plus pâle, elles prennent une teinte plus foncée lorsque l'animal est adulte, & elles acquièrent une dureté si grande qu'elles résistent à la balle du mousquet. Le phatagin est, comme nous l'avons dit, bien plus petit que le pangolin; tous deux ont quelques rapports avec le tamanoir & le tamandua; comme eux, le pangolin & le phatagin ne vivent que de fourmis; ils ont aussi la langue très longue, la gueule étroite & sans dents *apparentes*, le corps très alongé, la queue aussi fort longue & les ongles des pieds à-peu-près de la même grandeur & de la même forme, mais non pas en même nombre; le pangolin & le phatagin ont cinq ongles à chaque pied, au lieu que le tamanoir & le tamandua n'en ont que quatre aux pieds de devant; ceux-ci sont couverts de poil, les autres sont armés d'écailles, & d'ailleurs ils ne sont pas originaires du même continent; le tamanoir & le tamandua se trouvent en Amérique, le pangolin & le phatagin aux Indes orientales & en Afrique où les Nègres les appellent *Quogelo* (*c*); ils en mangent la chair qu'ils trouvent

---

(*c*) On trouve dans les bois un animal à quatre pieds que les Nègres appellent *Quogelo*. Depuis le cou jusqu'à l'extrémité de la queue, il est couvert d'écailles faites à-peu-près comme les feuilles de l'artichaud, un peu plus pointues: elles sont serrées, assez épaisses & suffisamment fortes pour le défendre des griffes & des dents des animaux qui l'attaquent. Les tigres & les léopards lui donnent la chasse sans relâche, & n'ont

délicate & ſaine ; ils ſe ſervent des écailles à pluſieurs petits uſages. Au reſte, le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils ſont doux, innocens & ne font aucun mal ; ils ne ſe nourriſſent que d'inſectes ; ils courent lentement & ne peuvent échapper à l'homme qu'en ſe ca-

---

pas de peine à le joindre, parce qu'il s'en faut bien qu'il aille auſſi vîte que ces animaux ; il ne laiſſe pas de fuir, mais comme il eſt bientôt attrapé, & que ſes ongles & ſa gueule lui feroient de foibles défenſes contre des animaux qui ont de terribles dents & des griffes bien fortes & bien aiguës, la Nature lui a enſeigné de ſe mettre en boule en pliant ſa queue ſous ſon ventre & ſe ramaſſant de telle maniere qu'il ne préſente de tous côtés que les pointes de ſes écailles. Le tigre ou le léopard ont beau le tourner doucement avec leurs griffes, ils ſe piquent dès qu'ils veulent le faire un peu rudement, & ſont contraints de le laiſſer en repos. Les Nègres l'aſſomment à coups de bâton, l'écorchent, vendent ſa peau aux Blancs & mangent ſa chair : ils diſent qu'elle eſt blanche & délicate. Sa tête & ſon muſeau, que ſa figure pourroit faire prendre pour une tête & un bec de canard, renferme une langue extrêmement longue, imbibée d'une liqueur onctueuſe & tenace ; il cherche les fourmilleres & les lieux de paſſage de ces inſectes ; il étend ſa langue & la fourre dans leur trou ou l'aplatit ſur le paſſage ; ces inſectes y courent auſſi-tôt attirés par l'odeur, & demeurent empêtrés dans la liqueur onctueuſe ; & quand l'animal ſent que ſa langue eſt bien chargée de ces inſectes, il la retire & en fait ſa curée. Cet animal n'eſt point méchant, il n'attaque perſonne, il ne cherche qu'à vivre ; & pourvu qu'il trouve des fourmis, il eſt content & fait bonne chère. Les plus grands qu'on ait vus de cette eſpèce avoient huit pieds de longueur, y compris la queue qui en a bien quatre, *Voyage de Deſmarchais, tome I, p. 200 & 211.*

chant dans des trous de rochers ou dans des terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits. Ce sont deux espèces extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles, & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la premiere nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles.





LES TATOUS [a].

LORSQUE l'on parle d'un quadrupède, il ſemble que le nom ſeul emporte l'idée d'un animal couvert de poil; & de même lorſqu'il eſt queſtion d'un oiſeau ou d'un poiſſon, les plumes & les écailles s'offrent à l'imagination, & paroiſſent être des attributs inſéparables de ces êtres. Cependant la Nature, comme ſi elle vouloit ſe ſouſtraire à toute méthode & échapper à nos vues les plus générales, dément nos idées, contredit nos dénominations, méconnoît nos caracteres, & nous étonne encore plus par ſes exceptions que par ſes loix. Les animaux quadrupèdes qu'on doit regarder comme faiſant la premiere claſſe de la Nature vivante, & qui ſont, après l'homme, les êtres les plus remarquables de ce monde, ne ſont néanmoins ni ſupérieurs en tout, ni ſéparés par des attributs conſtans ou des caracteres uniques de tous les autres êtres. Le premier de ces caracteres, qui conſtitue leur nom & qui con-

(a) *Tatu* ou *Tatou*, nom générique de ces animaux au Breſil. *Tatuſia*, ſelon Maffée, *Hiſtoire des Indes. Paris*, *1665*, *p. 69*. Les Eſpagnols ont appelé ces animaux *Armadillo*. Nous avons rejeté cette derniere dénomination, parce qu'on l'a également appliquée au pangolin & au phatagin qui ſont des animaux très différens des tatous pour l'eſpèce & pour le climat.

siste à avoir quatre pieds, se retrouve dans les lézards, les grenouilles, &c, lesquels néanmoins diffèrent des quadrupèdes à tant d'autres égards, qu'on en a fait avec raison une classe séparée. La seconde propriété générale, qui est de produire des petits vivans, n'appartient pas uniquement aux quadrupèdes, puisqu'elle leur est commune avec les cétacées. Et enfin le troisième attribut qui paroissoit le moins équivoque, parce qu'il est le plus apparent, & qui consiste à être couvert de poils, se trouve, pour ainsi dire, en contradiction avec les deux autres dans plusieurs espèces qu'on ne peut cependant retrancher de l'ordre des quadrupèdes, puisqu'à l'exception de ce seul caractere, elles leur ressemblent par tous les autres. Et comme ces exceptions apparentes de la Nature ne sont dans le réel que les nuances qu'elle emploie pour rapprocher les êtres même les plus éloignés, il faut ne pas perdre de vue ces rapports singuliers & tâcher de les saisir à mesure qu'ils se présentent. Les tatous, au lieu de poils, sont couverts comme les tortues, les écrevisses & les autres crustacées, d'une croûte ou d'un têt solide; les pangolins sont armés d'écailles assez semblables à celles des poissons; les porcs-épics portent des espèces de plumes piquantes & sans barbe, mais dont le tuyau est pareil à celui des plumes des oiseaux; ainsi dans la classe seule des quadrupèdes, & par le caractere même le plus constant & le plus apparent des animaux de cette classe, qui est d'être couvert de poils, la Nature varie en

ſe rapprochant de trois autres claſſes très différentes, & nous rappelle les oiſeaux, les poiſſons à écailles & les cruſtacées. Auſſi faut-il bien ſe garder de juger la nature des êtres par un ſeul caractere, il ſe trouveroit toujours incomplet & fautif; ſouvent même deux & trois caracteres, quelque généraux qu'ils puiſſent être, ne ſuffiſent pas encore, & ce n'eſt, comme nous l'avons dit & redit, que par la réunion de tous les attributs & par l'énumération de tous les caracteres qu'on peut juger de la forme eſſentielle de chacune des productions de la Nature. Une bonne deſcription & jamais de définitions, une expoſition plus ſcrupuleuſe ſur les différences que ſur les reſſemblances, une attention particuliere aux exceptions & aux nuances même les plus légeres, ſont les vraies règles &, j'oſe dire, les ſeuls moyens que nous ayons de connoître la nature de chaque choſe; & ſi l'on eût employé à bien décrire tout le temps qu'on a perdu à définir & à faire des Méthodes, nous n'euſſions pas trouvé l'Hiſtoire Naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ſes hochets, à la débarraſſer de ſes langes, nous aurions peut-être avancé ſon âge, car nous euſſions plus écrit pour la ſcience & moins contre l'erreur.

Mais revenons à notre objet. Il exiſte donc parmi les animaux quadrupèdes & vivipares pluſieurs eſpèces d'animaux qui ne ſont pas couverts de poil. Les tatous ſont eux ſeuls un genre entier dans lequel on peut compter pluſieurs eſpèces qui nous paroiſ-

sent être réellement distinctes & séparées les unes des autres : dans toutes, l'animal est revêtu d'un têt semblable pour la substance à celle des os ; ce têt couvre la tête, le cou, le dos, les flancs, la croupe & la queue jusqu'à l'extrémité ; il est lui-même recouvert au dehors par un cuir mince, lisse & transparent ; les seules parties sur lesquelles ce têt ne s'étend pas, sont la gorge, la poitrine & le ventre qui présentent une peau blanche & grenue, semblable à celle d'une poule plumée ; & en regardant ces parties avec attention, l'on y voit de place en place des rudimens d'écailles qui sont de la même substance que le têt du dos ; la peau de ces animaux, même dans les endroits où elle est la plus souple, tend donc à devenir osseuse, mais l'ossification ne se réalise en entier qu'où elle est la plus épaisse, c'est-à-dire, sur les parties supérieures & extérieures du corps & des membres. Le têt qui recouvre toutes ces parties supérieures, n'est pas d'une seule pièce comme celui de la tortue ; il est partagé en plusieurs bandes sur le corps, lesquelles sont attachées les unes aux autres par autant de membranes qui permettent un peu de mouvement & de jeu dans cette armure. Le nombre de ces bandes ne dépend pas, comme on pourroit l'imaginer, de l'âge de l'animal ; les tatous qui viennent de naître & les tatous adultes ont, dans la même espèce, le même nombre de bandes, nous nous en sommes convaincus en comparant les petits aux grands ;

& quoique nous ne puissions pas assurer que tous ces animaux ne se mêlent ni ne peuvent produire ensemble, il est au moins très probable, puisque cette différence du nombre des bandes mobiles est constante, que ce sont ou des espèces réellement distinctes, ou au moins des variétés durables & produites par l'influence des divers climats. Dans cette incertitude que le temps seul pourra fixer, nous avons pris le parti de présenter tous les tatous ensemble & de faire néanmoins l'énumération de chacun d'eux, comme si c'étoient en effet autant d'espèces particulieres.

Le Pere d'Abbeville (*b*) nous paroît être le premier qui ait distingué les tatous par des noms ou des épithètes qui ont été pour la plupart adoptées par les Auteurs qui ont écrit après lui. Il en indique assez clairement six espèces. 1°. Le *Tatou-ouassou*, qui probablement est celui que nous appelons *Kabassou*; 2°. le *Tatouète*, que Marcgrave a aussi appelé *Tatuète*, & auquel nous conserverons ce nom; 3°. le *Tatou-peb*, qui est le *Tatupeba* ou l'*Encuberto* de Marcgrave, auquel nous conserverons ce dernier nom; 4°. le *Tatou-apar* qui est le *Tatu-apara* de Marcgrave, auquel nous conserverons encore son nom; 5°. le *Tatou-ouinchum* qui nous paroît être le même que le *Cirquinchum*, & que nous appellerons *Cirquinçon*, 6°. le *Ta-*

(*b*) Mission au Maragnon, par le Pere d'Abbeville, capucin, *Paris*, 1614, p. 247.

tou-miri, le plus petit de tous, qui pourroit bien être celui que nous appellerons *Cachicame*. Les autres Voyageurs ont confondu les eſpèces, ou ne les ont indiquées que par des noms génériques. Marcgrave a diſtingué & décrit l'*Apar*, l'*Encoubert* & le *Tatuète*; Wormius & Grew ont décrit le *Cachicame* & Grew ſeul a parlé du *Cirquinçon*; mais nous n'avons eu beſoin d'emprunter que les deſcriptions de l'apar & du cirquinçon, car nous avons vu les quatre autres eſpèces.

Dans toutes, à l'exception de celle du cirquinçon, l'animal a deux boucliers oſſeux, l'un ſur les épaules & l'autre ſur la croupe; ces deux boucliers ſont chacun d'une ſeule pièce, tandis que la cuiraſſe, qui eſt oſſeuſe auſſi & qui couvre le corps, eſt diviſée tranſverſalement & partagée en plus ou moins de bandes mobiles & ſéparées les unes des autres par une peau flexible. Mais le cirquinçon n'a qu'un bouclier, & c'eſt celui des épaules; la croupe, au lieu d'être couverte d'un bouclier, eſt revêtue juſqu'à la queue par des bandes mobiles pareilles à celles de la cuiraſſe du corps. Nous allons donner des indications claires & de courtes deſcriptions de chacune de ces eſpèces. Dans la premiere, la cuiraſſe qui eſt entre les deux boucliers eſt composée de trois bandes; dans la ſeconde elle l'eſt de ſix; dans la troiſième de huit; dans la quatrième de neuf; dans la cinquième de douze; & enfin dans la ſixième il n'y a, comme nous venons de le dire, que le bouclier des épaules qui ſoit d'une ſeule pièce; l'armure de la croupe,

ainsi que celle du corps, sont partagées en bandes mobiles qui s'étendent depuis le bouclier des épaules jusqu'à la queue, & qui sont au nombre de dix-huit.

L'APAR (c) OU LE TATOU A TROIS BANDES.

Le premier auteur qui ait indiqué cet animal par une description, est Charles de l'Ecluse (*Clusius*), il ne l'a décrit que d'après une figure; mais on reconnoît aisément aux caracteres qu'elle répréſente, & qui sont trois bandes mobiles sur le dos, & la queue très courte, que c'est le même ani-

(c) Apar, *Tatu apara*, nom de cet animal au Bresil, & que nous avons adopté.

Armadillo seu *Tatu genus alterum.* Clusii *Exotic. pag.* 109.

Tatu apara. Marcgrave, *hist. Brasil. p.* 232.

Tatu seu *Armadillo.* Pison, *hist. nat. Brasil. p.* 100.

Tatu apara. Armadilli tertia species Marcgravii. Ray, *Synops. quadrup. p.* 234.

Tatu seu *Armadillo orientalis, loricâ osseâ toto corpore tectus.* Seba, vol. I, p. 62, Tab. 38, fig. 2 & 3. *Nota* qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, cet animal ne se trouvant qu'en Amérique & point aux Indes orientales.

Tatu Gesneri, Tatu apara Marcgravii. Barrère, *hist. Franc. équin. p.* 163.

Erinaceus loricatus cingulis tribus. Linn. *Syst. nat.* edit. IV. p. 66 — *Dasypus cingulis tribus*, edit. VI, p. 6. --- *Tricinctus. Dasypus cingulis tribus.* edit. X, p. 51.

Cataphractus scutis duobus, cingulis tribus . . . Armadillo orientalis. L'armadille oriental. Brisson, *Regn. animal. p.* 38. *Nota.* Même erreur au sujet de l'épithète *oriental*, copiée de Seba.

mal que celui dont Marcgrave nous a donné une bonne description sous le nom de *Tatu-apara* ; il a la tête oblongue & presque pyramidale, le museau pointu, les yeux petits, les oreilles courtes & arrondies, le dessus de la tête couvert d'un casque d'une seule pièce ; il a cinq doigts à tous les pieds : dans ceux du devant les deux ongles du milieu sont très grands, les deux latéraux sont plus petits, & le cinquième, qui est l'extérieur & qui est fait en forme d'ergot, est encore plus petit que tous les autres ; dans les pieds de derriere les cinq ongles sont plus courts & plus égaux. La queue est très courte, elle n'a que deux pouces de longueur, & elle est revêtue d'un têt tout autour ; le corps a un pied de longueur sur huit pouces dans sa plus grande largeur. La cuirasse qui le couvre est partagée par quatre commissures ou divisions, & composée de trois bandes mobiles & transversales qui permettent à l'animal de se courber & de se contracter en rond ; la peau qui forme les commissures est très souple. Les boucliers qui couvrent les épaules & la croupe, sont composés de pièces à cinq angles très élégamment rangées ; les trois bandes mobiles entre ces deux boucliers sont composées de pièces quarrées ou barlongues, & chaque pièce est chargée de petites écailles lenticulaires d'un blanc-jaunâtre ; Marcgrave ajoute que quand l'apar se couche pour dormir, ou que quelqu'un le touche & veut le prendre avec la main, il rapproche & réunit, pour ainsi dire, en un point ses quatre pieds, ramè-

ne ſa tête ſous ſon ventre, & ſe courbe ſi parfaitement en rond, qu'alors on le prendroit plutôt pour une coquille de mer que pour un animal terreſtre. Cette contraction ſi ſerrée ſe fait au moyen de deux grands muſcles qu'il a ſur les côtés du corps ; & l'homme le plus fort a bien de la peine à le deſſerrer & à le faire étendre avec les mains. Piſon & Ray n'ont rien ajouté à la deſcription de Marcgrave qu'ils ont entiérement adoptée ; mais il eſt ſingulier que Seba, qui nous a donné une figure & une deſcription qui ſe rapportent évidemment à celle de Marcgrave, non-ſeulement paroiſſe l'ignorer puiſqu'il ne le cite pas, mais nous diſe (*d*) avec oſtentation, qu'*aucun Naturaliſte n'a connu cet animal, qu'il eſt extrêmement rare, qu'il ne ſe trouve que dans les contrées les plus reculées des Indes orientales, &c*, tandis que c'eſt en effet l'apar du Breſil très bien décrit par Marcgrave, & dont l'eſpèce eſt auſſi connue qu'aucune autre, non pas aux Indes orientales, mais en Amérique où on le trouve aſſez communément. La ſeule différence réelle qui ſoit entre la deſcription de Seba & celle de Marcgrave, eſt que celui-ci donne à l'apar cinq doigts à tous les pieds, au lieu que Seba ne lui en donne que quatre. L'un des deux s'eſt trompé, car c'eſt évidemment le

(*d*) *Hunc remotiſſimi & maxime versùs orientem ſiti Indiæ loci proferunt . . . Animal hocce rarum admodum & haud vulgare eſt, nec ejus mentionem ab ullo autorum factam reperimus, &c.* Seba, vol. I, p. 62.

même animal dont tous deux ont entendu parler.

Fabius Columna (*e*) a donné la defcription des figures d'un têt de tatou defféché & contracté en boule, qui paroît avoir quatre bandes mobiles. Mais comme cet auteur ne connoiffoit en aucune maniere l'animal dont il décrit la dépouille; qu'il ignoroit jufqu'au nom de *tatou*, duquel cependant Bellon avoit parlé plus de cinquante ans auparavant; que dans cette ignorance Columna lui compofe un nom tiré du grec (*Chelonifcus*); que d'ailleurs il avoue que la dépouille qu'il décrit, a été recollée & qu'il y manquoit des pièces; nous ne croyons pas qu'on doive, comme l'ont fait nos nomenclateurs modernes (*f*), prononcer qu'il exifte réellement dans la Nature une efpèce de tatou à quatre bandes mobiles, d'autant plus que depuis ces indications imparfaites données en 1606 par Fabius Columna, on ne trouve aucune notice dans les ouvrages des Naturaliftes de ce tatou à quatre bandes, qui, s'il exiftoit en effet, fe feroit certainement retrouvé dans quelques cabinets, ou bien auroit été remarqué par les voyageurs.

(*e*) *Aquatil. & terreftrium animal. Obf.* Fab. Columna *auctore*. Romæ, 1606, p. 15, Tab. p. 16, fig. 1, 2 & 3.

(*f*) *Quadricinctus. Dafypus cingulis quatuor.* Linn. *Syft. nat.* edit. X, p. 51, n°. 3.

Cataphractus fcutis duobus, cingulis quatuor. . . . Armadillo Indicus. L'armadille des Indes. Briffon, *Regn. animal. p.* 39.

L'ENCOUBERT (g) OU LE TATOU A SIX BANDES.

Voyez planche VII, fig. 4 de ce Volume.

L'Encoubert eſt plus grand que l'Apar, il a le deſſus de la tête, du cou & du corps entier, les jambes & la queue tout autour, revêtus d'un têt oſſeux très dur & compoſé de pluſieurs pièces aſſez grandes & très élé-

---

(*g*) Encoubert, *Encuberto* ou *Encubertado*, nom que les Portugais ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Tatou. *Obſ. de Belon, p. 211. Nota.* Quoique Belon ne parle pas dans ſa deſcription du nombre des bandes de ſon tatou, l'on peut croire que c'eſt le tatou à ſix bandes à l'inſpection de ſa figure, qui cependant eſt fort mal faite, & très diſproportionnée à tous autres égards.

Tatus ſeu *Echinus Braſilianus.* Aldrov. *de quadrup. digit. vivip. p.* 478, fig. p. 480. *Nota.* Aldrovande ne parle pas du nombre des bandes, mais ſa figure en indique diſtinctement ſix.

Tatupeba Braſilianis. Encuberto Luſitanis... In dorſo ſeptem ſunt diviſuræ, cute fuſcâ intermediâ. Marcgrave, *Hiſt. Braſil. p.* 231. *Nota* que ce mot *diviſuræ*, ainſi que ceux de *juncturæ* & de *commiſſuræ*, ſignifient les intervalles entre les bandes, & non pas les bandes mêmes ; en ſorte que quand un auteur dit qu'il y a ſept diviſions, jointures ou commiſſures, cela n'indique que ſix bandes & non pas ſept, le nombre de diviſions étant néceſſairement plus grand d'une unité que celui des bandes ; je fais cette remarque parce que ces *juncturæ* ou *diviſuræ* ont été priſes pour les bandes elles-mêmes par quelques-uns de nos Naturaliſtes.

Tatu ſive *Armadillo prima Marcgravii.* Ray *Syn. quadrup. p.* 233.

Sex cinctus Daſypus cingulis ſenis, pedibus pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit X, p. 51.

gamment disposées. Il a deux boucliers, l'un sur les épaules & l'autre sur la croupe, tous deux d'une seule pièce; il y a seulement au-delà du bouclier des épaules & près de la tête une bande mobile entre deux jointures qui permet à l'animal de courber le cou. Le bouclier des épaules est formé par cinq rangs parallèles qui sont composés de pièces dont les figures sont à cinq ou six angles avec une espèce d'ovale dans chacune; la cuirasse du dos, c'est-à-dire, la partie du têt qui est entre les deux boucliers, est partagée en six

---

Cataphractus scutis duobus, cingulis sex .... Armadillo Mexicanus. L'armadille du Mexique. Brisson, *Regn. animal. p. 40. Nota* qu'il est très incertain que l'*Aiotochtli* de Hernandès & de Nieremberg, & que le *Tatou* de Clusius & de Laët, soient en effet l'encoubert ou tatou à six bandes, comme l'indique M. Brisson par sa nomenclature; aucun de ces auteurs n'a fait mention du nombre des bandes, & il paroît par leur figure que celle de l'*Aiotochtli* de Hernandès indique plutôt le *Tatou* à huit bandes, & que celle de Nieremberg indiqueroit le tatou à neuf bandes, qui sont deux espèces que nous connoissons, & desquelles nous parlerons bientôt. Nieremberg dit seulement, en faisant mention des différens tatous, qu'il y en a une espèce qui n'a que six bandes, mais il n'en donne ni la description ni la figure: & à l'égard de Clusius, & de Laët qui a copié Clusius, on ne peut pas dire qu'ils ayent entendu parler du tatou à six bandes, puisqu'ils ne font aucune mention du nombre de ces bandes, & que leurs figures indiquent dix bandes qu'on doit réduire à huit, parce que dans tous les tatous les deux boucliers, quoique d'une seule pièce chacun, ont tous deux sur leurs bords & du côté de la cuirasse du dos, un rang dont la mosaïque ressemble à celle des bandes mobiles de cette cuirasse.

bandes

bandes qui anticipent peu les unes ſur les autres, & qui tiennent entr'elles & aux boucliers par ſept jointures d'une peau ſouple & épaiſſe; ces bandes ſont compoſées d'aſſez grandes pièces carrées & barlongues : de cette peau des jointures il ſort quelques poils blanchâtres & ſemblables à ceux qui ſe voient auſſi en très petit nombre ſous la gorge, la poitrine & le ventre; toutes ces parties inférieures ne ſont revêtues que d'une peau grenue & non pas d'un têt oſſeux comme les parties ſupérieures du corps. Le bouclier de la croupe a un bord dont la moſaïque eſt ſemblable à celle des bandes mobiles, & pour le reſte il eſt compoſé de pièces à-peu-près pareilles à celles du bouclier des épaules. Le têt de la tête eſt long, large & d'une ſeule pièce juſqu'à la bande mobile du cou. L'encoubert a le muſeau aigu, les yeux petits & enfoncés, la langue étroite & pointue, les oreilles ſans poil & ſans têt, nues, courtes & brunes comme la peau des jointures du dos; dix-huit dents de grandeur médiocre à chaque mâchoire, cinq doigts à tous les pieds avec des ongles aſſez longs, arrondis & plutôt étroits que larges; la tête & le groin à-peu-près ſemblables à ceux du cochon de lait, la queue groſſe à ſon origine, & diminuant toujours juſqu'à l'extrémité où elle eſt fort menue & arrondie par le bout. La couleur du corps eſt d'un jaune-rouſſâtre; l'animal eſt ordinairement épais & gras, & le mâle a le membre génital fort apparent. Il fouille la terre avec une extrême facilité, tant à l'aide de

son grouin que de ses ongles; il se fait un terrier où il se tient pendant le jour, & n'en sort que le soir pour chercher sa subsistance; il boit souvent, il vit de fruits, de racines, d'insectes & d'oiseaux lorsqu'il peut en saisir.

LE TATUETTE (*h*) OU TATOU A HUIT BANDES.

Le Tatuète n'est pas si grand à beaucoup près que l'Encoubert; il a la tête petite, le museau pointu, les oreilles droites, un

---

(*h*) *Tatuète*, *Tatu-été*, nom de cet animal au Bresil, & que nous avons adopté.

Tatus. Gesner, *Hist. quadrup. p. 935. Nota.* La figure donnée par Gesner a été faite d'après nature. Quoiqu'elle paroisse présenter dix bandes, les deux dernières ne doivent point être comptées, parce que la premiere & la derniere ne sont pas mobiles, & que dans tous les tatous ces deux bandes forment la bordure des boucliers auxquels elles sont réunies & adhérentes.

Aiotochtli. Hernandès, *hist. Mex. p. 314.*

Tatu seu *Armadillo* Clusii. *Exotic. p. 330.*

Tatou. *Description des Indes occidentales, par de Laet, p. 486.*

Tatuete Brasiliensibus, verdadeiro Lusitanis. Marcgrav. *hist. Brasil. p. 231.*

Tatou *ou* Armadille. *Histoire générale des Antilles, par le Pere du Tertre. Paris*, 1667, *tome II, p.* 298, *pl.* 13, *fig.* n°. 6. *Nota* que cet auteur donne dix bandes à son tatou dans sa description, néanmoins il y a toute apparence, à l'inspection seule de sa figure, qu'il a compris dans ce nombre de dix bandes, les deux bords des boucliers dont la mosaïque est en effet la même que celle des bandes mobiles; car, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, ces bords ne sont pas séparés du reste

peu alongées, la queue encore plus longue & les jambes moins basses à proportion que l'encoubert; il a les yeux petits & noirs, quatre doigts aux pieds de devant & cinq à ceux de derriere; la tête est couverte d'un casque, les épaules d'un bouclier, la croupe d'un autre bouclier, & le corps d'une cuirasse composée de huit bandes mobiles qui tiennent entr'elles & aux boucliers par neuf jointures de peau flexible; la queue est revêtue de même d'un têt composé de huit anneaux mobiles & séparés par neuf jointures de peau flexible. La couleur de la cuirasse

---

du bouclier, ils y sont au contraire tout-à-fait adhérens; on ne doit donc pas les compter dans le nombre des bandes mobiles qui par conséquent se réduit à huit dans la figure donnée par le Pere du Tertre.

Tatuete Brasiliensibus, Armadilli secunda species Marcgravii. Ray, *Synops. quadrup. p.* 233.

Septem cinctus. Dasypus cingulis septenis, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. X, p. 51, n°. 5. *Nota.* Il y a erreur dens cette phrase indicative, cet animal ayant huit bandes mobiles & non pas sept.

Cataphractus scutis duobus, cingulis octo. . . Armadillo Brasil. L'armadille du Bresil. Brisson. *Reg. animal. p.* 41. *Nota* qu'il n'est nullement prouvé que l'*Armadillo* seu *Aiotochtli* de Nieremberg, & que le *Tatus major moschum redolens* de Barrère, soient en effet le Tatuète ou Tatou à huit bandes, comme M. Brisson l'indique par sa Nomenclature. La figure de Nieremberg présente onze bandes qu'on doit réduire à neuf & non pas à huit. A l'égard de Barrère, il ne donne ni description ni figure des animaux qu'il indique, mais par sa phrase on voit que c'est de l'un des plus grands tatous dont il a voulu parler. Son *Tatus major* n'est donc pas le *Tatuète* de Marcgrave, qui, de l'aveu de tous les auteurs, est un des plus petits.

ſur le dos eſt d'un gris-de-fer, ſur les flancs & ſur la queue elle eſt d'un gris-blanc avec des taches gris-de-fer. Le ventre eſt couvert d'une peau blanchâtre, grenue & ſemée de quelques poils. L'individu de cette eſpèce qui a été décrit par Marcgrave, avoit la tête de trois pouces de longueur, les oreilles de près de deux, les jambes d'environ trois pouces de hauteur, les deux doigts du milieu des pieds de devant d'un pouce, les ongles d'un demi-pouce; le corps depuis le cou juſqu'à l'origine de la queue avoit ſept pouces, & la queue neuf pouces de longueur; le têt des boucliers paroît ſemé de petites taches blanches, proéminentes & larges comme des lentilles; les bandes mobiles qui forment la cuiraſſe du corps ſont marquées par des figures triangulaires; ce têt n'eſt pas dur, le plus petit plomb ſuffit pour le percer & pour tuer l'animal, dont la chair eſt fort blanche & très bonne à manger.

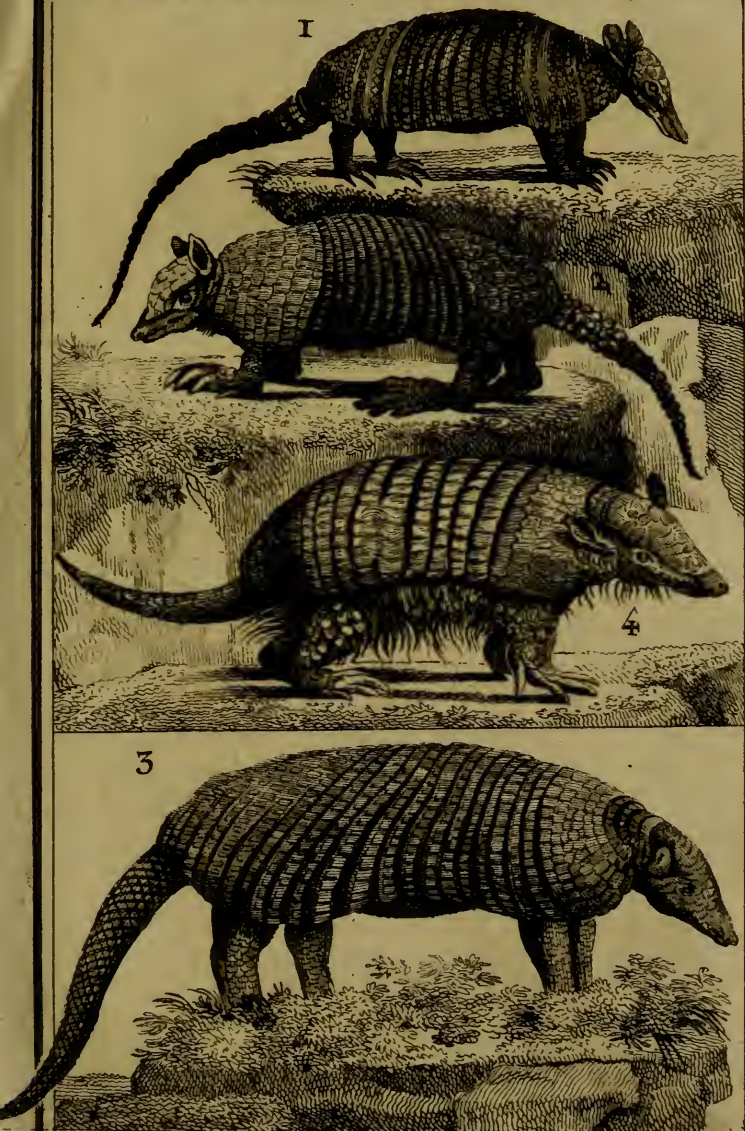
LE CACHICAME (*i*) OU TATOU A NEUF BANDES.

Voyez planche VII, fig. 1 de ce Volume.

Nieremberg n'a, pour ainſi dire, qu'indiqué cet animal dans la deſcription impar-

---

(*i*) *Cachicame*, *Cachicamo*. Les Eſpagnols appellent *Armadillo* l'animal connu des Indiens ſous le nom de *Cachicamo*, d'*Aruco*, de *che de chuca*, *&c.* *Hiſtoire na-*



Tatous.

faite qu'il en donne; Wormius & Grew l'ont beaucoup mieux décrit : l'individu qui a servi de sujet à Wormius étoit adulte & des plus

---

turelle de l'Orenoque, par Gumilla. Avignon, 1758, tom. III, p. 225. Nous avons adopté pour cette espèce le nom de *Cachicame*, afin de la distinguer des autres.

Armadillo seu *Aiotochtli*. Nieremberg, *hist. nat. Peregr. p. 158.*

Armadillo . . . Reliquum dorsi novem ambitur circulis. Museum Wormianum. p 335.

The pig-headed Armadillo. Grew, *Mus. Soc. Reg. Lond. p. 18.*

Tatou *ou* Armadille. *Nouveaux Voyages aux isles de l'Amérique. Paris*, 1722, *tome II*, *p.* 387, *figure.*

Tatu seu *Armadillo Americanus*. Seba, vol. I, p. 45, Tab. 29, fig. 1. *Nota* que quoique l'auteur fasse mention de dix bandes dans sa description, il n'y en a que neuf dans la figure.

Tatu porcinus, *tatu simpliciter*, *porcellus Cataphractus*, *Armadillo communiter*. Klein, *de quadrup. p. 48. Nota* que cet auteur suit à la lettre la description de Seba, & qu'il se trompe comme lui en donnant dix bandes au lieu de neuf à cet animal.

Erinaceus loricatus, *cingulis novem*, *manibus tridactylis*. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, p. 66. — *Dasypus cingulis novem. Pedes 3 — 5* edit. VI, p. 6. *Nota* qu'il y a erreur dans ces phrases indicatives, cet animal ayant quatre doigts & non pas trois aux pieds de devant; M. Linnæus s'est corrigé lui-même dans les éditions suivantes.

Novem cinctus. Dasypus cingulis novem, *palmis tetradactylis*, *plantis pentadactylis . . . An à sequente sufficienter distinctus.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, p. 51, nº. 6. *Nota* que ce doute de M. Linnæus au sujet de la distinction de cette espèce avec la précédente, ne nous paroît pas sans fondement; nous avons plusieurs individus de l'une & de l'autre, & l'on verra par nos descriptions que tout, jusqu'aux plus petites parties, est si semblable dans le tatuète & dans le cachicame, qu'on

grands de cette espèce; celui de Grew étoit plus jeune & plus petit: nous ne donnerons pas ici leurs descriptions en entier, d'autant qu'elles s'accordent avec la nôtre, & que d'ailleurs il est à présumer que ce tatou à neuf bandes, ne fait pas une espèce réellement distincte du tatuète qui n'en a que huit, & auquel, à l'exception de cette différence, il nous a paru ressembler à tous autres égards. Nous avons deux tatous à huit bandes qui sont desséchés & qui paroissent être deux mâles, nous avons sept ou huit tatous à neuf bandes, un bien entier qui est femelle & les autres desséchés, dans lesquels nous n'avons pu reconnoître le sexe; il se pourroit donc, puisque ces animaux se ressemblent parfaitement, que le tatuète ou tatou à huit bandes, fût le mâle, & le cachicame ou tatou à neuf bandes la femelle. Ce n'est qu'une conjecture que je hasarde ici, parce que l'on verra dans l'article suivant la description de deux autres tatous, dont l'un a plus de rangs que l'autre sur le bouclier de la croupe, & qui cependant se ressemblent à tant d'autres égards qu'on pourroit penser que cette différence ne dépend que de celle du sexe;

---

peut présumer avec vraisemblance qu'ils sont tous deux de la même espèce, quoique l'un ait une bande de plus que l'autre.

Cataphractus scutis duobus cingulis novem . . . Armadillo Guianensis. L'armadille de Cayenne. Brisson *Regn. animal. p. 42.*

car il ne feroit pas hors de toute vraifemblance que ce plus grand nombre de rangs fur la croupe, ou bien celui des bandes mobiles de la cuiraffe, appartinffent aux femelles de ces efpèces, comme néceffaires pour faciliter la geftation & l'accouchement dans des animaux dont le corps eft fi étroitement cuiraffé. Dans l'individu dont Wormius a décrit la dépouille, la tête avoit cinq pouces depuis le bout du mufeau jufqu'aux oreilles, & dix-huit pouces depuis les oreilles jufqu'à l'origine de la queue, qui étoit longue d'un pied, & compofée de douze anneaux. Dans l'individu de la même efpèce décrit par Grew, la tête avoit trois pouces, le corps fept pouces & demi, la queue onze pouces; les proportions de la tête & du corps s'accordent, mais la différence de la queue eft trop confidérable, & il y a grande apparence que dans l'individu décrit par Wormius, la queue avoit été caffée, car elle auroit eu plus d'un pied de longueur; comme dans cette efpèce la queue diminue de groffeur au point de n'être à l'extrémité pas plus groffe qu'une petite aleine & qu'elle eft en même temps très fragile, il eft rare d'avoir une dépouille où la queue foit entiere comme dans celle qu'a décrit Grew. L'individu décrit par M. Daubenton *, s'eft trouvé avoir à très peu près

* Voyez-en la defcription au tome XXI de l'édition en trente-un volumes.

les mêmes dimensions & proportions que celui de Grew.

LE KABASSOU (*k*) OU TATOU A DOUZE BANDES.

Voyez pl. VII, fig. 2. de ce Volume.

Le Kabassou nous paroît être le plus grand de tous les tatous : il a la tête plus grosse, plus large & le museau moins effi-

(*k*) *Kabassou*, nom qu'on donne à Cayenne à la grande espèce de tatous, & que nous avons adopté.

Tatus major moschum redolens. Tatuete Brasiliensibus, Marcgravii. Tatou-kabassou. Barrère, *hist. Franc. équin. p. 163. Nota* 1°. que Barrère ne devoit pas rapporter ce tatou, qui est de la plus grande espèce, au tatuète de Marcgrave, qui est une des plus petites. *Nota* 2°. que comme Barrère n'a donné ni description ni figure de son tatou-kabassou, nous n'assurons pas positivement que ce soit le même que celui dont il est ici question & qui a douze bandes : c'est par conjecture que nous en avons ainsi jugé, attendu que c'est le plus grand des tatous, & celui par conséquent qui se rapporte le mieux à son mot indicatif, *Tatus major.*

Tatu seu Armadillo Africanus. Seba, vol. I, p. 47, Tab. 30, fig. n°. 3 & 4. *Scutum osseum toto incumbens corpori tripartitum est.* Seba, vol. I, p. 47. *Nota* 1°. que ce tatou, comme tous les autres, ne se trouve qu'en Amérique & non pas en Afrique. *Nota* 2°. que ce qui a pu tromper le Descripteur du cabinet de Seba & lui faire croire que cet animal n'avoit en effet le têt divisé qu'en trois parties, c'est que les douze bandes mobiles de la cuirasse du coprs ne paroissent pas aussi distinctes & anticipent beaucoup moins les unes sur les autres que dans les autres espèces, en sorte que cette cuirasse paroît au premier coup d'œil comme si elle n'étoit que

lé que les autres, les jambes plus épaiſſes, les pieds plus gros, la queue ſans têt, particularité qui ſeule ſuffiroit pour faire diſtinguer cette eſpèce de toutes les autres; cinq doigts à tous les pieds & douze bandes mobiles qui n'anticipent que peu les unes ſur les autres. Le bouclier des épaules n'eſt formé que de quatre ou cinq rangs, composés chacun de pièces quadrangulaires aſſez grandes; les bandes mobiles ſont auſſi formées de grandes pièces, mais preſque exactement carrées; celles qui compoſent les rangs du bouclier de la croupe, ſont à peu près ſemblables à celle du bouclier des épaules; le caſque de la tête eſt auſſi compoſé de pièces aſſez grandes, mais irrégulieres. Entre les jointures des bandes mobiles & des autres parties de l'armure s'échappent quelques poils pareils à des ſoies de cochon; il y a auſſi ſur la poitrine, ſur le ventre, ſur les jambes & ſur la queue des rudimens d'écailles qui ſont ronds, durs & polis comme le reſte du têt, & autour de ces petites écailles on voit de petites houpes de poil. Les pièces qui compoſent le caſque de la

---

d'une ſeule pièce dont les rangs ſeroient immobiles comme ceux des boucliers; mais pour peu qu'on y regarde de plus près, on voit que les bandes ſont mobiles entr'elles, & qu'elles ſont au nombre de douze.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis duodecim . . . Armadillo Africanus. L'armadille d'Afrique. Briſſon, *Regn. animal. p.* 43. *Nota* qu'au lieu de réunir à cette eſpèce (*p* 43, *n°*. 7) le *Daſypus tegmine tripartito* de M. Linnæus, l'auteur auroit dû, d'après Linnæus même, le rapporter à ſa premiere eſpèce (*p*. 37, *n°*. 1).]

tête, celle des deux boucliers & de la cuiraſſe étant proportionnellement plus grandes & en plus petit nombre dans le kabaſſou que dans les autres tatous, l'on doit en inférer qu'il eſt plus grand que les autres ; dans celui qu'on a repréſenté (*pl. XIX*), la tête avoit ſept pouces, le corps vingt-un, mais nous ne ſommes pas aſſurés que celui de la *planche XVIII*, ſoit de la même eſpèce que celui-ci ; ils ont beaucoup de choſes ſemblables & entr'autres les douze bandes mobiles, mais ils diffèrent auſſi à tant d'égards, que c'eſt déjà beaucoup haſarder que de ne mettre entre eux d'autre différence que celle du ſexe *.

LE CIRQUINÇON (*l*) OU TATOU A DIX-HUIT BANDES.

M. Grew eſt le premier qui ait décrit cet animal dont la dépouille étoit conſervée dans le Cabinet de la Société royale de

* Voyez au tome *XXI* de l'édition en trente-un volumes, les deſcriptions & les dimenſions comparées de ces deux kabaſſous. Celui de la *fig. 2*, *pl. VII*, a du bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue 11 pouces; celui de la même planche, *fig.* 3, meſuré de la même maniere, a 2 pieds 8 pouces. *N. B.* On n'a pu donner à ce dernier la véritable proportion à cauſe de la petiteſſe de la planche, & c'eſt pour cela que la planche eſt barrée.

(*l*) *Cirquinçon* ou *Cirquinchum*, nom que l'on donne communément aux tatous à la Nouvelle-Eſpagne, & que nous avons adopté pour diſtinguer cette eſpèce des autres.

Londres. Tous les autres tatous ont, comme nous venons de le voir, deux boucliers chacun d'une ſeule piéce, le premier ſur les épaules, & le ſecond ſur la croupe; le cirquinçon n'en a qu'un, & c'eſt ſur les épaules : on lui a donné le nom de *Tatou-belette*, parce qu'il a la tête à-peu-près de la même forme que celle de la belette. Dans la deſcription de cet animal, donnée par Grew *, on trouve qu'il avoit le corps d'environ dix pouces de long, la tête de trois pouces, la queue de cinq, les jambes de deux ou trois pouces de hauteur, le devant de la tête large & plat, les yeux petits, les oreilles longues d'un pouce, cinq doigts aux quatre pieds, de grands ongles longs d'un pouce aux trois doigts du milieu, des ongles plus courts aux deux autres doigts; l'armure de la tête & celle des jambes compoſée d'écailles arrondies, d'environ un quart de pouce de diamètre; l'armure du cou d'une ſeule pièce, formée de petites écailles carrées : le bouclier des épaules auſſi d'une ſeule pièce & compoſé de

---

Tatou ouinchum. D'Abbeville, *Miſſion au Maragnon. Paris*, 1614, *p.* 248.

The Weeſle-headed Armadillo. Grew, *Muſ. Reg. Societ. Londin.* London, 1681, p. 19 & 20.

Tatu Muſtelinus, *Soc. reg. Muſ. the Weesle-headed Armadillo*. Ray, *Synopſ. quadrup. p.* 225.

Cataphractus ſcuto unico, cingulis octodecim . . . Armadillo. L'armadille. Briſſon, *Reg. animal. p.* 37.

* *Nota* que je réduis ici la meſure angloiſe à celle de France.

plusieurs rangs de pareilles petites écailles carrées ; ces rangs du bouclier, dans cette eſpèce comme dans toutes les autres, ſont continus & ne ſont pas ſéparés les uns des autres par une peau flexible, ils ſont adhérens par ſymphyſe; tout le reſte du corps, depuis le bouclier des épaules juſqu'à la queue, eſt couvert de bandes mobiles & ſéparées les unes des autres par une membrane ſouple ; ces bandes ſont au nombre de dix-huit : les premieres du côté des épaules ſont les plus larges, elles ſont compoſées de petites pièces carrées & barlongues ; les bandes poſtérieures ſont faites de pièces rondes & carrées, & l'extrémité de l'armure près de la queue eſt de figute parabolique ; la moitié antérieure de la queue eſt environnée de ſix anneaux dont les pièces ſont compoſées de petits carrés ; la ſeconde moitié de la queue juſqu'à l'extrémité eſt couverte d'écailles irrégulieres. La poitrine, le ventre & les oreilles ſont nues comme dans les autres eſpèces. Il ſemble que de tous les tatous celui-ci ait le plus de facilité pour ſe contracter & ſe ſerrer en boule à cauſe du grand nombre de ſes bandes mobiles qui s'étendent juſqu'à la queue.

Ray a décrit, comme nous, le cirquinçon d'après Grew; M. Briſſon paroît s'être conformé à la deſcription de Ray, auſſi a-t-il très bien déſigné cet animal qu'il appelle ſimplement *armadille*; mais il eſt ſingulier que M. Linnæus, qui devoit avoir les deſcriptions de Grew & de Ray ſous les yeux, puiſ-

qu'il les cite tous deux, ait indiqué (*m*) ce même animal comme n'ayant qu'une bande, tandis qu'il en a dix-huit. Cela ne peut être fondé que ſur une mépriſe aſſez évidente, qui conſiſte à avoir pris le *tatu ſeu armadillo Africanus* de Seba pour le *tatu muſtelinus* de Grew, leſquels néanmoins, par les deſcriptions mêmes de ces deux Auteurs, ſont très différens l'un de l'autre. Autant il paroît certain que l'animal décrit par Grew eſt une eſpèce réellement exiſtante, autant il eſt douteux que celui de Seba exiſte de la maniere au moins dont il le décrit. Selon lui cet armadille africain a l'armure du corps entier partagée en trois parties (*n*) ; ſi cela eſt, l'armure du dos, au lieu d'être compoſée de pluſieurs bandes, eſt d'une ſeule pièce, & cette pièce unique eſt ſeulement ſéparée du bouclier des épaules & de celui de la croupe qui ſont auſſi chacun d'une ſeule pièce : c'eſt-là le fondement de l'erreur de M. Linnæus, il a d'après ce paſſage de Seba, nommé cet armadille, *unicinctus tegmine tripartito.* Cependant il étoit aiſé de voir que cette indication de Seba eſt équivoque & erronée, puſqu'elle n'eſt nullement d'accord avec les figures, & qu'elle indique en

---

(*m*) *Unicinctus Daſypus tegmine tripartito pedibus pentadactylis . . . Tatu* ſeu *Armadillo Africanus.* Seba, *Muſ. I*, p. 47, Tab. 30, fig. 3, 4 . . . *Tatu muſtelinus.* Ray, *quadrup.* 235. Grew, *Muſ.* 19, *Tab.* 1. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, p. 50.

(*n*) *Scutum oſſeum toto incumbens corpori tripartitum eſt.* Seba, vol. I, p. 47.

effet le *kabassou* ou *tatou* à douze bandes, comme nous l'avons prouvé dans l'article précédent.

Tous les tatous sont originaires de l'Amérique, ils étoient inconnus avant la découverte du nouveau monde, les Anciens n'en ont jamais fait mention, & les Voyageurs modernes ou nouveaux en parlent tous comme d'animaux naturels & particuliers au Mexique, au Bresil, à la Guiane, &c. aucun ne dit en avoir trouvé l'espèce existante en Asie ni en Afrique; quelques-uns ont seulement confondu les pangolins & les phatagins ou lézards écailleux des Indes orientales avec les armadilles de l'Amérique; quelques autres ont pensé qu'il s'en trouvoit sur les côtes occidentales de l'Afrique, parce qu'on en a quelquefois transporté du Bresil en Guinée. Bellon (*o*), qui

(*o*) » Et pour ce que l'animal dont nous avons déjà » ci-devant parlé, qu'on nomme un *Tatou*, s'est trouvé » entre leurs mains, lequel toutefois est apporté de la » Guinée & de la Terre-neuve, dont les anciens n'en » ont point parlé, néanmoins nous a semblé bon d'en » bailler le portrait.

» Ce qui fait qu'on voit cette bête jà commune en » plusieurs cabinets & être portée en si loingtain pays, » est que la Nature l'a armé de dure escorce & larges » écailles à la maniere d'un corcelet, & aussi qu'on » peut aisément ôter sa chair de léans sans rien perdre de sa naïve figure. Jà l'avons dit espèce de hérisson du Bresil. Car elle se retire en ses écailles comme un hérisson en ses épines. Elle n'excède point la » grandeur d'un moyen pourcelet : aussi est-elle espèce » de pourceau, ayant jambes, pieds & museau de même; car on l'a déjà vu vivre en France, & se nour-

a écrit il y a plus de deux cents ans, & qui eſt l'un des premiers qui nous en ait donné une courte deſcription avec la figure d'un tatou dont il avoit vu la dépouille en Turquie, indique aſſez qu'il venoit du nouveau continent. Oviedo (*p*), de Léry (*q*), Gomara (*r*), Thevet (*ſ*), Antoine Herrera (*t*), le P d'Abbeville (*u*), François Ximenès, Stadenius (*x*), Monard (*y*), Joſeph Acoſta (*z*), de Laët (*a*), tous les Auteurs plus récens, tous les Hiſtoriens du nouveau monde, font mention de ces animaux comme originaires des contrées méridionales de ce continent. Piſon, qui a écrit poſtérieurement à tous ceux que je viens de citer, eſt le ſeul qui ait mis en avant, ſans s'appuyer d'aucune autorité, que les arma-

---

» rir de grains & de fruits ». *Obſervations de Bellon, Paris*, 1555, p. 211.

(*p*) Oviedo, *Summarium Ind. occid. cap.* XXII.

(*q*) Hiſtoire d'un voyage fait en la terre du Breſil, par Jean de Lery. *Paris*, 1578, p. 154 & ſuiv.

(*r*) Gomara, *hiſt. Mexican.*

(*s*) Singularités de la France antarctique, par Thevet, chap. LIV.

(*t*) Deſcription des Indes occidentales, par Ant. de Herrera. *Amſterdam*, 1622, p. 252.

(*u*) Miſſion en l'iſle de Maragnon. par le P. C. d'Abbeville, capucin. *Paris*, 1614, p. 248.

(*x*) Joann. Staden. *Res geſtæ in Braſilia*, &c.

(*y*) Nicolai Monardi. *Simplicium Medic. Hiſt. p.* 330.

(*z*) Hiſtoire naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta. *Paris*, 1600, p. 198.

(*a*) Deſcription des Indes occidentales, par Jean de Laët, chap. V, p. 485 & 486; & chap. XV, p. 556.

dilles se trouvent aux Indes orientales (*b*); aussi-bien qu'en Amérique; il est probable qu'il a confondu les pangolins ou lézards écailleux avec les tatous : les Espagnols ayant appelé *Armadillo* ces lézards écailleux, aussi-bien que les tatous, cette erreur s'est multipliée sous la plume de nos descripteurs de Cabinets & de nos Nomenclateurs, qui ont non-seulement admis des tatous aux Indes orientales, mais en ont créé en Afrique, quoiqu'il n'y en ait jamais eu d'autres dans ces deux parties du monde que ceux qui y ont été transportés d'Amérique.

Le climat de toutes les espèces de ces animaux n'est donc pas équivoque; mais il est plus difficile de déterminer leur grandeur relative dans chaque espèce; nous avons comparé dans cette vue, non-seulement les dépouilles de tatous, que nous avons en grand nombre au Cabinet du Roi, mais encore celles que l'on conserve dans d'autres Cabinets; nous avons aussi comparé les indications de tous les Auteurs avec nos propres descriptions, sans pouvoir en tirer des résultats précis : il paroît seulement que les deux plus grandes espèces sont le kabassou & l'encoubert, que les petites espèces sont l'apar, le tatuète, le cachica-

(*b*) *Cum in occidentalis non solum, sed & orientalis Indiæ partibus frequens adeo sit hoc inusitatæ conformationis animal, non mirum si vel nomine, vel magnitudine, figura quoque subinde variet.* Pison, *hist. nat. Brasil. page* 100.

me

me & le cirquinçon. Dans les grandes espèces le têt est beaucoup plus solide & plus dur que dans les petites; les pièces qui le composent sont plus grandes & en plus petit nombre; les bandes mobiles anticipent moins les unes sur les autres, & la chair aussi-bien que la peau est plus dure & moins bonne. Pison dit que celle de l'encoubert n'est pas mangeable (*c*); Nieremberg assure qu'elle est nuisible & très mal saine (*d*); Barrère dit que le kabassou a une odeur forte de musc; & en même temps tous les autres Auteurs s'accordent à dire que la chair de l'apar & surtout celle du tatuète sont aussi blanches & aussi bonnes que celle du cochon de lait; ils disent aussi que les tatous de petite espèce se tiennent dans les terreins humides & habitent les plaines, & que ceux de grande espèce ne se trouvent que dans les lieux plus élevés & plus secs (*e*).

Ces animaux ont tous plus ou moins de facilité à se resserrer & à contracter leur corps en rond; le défaut de la cuirasse,

(*c*) *Prima & maxima* (species) *tatupeba cujus descriptioni supersedeo, utpote non edulis.* Pison, *hist. nat. Brasil. p. 100.*

(*d*) *Quædam innoxia & gratissimi alimenti sunt, alia noxia & venenata ut vomitu ac flatu alvi sincopem inducant . . . Distinguntur testarum seu laminarum numero: innoxia octonis, noxia senis constant.* Nieremberg, *hist. nat. Peregr. p. 159.*

(*e*) Dans les bois de l'Orénoque & de la Guiane, on trouve des Armadilles quatre fois plus gros que ceux des plaines. *Histoire naturelle de l'Orénoque, par Gumilla*, tome II, p. 7.

lorsqu'ils sont contractés, est bien plus apparent dans ceux dont l'armure n'est composée que d'un petit nombre de bandes ; l'apar qui n'en a que trois, offre alors deux grands vides entre les boucliers & l'armure du dos ; aucun ne peut se réduire aussi parfaitement en boule que le hérisson, ils ont plutôt la figure d'une sphere fort aplatie par les pôles.

Ce têt si singulier dont ils sont revêtus, est un véritable os composé de petites pièces contiguës, & qui sans être mobiles ni articulées, excepté aux commissures des bandes, sont réunies par symphyse & peuvent toutes se séparer les unes des autres, & se séparent en effet si on les met au feu. Lorsque l'animal est vivant, ces petites pièces, tant celles des boucliers que celles des bandes mobiles (*f*), prêtent & obéissent en quelque façon à ses mouvemens, surtout à celui de contraction ; si cela n'étoit pas, il seroit difficile de concevoir qu'avec tous ses efforts il lui fût possible de s'arrondir. Ces petites pièces offrent, suivant les différentes espèces, des figures différentes tou-

(*f*) Cet animal (*il est ici question du tatou à neuf bandes*) est fort sensible, il se plaignoit & se mettoit en boule dès que je pressois un peu ses écailles ; je remarquai que tous ces rangs, outre le mouvement qu'ils avoient pour s'emboîter les uns sur les autres, en avoient encore un autre tout le long de l'épine du dos par le moyen duquel ils s'étendoient & s'élargissoient, &c. *Nouveau Voyage aux isles de l'Amérique*, tome II, p. 388.

jours arrangées réguliérement, comme de la moſaïque très élégamment diſpoſée; la pellicule ou le cuir mince dont le têt eſt revêtu à l'extérieur, eſt une peau tranſparente qui fait l'effet d'un vernis ſur tout le corps de l'animal; cette peau relève de beaucoup & change même les reliefs des moſaïques qui paroiſſent différens lorſqu'elle eſt enlevée. Au reſte, ce têt oſſeux n'eſt qu'une enveloppe indépendante de la charpente des autres parties intérieures du corps de l'animal, dont les os & les autres parties conſtituantes du corps ſont compoſées & organiſées comme celles de tous les autres quadrupèdes.

Les tatous en général ſont des animaux innocens & qui ne font aucun mal, à moins qu'on ne les laiſſe entrer dans les jardins où ils mangent les melons, les patates & les autres légumes ou racines. Quoiqu'originaires des climats chauds de l'Amérique, ils peuvent vivre dans les climats tempérés; j'en ai vu un en Languedoc, il y a pluſieurs années, qu'on nourriſſoit à la maiſon, & qui alloit par-tout ſans faire aucun dégât; ils marchent avec vivacité, mais ils ne peuvent, pour ainſi dire, ni ſauter, ni courir, ni grimper ſur les arbres, en ſorte qu'ils ne peuvent guere échapper par la fuite à ceux qui les pourſuivent; leurs ſeules reſſources ſont de ſe cacher dans leur terrier, ou s'ils en ſont trop éloignés, de tâcher de s'en faire un avant que d'être atteints; il ne leur faut que quelques momens; car les taupes ne creuſent pas la terre plus vîte que les tatous; on les prend quelquefois par la queue

avant qu'ils n'y soient totalement enfoncés; & ils font alors une telle résistance (*g*), qu'on leur casse la queue sans amener le corps; pour ne les pas mutiler, il faut ouvrir le terrier par-devant, & alors on les prend sans qu'ils puissent faire aucune résistance; dès qu'on les tient ils se resserrent en boules; & pour les faire étendre on les met près du feu. Leur têt, quoique dur & rigide, est cependant si sensible que quand on le touche un peu ferme avec le doigt, l'animal en ressent une impression assez vive pour se contracter en entier. Lorsqu'ils sont dans des terriers profonds, on les en fait sortir en y faisant entrer de la fumée ou couler de l'eau: on prétend qu'ils demeurent dans leurs terriers sans en sortir pendant plus d'un tiers de l'année (*h*): ce qui est plus vrai, c'est qu'ils s'y retirent pendant le jour & qu'ils n'en sortent que la nuit pour chercher leur subsistance. On chasse le tatou avec des petits

---

(*g*) La plupart des cachicamos se croient en sûreté lorsqu'ils ont pu mettre leur tête & une partie du corps dans leurs tannieres; & en effet ils n'ont rien à craindre si l'on ne se sert pour les en tirer de l'expédient que je vais dire. L'Indien arrive & saisit l'animal par la queue qui est fort longue, l'armadille ouvre ses écailles & les serre si fort contre les parois de sa tannière, que l'Indien lui arrache plutôt la queue que de l'en faire sortir; dans ce cas, le chasseur le chatouille avec un bâton ou avec le bout de son arc, & aussi-tôt il serre les écailles & se laisse prendre sans peine. *Hist. nat. de l'Orénoque, par Gumilla*, tome III, p. 226.

(*h*) Histoire générale des Antilles, par le Pere du Tertre, tome II, p. 298.

chiens (*i*) qui l'atteignent bientôt, il n'attend pas même qu'ils ſoient tout près de lui pour s'arrêter & pour ſe contracter en rond; dans cet état on le prend & on l'emporte. S'il ſe trouve au bord d'un précipice, il échappe aux chiens & aux chaſſeurs, il ſe reſſerre, ſe laiſſe tomber & roule (*k*) comme une boule ſans briſer ſon écaille & ſans reſſentir aucun mal.

Ces animaux ſont gras, replets & très féconds; le mâle marque par les parties extérieures de grandes facultés pour la génération; la femelle produit, dit-on, chaque mois quatre petits (*l*); auſſi l'eſpèce en eſt-elle très nombreuſe. Et comme ils ſont bons à manger, on les chaſſe de toutes les manieres: on les prend aiſément avec des piéges que l'on tend au bord des eaux & dans les autres lieux humides & chauds qu'ils habitent de préférence; ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs terriers qui ſont très profonds & qu'ils tâchent de regagner dès qu'ils ſont ſurpris. On prétend qu'ils ne craignent pas la morſure des ſerpens à ſonnette (*m*) quoiqu'elle ſoit auſſi dangereuſe que celle de la vipere; on dit qu'ils vivent en paix avec ces reptiles, & que l'on en trouve ſouvent dans leurs trous. Les Sauvages ſe ſervent du têt des tatous à plu-

---

(*i*) Hiſtoire naturelle des Antilles. *Rotterdam*, 1658, p. 123.

(*k*) Hernandès, *hiſt. Mexic. p.* 314.

(*l*) Hiſtoire naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, p. 25.

(*m*) Nieremberg, *hiſt. nat. Peregr. p.* 159.

ſieurs uſages ; ils le peignent de différentes couleurs, ils en font des corbeilles, des boîtes & d'autres petits vaiſſeaux ſolides & légers Monard, Ximénès, & pluſieurs autres après eux, ont attribué d'admirables propriétés médicinales à différentes parties de ces animaux. Ils ont aſſuré que le têt réduit en poudre & pris intérieurement, même à petite doſe, eſt un puiſſant ſudorifique ; que l'os de la hanche auſſi pulvériſé, guérit du mal vénérien, que le premier os de la queue appliqué ſur l'oreille fait entendre les ſourds, &c. Nous n'ajoutons aucune foi à ces propriétés extraordinaires ; le têt & les os des tatous ſont de le même nature que les os des autres animaux. Des effets auſſi merveilleux ne ſont jamais produits que par des vertus imaginaires.





LE PACA [*a*].

Voyez planche I, figure 2 de ce volume.

Le Paca eſt un animal du nouveau monde, qui ſe creuſe un terrier comme le lapin, auquel on l'a ſouvent comparé, & auquel cependant il reſſemble très peu ; il eſt beaucoup plus grand que le lapin, & même que le lièvre, il a le corps plus gros & plus ramaſſé, la tête ronde & le muſeau court : il eſt gras & replet, & il reſſemple plutôt (*b*), par la forme du corps, à un

(*a*) *Paca*, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté. On l'appelle auſſi à la Guiane *Ourana.*
Pag *ou* Pague. *Hiſtoire d'un voyage au Breſil, par de Léry*. Paris, 1578. p. 157.
Paca Braſilienſibus. Marcgrave, *hiſt. Braſil. p. 224.*
Paca. Piſon, *hiſt. nat. Braſil. p. 101.*
Mus braſilienſis magnus, Porcelli pilis & voce, Paca dictus, Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup. p. 226.*
Cuniculus major paluſtris, faſciis albis notatus. Barrère, *hiſt. Franc. équin. p. 152.*
Cuniculus caudatus, auritus, pilis obſcurè fulvis, rigidis ; lineis ex albo flavicantibus ad latera diſtinctis .... Paca, le Pak. Briſſon, *Regn. animal. p. 144.*
(*b*) *Hoc genus animalia pilis & voce porcellum referunt, dentibus & figurâ capitis &* etiam magnitudine *cuniculum ; auribus murem : ſuntque ſingularia & ſui generis.* Ray, *Synopſ. quadrup. p. 227.* Il eſt certain, comme le dit Ray, que cet animal eſt de ſon genre ; il auroit pu

jeune cochon, dont il a le grognement, l'allure & la maniere de manger; car il ne se sert pas, comme le lapin, de ses pattes de devant pour porter à sa gueule, & il fouille la terre, comme le cochon, pour trouver sa subsistance; il habite le bord des rivieres (*c*), & ne se trouve que dans les lieux humides & chauds de l'Amérique méridionale. Sa chair est très bonne à manger (*d*), & si grasse qu'on ne la larde jamais; on mange même la peau (*e*), comme celle

---

ajouter qu'il ressemble encore au cochon de lait par la forme du corps, par le gout & la blancheur de la chair, par la graisse & par l'épaisseur de la peau; & il auroit dû dire qu'il a le corps plus gros, plus grand & plus rond que le lapin.

(*c*) Les *Pacas* sont semblables aux petits pourceaux de deux mois, desquels il s'en trouve une grande quantité ... principalement auprès des rivages de la riviere de Saint-François. *Description des Indes occidentales*, par de Laët, p. 484.

(*d*) Le *Pac* est le plus gras de tous les animaux de Cayenne; sa chair est extrêmement bonne & de bon goût. *Voyage à Cayenne en 1652, par Ant. Binet. Paris*, 1664, p. 340. — Le *Pak* est une espèce de lapin fort connu; sa chair est beaucoup meilleure que celle de l'agouti. Barrère, *hist. Franc. équin. p. 158.* — Les Pacas du Bresil sont grands & ont la tête & le museau semblables aux chats, la peau grise, de couleur sombre tachetée de blanc; la chair extrêmement bonne & douce. *Description des Indes occidentales, par Herrera. Amst. 1622, p. 252.*

(*e*) Le *Paca* a le museau rond comme celui d'un chat, la peau noire & marquetée de quelques taches blanches; non-seulement la chair, mais encore la peau en est délicieuse, tendre & recherchée dans les plus délicats festins. *Histoire des Indes, par Maffée. Paris*, 1665,

du

du cochon de lait, aussi lui fait-on continuellement la guerre; les Chasseurs ont de la peine à le prendre vivant, & quand on le surprend dans son terrier qu'on découvre en devant & en arriere, il se défend & cherche même à se venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, quoique couverte d'un poil court & rude, fait une assez belle fourrure *(f)*, parce

---

p. 70. — *Paca magnitudine est porcelli, pingui & crasso corpore, & circiter decem digitos longo : capiti instar cuniculorum nostrorum crasso ; auribus, pilis nudis & paulùm acutis : nares habent amplas ; os inferius brevius superiori : rimam instar leporis, non tamen fissurâ ; barbam felinam, seu leporinam prolixam, & post oculos ponè aures iterum tales pilos : crura priora paulo breviora posterioribus ; in pedibus digiti quatuor : cauda brevissima ut Aguti ; pili corporis sunt umbræ coloris, breves & ad tactum duri. In lateribus autem secundùm longitudinem maculas habet cinereas, in ventre albicat. Cibum oblatum pedibus non tenet ut Aguti, sed in terra positum devorat, instar suis, atque ad eumdem pene modum grunnit. Carnem habet eximiam & pinguem, ita ut non habeat opus lardo quando assatur, unde Lusitanis* caca real *vocatur illorum venatio.* Marcgrave, *hist. Bras. p. 224. Nota* que Marcgrave s'est trompé en ne donnant à cet animal que quatre doigts à chaque pied; il est certain qu'il en a cinq à tous les pieds; le pouce est seulement beaucoup plus court que les autres doigts, & il n'est apparent que par l'ongle.

(*f*) Le *Pag* ou *Pague* est un animal de la grandeur d'un petit chien braque, il a la tête bizarre & fort mal faite, la chair presque de même goût que celle de veau; & quant à sa peau, étant fort belle & tachetée de blanc, gris & noir, si on en avoit par-deçà, elle seroit bien riche en fourrure. *Histoire d'un voyage au Bresil, par de Lery, p. 157.*

On trouve au Maragnon des animaux nommés *Pacs*, un peu plus grands que les Couatis, & tout ronds,

qu'elle eſt réguliérement tachetée ſur les côtés. Ces animaux produiſent ſouvent & en grand nombre ; les hommes & les animaux de proie en détruiſent beaucoup, & cependant l'eſpèce en eſt toujours à-peu-près également nombreuſe ; elle eſt naturelle & particuliere à l'Amérique méridionale, & ne ſe trouve nulle part dans l'ancien continent.

---

ayant la tête groſſe & courte, les oreilles fort petites, la queue pas plus longue qu'un petit doigt ; ſa peau eſt fort belle, portant un poil fort court, tout marqueté de blanc & de noir. *Miſſion au Maragnon, par le P. Claude d'Abbeville. Paris, 1614, p. 251.*





1 Le *Sarigue*. 2 La Femelle. 3 Le Marmose.
4 La Femelle. 5 Le Cayopollin.



LE SARIGUE [*a*]

OU L'OPOSSUM.

Voyez planche VIII, fig. 1 & 2.

LE *Sarigue* ou l'*Opossum* eſt un animal de l'Amérique qu'il eſt aiſé de diſtinguer de tous les autres par deux caractères très ſinguliers.

(*a*) Le *Sarigue*, *Çarigue* ou *Çarigueya*, nom de cet animal ſur les côtes du Breſil, & que nous avons adopté. Le *ca* de la langue braſilienne ſe prononce *ſa* en françois & en latin ; on peut citer pour exemples, *Cagui*, que nous prononçons *Sagui* ou *Sagouin*, parce que l'*u* ſe prononce auſſi comme *ou* ; *Tajacu*, que de Lery & les autres voyageurs françois prononçoient & écrivoient *Tajaçou* & *Tajaſſou*, & *Carigueya*, que Piſon, dont l'ouvrage eſt en latin, a écrit avec une cédile ſous le *C*.

Çarigueya. Piſon, *hiſt. Braſil. p.* 323.

Carigueya Taiibi. Marcgrave, *hiſt. nat. Braſil. p.* 222. *Nota* que la deſcription de Piſon a, pour ainſi dire, été copiée ſur celle de Marcgrave, & que toutes deux ſont tirées de Ximénès, auteur Eſpagnol, dont de Laët a traduit l'ouvrage en latin.

Jupatiima, dans l'intérieur des terres au Breſil. Piſon, *hiſt. braſil. p.* 323.

Tlaquatzin, au Mexique & à la nouvelle-Eſpagne, Franciſ. Ximénès. *Deſcript. Americæ.*

Tlaquatzin. Hernand. *hiſt. Mexiq. p.* 330. *Admirandæ fera quam Indi vocant Tlaquatzin, Antonius Herrera Tlaquatzin dixit. Recentes hiſpani Scriptores, corrupto non-*

Le premier de ces caractères est, que la femelle a sous le ventre une ample cavité dans laquelle elle reçoit & allaite ses petits.

---

nihil nomine, *Tlaquacum. Cardanus Chiurcam sive Chuciam; Stadenius Seruoi; Nomenclator semi-Vulpam. Raphe Hamor, in descriptione Virginiæ, Opossumem dixit; alii Aucham, alii Sasapim, alii Cerigonem dixere.* Eus. Nieremberg, *hist. natural. peregrin.* Antuerpiæ, 1635, p. 156. *Nota* que la description que Nieremberg donne de cet animal a été copiée mot à mot de Hernandès, dont l'ouvrage a été imprimé en 1626; le livre de Nieremberg ne l'a été qu'en 1635; ainsi l'on ne peut douter que ce dernier auteur ne soit le copiste du premier.

Cerigon, selon Maffée, *histoire des Indes*, *liv. II*, *p. 46*; & selon Barleus, *Res gestæ in Brasilia*, *pag. 222.* Le *Cerigon*, dit Maffée, est une bête admirable. . . . de son ventre pendent deux besaces où il porte ses petits, chacun d'eux si fort attachés à son teton, qu'ils ne le quittent point jusqu'à ce qu'ils soient en état d'aller paître. *Nota*, Maffée indique ici une chose qui peut induire en erreur, & faire croire que ce Cerigon, qui a deux besaces ou poches, seroit un animal différent du Sarigue qui n'en a qu'une; mais il faut observer, & nous l'avons vu nous-mêmes, que quand les glandes mammaires du sarigue sont dans leur état de gonflement, par le lait dont elles sont remplies, elles font un volume si considérable au-dedans de la poche, qu'elles en tirent la peau par le milieu, & qu'elle paroît alors partagée en deux besaces, comme le dit Maffée, qui probablement avoit vu son Cerigon dans cet état.

Sarigoy, de Léry, p. 156. *Nota*. Ce n'est que par la ressemblance du nom qu'on peut juger que le sarigoy de Léry est le même que le carigueya, car cet auteur ne fait aucune mention de la poche que la femelle a sous le ventre, il dit seulement » que l'animal appelé *Sarigoy* » par les Sauvages du Bresil, est de poil grisâtre; que » parce qu'il pue eux n'en mangent pas volontiers; toutefois, ajoute-t-il, nous autres en ayant écorché » quelques-uns, & connu que c'étoit seulement la graisse

Le second est, que le mâle & la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de derriere sans ongle & bien séparé des au-

---

» qu'ils ont sur les rognons qui leur rend cette mau-
» vaise odeur, après leur avoir ôtée, nous ne laissions
» pas d'en manger, & de fait, la chair en est tendre &
» bonne «. *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, par Jean de Lery. Paris, 1578, p. 156.* C'est là tout ce qu'on trouve dans de Léry au sujet du sarigoy : c'est donc par la ressemblance seule du nom qu'on a jugé que c'étoit le même animal que le Carigueya du Bresil.

Seruoi ou *Serwoi.* Stadenius, *hist. Brasil. p. 129.*

Chiurca & *Chucia*, selon Oviedo & Cardan. *De subtilitate*, lib. x, oper. tome III, p. 531.

Apossumes, selon Raph. Hamor. dans sa description de la Virginie.

Opassum, de Laët, *histoire du nouveau monde, p. 88.*

Tlaquatzin, suivant le même de Laët, p. 143, où il en donne une description encore tirée de Ximénès.

Carague, selon le même de Laët, *p.* 485.

Maritacaca, Pison ; *Carigoy*, Lerii ; *Ropoza*, Lusitanis ; *Carigueya*, Brasiliensibus ; *Japatiima nonnullis*, Marcgrave ; *Tlaquatzin*, Hernandès, Lerio ; *Sarigoy semi-Vulpa*, Gesnero ; *the Possum*, Ray, *Synopf. quadr. p.* 682 & 683. *Nota* qu'il y a erreur dans cette premiere phrase indicative citée par Ray, puisque le Maritacaca n'est pas le même animal que le Carigueya, & que ce sont en effet deux animaux différens, comme il est aisé de s'en assurer en lisant seulement les articles de Pison où il en est question, *pages* 323 & 324.

Carigueya seu *Marsupiale Americanum* ; or, *the Anatomi of an Opossum, by Edward Tyson.* London, 1698. — Idem. *Philosophical. Transact. April. 1698.* N°. 239. *Nota.* Tyson n'a donné que la description de la femelle, Cowper a donné ensuite la description du mâle. Will. Cowper, *Marsupiale Americanum mas.* Philosophic. Transf. Mars, 1704, N°. 290.

Opossum. Catesby. *hist. de la Carol. append. p. 29.*

Ossa au Mississipi. *Voyages de la Hontan. La Haye,* 1706, tom. II, p. 44.

tres doigts, tel qu'est le pouce dans la main de l'homme, tandis que les quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derriere sont

---

Opossum ou *Possum*. Histoire de la Virginie traduite de l'Anglois. *Orléans*, 1705, p. 214.

Opassum. Histoire naturelle des Antilles. *Rotterdam*, 1658, *p.* 121 & 122.

Manitou. Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris*, 1667, tome II, p. 301.

Faras ou *Ravale*. Hist. nat. de l'Orénoque, par Gumilla. *Avignon*, 1758, tome III, *p. 238*. » La femelle » du *Faras*, dit Gumilla, a la peau de l'estomac dou- » ble, & celle de dehors est fendue par le milieu » d'un bout à l'autre, de sorte qu'elle a de chaque cô- » té une poche dans laquelle elle élève & tient ses qua- » tre petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher » & de chercher leur nourriture «. *Nota*. Ce que dit ici Gumilla de son *Faras*, s'accorde avec ce que dit Maffée de son *Cerigōn*, & on doit l'entendre de même, comme nous l'avons expliqué.

Rat sauvage. Mémoire sur la Louisiane, par Dumont, *page 83*.

Rat de bois. Histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix. *Paris*, 1744, tome III, *p.* 333.

Rat de bois. Hist. de la Louisiane, par M. le Page du Pratz *Paris*, 1758, tome II, p. 94.

Semi-Vulpa. Gesner, *hist. quadrup. p. 870*. — *Icon. quadruped. p. 90*.

Semi-Vulpa Aldrovand. *de quadruped. dig. vivip. pag.* 223.

Vulpes major, putoria, caudâ tereti & glabrâ. Carigueya Brasiliensibus. Marcgrave, *Opassum. hist. nat. des Antilles*. Aouaré. *Puant*. Barrère, *hist. Franc. équinox. p 166*. *Nota* Nous n'avons pas adopté cette dénomination, *Puant*, que M. Barrère donne au Sarigue, parce que ce n'est qu'une qualification qui d'ailleurs convient beaucoup mieux à l'*Ysquiepatl* ou *Mouffette*, que la plupart des voyageurs ont indiquée sous le nom de *Puant*.

Philander, Opassum seu *Carigueya Brasiliensis*. Seba, vol. I, p. 56. Tab. 36. Mas, fig. 1; fœmina, fig. 2;

placés les uns contre les autres & armés d'ongles crochus, comme dans les pieds des autres quadrupèdes. Le premier de ces caracteres a été saisi par la plupart des Voyageurs & des Naturalistes, mais le second leur avoit entiérement échappé; Edward Tyson, Médecin Anglois, paroît être le premier qui l'ait observé; il est le seul qui ait donné une bonne description de la femelle de cet animal, imprimée à Londres en 1698, sous le titre de *Carigueya* seu *Mar-*

---

pullus, fig. 3. --- *Philander orientalis.* Seba, vol. I, p. 61, Tab. 38, fig. 1. --- *Philander maximus orientalis.* Seba, vol. I, p. 64. Tab. 39. *Nota* que ces trois phrases indicatives par lesquelles Seba désigne trois animaux différens, doivent se rapporter au même animal, comme nous le prouverons dans le texte.

Didelphis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, p 64. --- *Didelphis mammis intra abdomen*, edit. VI, p. 10. -- *Marsupialis Didelphis mammis octo intra abdomen*, edit. X, p. 54. --- *Opossum. Didelphis caudâ semi-pilosâ, superciliorum regione pallidiore, mammis binis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X. p. 55. *Nota* que ces deux phrases indicatives par lesquelles M. Linnæus désigne deux espèces différentes, doivent cependant se rapporter à la même, comme nous le prouverons dans le texte.

Philander saturatè spadiceus in dorso, in ventre flavus; maculis supra oculos flavis . . . Philander, le Philandre. Brisson. *Regn. animal. pag. 206.* — *Philander saturatè fuscus in dorso, in ventre flavus, maculis supra oculos flavis . . . Philander orientalis*, le Philandre oriental. Brisson, *Regn. animal. p. 288.* --- *Philander atro spadiceus in dorso, in ventre ex albido cinereo flavicans, maculis supra oculos obscurè fuscis. . . . Philander Amboinensis*, le Philandre d'Amboine. Brisson. *Regn. animal. pag. 289.* *Nota* que ces trois phrases par lesquelles M. Brisson désigne, d'après Seba, trois espèces différentes, n'indiquent cependant que le même animal.

supiale Americanum, or, *the Anatomy of an Opossum.* Et quelques années après, Will. Cowper, célèbre Anatomiste Anglois, communiqua à Tyson, par une lettre, les observations qu'il avoit faites sur le mâle. Les autres Auteurs, & surtout les Nomenclateurs, ont ici, comme par-tout ailleurs, multiplié les êtres sans nécessité, & ils sont tombés dans plusieurs erreurs que nous ne pouvons nous dispenser de relever.

Notre sarigue, ou si l'on veut l'opossum de Tyson, est le même animal que le grand philandre oriental de Seba, *vol I*, *pag. 64*, *pl. XXXIX*; l'on n'en sauroit douter, puisque de tous les animaux dont Seba donne les figures & auxquels il applique le nom de *Philandre*, *d'Opossum* ou de *Carigueya*, celui-ci est le seul qui ait les deux caractères de la bourse sous le ventre, & des pouces de derriere sans ongles. De même l'on ne peut douter que notre sarigue, qui est le même que le grand philandre oriental de Seba, ne soit un animal naturel aux climats chauds du nouveau monde, car les deux sarigues que nous avons au Cabinet du Roi nous sont venus d'Amérique : celui que Tyson a disséqué lui avoit été envoyé de Virginie. M. de Chanvallon, Correspondant de l'Académie des Sciences à la Martinique, qui nous a donné un jeune sarigue, a reconnu les deux autres pour de vrais sarigues ou opossums de l'Amérique. Tous les voyageurs s'accordent à dire que cet animal se trouve au Bresil, à la Nouvelle-Espagne, à la Virginie, aux Antilles, &c. & aucun ne dit

en avoir vu aux Indes orientales; ainsi Seba s'est trompé lorsqu'il l'a appellé *Philandre oriental*, puisqu'on ne le trouve que dans les Indes occidentales; il dit que ce philandre lui a été envoyé d'Amboine sous le nom de *Coes-coes*, avec d'autres curiosités; mais il convient en même temps qu'il avoit été apporté à Amboine d'autres pays plus éloignés (*b*). Cela seul suffiroit pour rendre suspecte la dénomination de philandre oriental, car il est très possible que les Voyageurs ayent transporté cet animal singulier de l'Amérique aux Indes orientales, mais rien ne prouve qu'il soit naturel au climat d'Amboine, & le passage même de Seba, que nous venons de citer, semble indiquer le contraire. La source de cette erreur de fait, & même celle du nom *Coes-coes*, se trouve dans Pison, qui dit (*c*) qu'aux Indes orientales, mais à *Amboine seulement*, on trouve un animal semblable au sarigue du Bresil, & qu'on lui donne le nom de *Cous-cous*: Pison ne cite sur cela ni autorité ni garans; il seroit bien étrange, si le fait étoit vrai, que Pison assurant positive-

---

(*b*) *Philander maximus orientalis fœmina. Inter alia rariora & hocce animal nobis ex Amboina missum est sub nomine* Coes-Coes, *eò quidem delatum* EX ORIS REMOTIORIBUS. Seba, vol. I, *p. 64.*

(*c*) *In Indiis orientalibus*, IDQUE SOLUM, QUANTUM HACTENUS CONSTAT, IN AMBOINA *similis bestia frequens, ad felis magnitudinem accedens; mactata ab incolis comeditur, si ritè præparetur, non alias fœtet. Nomen illi* Cous-cous *inditum.* Pison, *hist. natur. Brasil. p.* 323.

ment que cet animal ne se trouve qu'à Amboine dans toutes les Indes orientales, Seba dit au contraire que celui qui lui a été envoyé d'Amboine n'en étoit pas natif, mais y avoit été apporté de pays plus éloignés. Cela seul prouve la fausseté du fait avancé par Pison, & nous verrons dans la suite le peu de fonds que l'on peut faire sur ce qu'il a écrit au sujet de cet animal. Seba qui ignoroit donc de quel pays venoit son philandre, n'a pas laissé de lui donner l'épithète d'*oriental*, cependant il est certain que c'est le même animal que le sarigue des Indes occidentales; il ne faut, pour s'en assurer, que comparer sa figure, *planche XXXIX*, avec la Nature. Mais ce qui ajoute encore à l'erreur, c'est qu'en même temps que cet Auteur donne au sarigue d'Amérique le nom de *grand Philandre oriental*, il nous présente un autre animal, qu'il croit être différent de celui-ci, sous le nom de *Philandre d'Amérique* (*pl. XXXVI, fig. 1 & 2*) & qui cependant, selon sa propre description, ne diffère du grand philandre oriental qu'en ce qu'il est plus petit & que la tache au-dessus des yeux est plus brune; différences, comme l'on voit, très accidentelles & trop légeres pour fonder deux espèces distinctes : car il ne parle pas d'une autre différence qui seroit beaucoup plus essentielle si elle existoit réellement comme on la voit dans la figure; c'est que ce philandre d'Amérique (*Seba*, *pl. XXXVI, fig. 1 & 2*) a un ongle aigu aux pouces des pieds de derriere, tandis que le grand philandre oriental (*Seba*, *pl. XXXIX*), n'a point

d'ongles à ces deux pouces. Or, il est certain que notre sarigue, qui est le vrai sarigue d'Amérique, n'a point d'ongles aux pouces de derriere : s'il existoit donc un animal avec des ongles aigus à ce pouce, tel que celui de la *pl. XXXVI* de Seba, cet animal ne seroit pas, comme il le dit, le sarigue d'Amérique. Mais ce n'est pas tout, cet Auteur donne encore un troisième animal sous le nom de *Philandre oriental* (*pl. XXXVIII, fi. 1*), duquel au reste il ne fait nulle mention dans la description des deux autres, & dont il ne parle que d'après François Valentin, auteur qui, comme nous l'avons déjà dit, mérite peu de confiance ; & ce troisième animal est encore le même que les deux premiers. Il nous paroît donc que ces trois animaux des *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba n'en font qu'un seul ; il y a toute apparence que le Dessinateur, peu attentif, aura mis un ongle pointu aux pouces des pieds de derriere comme aux pouces des pieds de devant & aux autres doigts dans les figures des *pl. XXXVI & XXXVIII*, & que, plus exact dans le dessin de la *planche XXXIX*, il a représenté les pouces des pieds de derriere sans ongles, & tels qu'ils sont en effet. Nous sommes donc persuadés que ces trois animaux de Seba ne sont que trois individus de la même espèce ; que cette espèce est la même que celle de notre sarigue ; que ces trois individus étoient seulement de différens âges, puisqu'ils ne diffèrent entr'eux que par la grandeur du corps & par quelques nuances

de couleur, principalement par la teinte de la tache au-deſſus des yeux, qui eſt jaunâtre dans les jeunes ſarigues; tels que celui de la *planche* XXXVI *de Seba*, *fig. 1 & 2*, & qui eſt plus brune dans les ſarigues adultes, tels que celui de la *planche* XXXIX; différence qui d'ailleurs peut provenir du temps plus ou moins long que l'animal a été conſervé dans l'eſprit-de-vin, toutes les couleurs du poil s'affoibliſſant avec le temps dans les liqueurs ſpiritueuſes. Seba convient lui-même que les deux animaux de ſes *planches* XXXVI, *fig. 1 & 2*; & XXXVIII *fig. 1*, ne diffèrent (*d*) que par la grandeur & par quelques nuances de couleur; il convient encore que le troiſième animal, c'eſt-à-dire, celui de la *planche* XXXIX, ne differe des deux autres qu'en ce qu'il eſt plus grand, & que la tache au-deſſus des yeux n'eſt pas jaunâtre, mais brune: il nous paroît donc certain que ces trois animaux n'en font qu'un ſeul, puiſqu'ils n'ont entr'eux que des différences ſi petites qu'on doit les regarder comme de très légeres variétés, avec d'autant plus de raiſon & de fondement que l'Auteur ne fait aucune mention du ſeul caractere par lequel il auroit pu les diſtinguer, c'eſt-à-dire, de cet ongle pointu aux pouces de derriere qui ſe voit aux figures des deux premiers & qui manque au dernier. Son ſeul

(*d*) *Eſt autem femella hæcce Americanis Philandris* FŒMINIS QUAM SIMILLIMA: *niſi quod pilis dorſalibus aliquantum ſaturatiùs fuſcis veſtita, & toto habitu procerior ſit illis.* Seba, vol. I, p. 61.

ſilence ſur ce caractere, prouve que cette différence n'exiſte pas réellement, & que ces ongles pointus aux pouces de derriere, dans les figures des *planches* XXXVI & XXXVIII, ne doivent être attribués qu'à l'inattention du Deſſinateur.

» Seba dit que, ſelon François Valentin, » ce philandre, *planche* XXXVIII, eſt de la » plus grande eſpèce qui ſe voient aux Indes » orientales, & ſurtout chez les Malayes où » on l'appelle *Pelandor Aroé*, c'eſt-à-dire, *La-* » *pin d'Aroé*, quoiqu'Aroé ne ſoit pas le ſeul » lieu où ſe trouvent ces animaux; qu'ils » ſont communs dans l'iſle de Solor, qu'on » les élève même avec les lapins auxquels » ils ne font aucun mal; & qu'on en mange » également la chair que les habitans de » cette iſle trouvent excellente, &c «. Ces faits ſont très douteux, pour ne pas dire faux. 1°. Le philandre, *planche* XXXVIII, n'eſt pas le plus grand des Indes orientales, puiſque, ſelon l'auteur même, celui de la *planche* XXXIX, qu'il attribue auſſi aux Indes orientales, eſt plus grand. En ſecond lieu, ce philandre ne reſſemble point du tout à un lapin, & par conſéquent il eſt bien mal nommé *lapin d'Aroé*. Troiſiémement, aucun voyageur aux Indes orientales n'a fait mention de cet animal ſi remarquable, aucun n'a dit qu'il ſe trouve ni dans l'isle de Solor, ni dans aucun autre endroit de l'ancien continent. Seba lui-même paroît s'appercevoir non-ſeulement de l'incapacité, mais auſſi de l'infidélité de l'auteur qu'il cite: *cujus equidem rei*, dit-il, *fides ſit penes autorem. At mirum tamen eſt quod*

D. Valentinus philandri formam haud ita descripserit prout se habet & uti nos ejus icones ad vivum factas prægressis tabulis exhibuimus, *vol. I*, *p.* 61. Mais pour achever de se démontrer à soi-même le peu de confiance que mérite en effet le témoignage de cet auteur, François Valentin, Ministre de l'église d'Amboine, qui cependant a fait imprimer en cinq volumes *in-folio* l'Histoire Naturelle des indes orientales (*e*), il suffit de renvoyer à ce que dit Artedi (*f*) au sujet de ce gros ouvrage, & aux reproches que Seba (*g*) même lui fait avec raison sur l'erreur grossiere qu'il commet, en assurant » que la poche de l'animal dont il est » ici question, est une matrice dans laquelle » sont conçus les petits, & qu'après avoir » lui-même disséqué le philandre, il n'en a » pas trouvé d'autre; que si cette poche n'est » pas une vraie matrice, les mamelles sont, » à l'égard des petits de cet animal, ce que les » pédicules sont aux fruits; qu'ils restent adhé- » rens à ces mamelles jusqu'à ce qu'ils soient » mûrs, & qu'alors ils s'en séparent, com-

(*e*) Ond en nieuw. Oost-Indien, &c. *Dordrecht, Jean Braam*, 1724.

(*f*) *Multa scripsit Franciscus Valentinus quæ Judæus appella credat... Ita comparatus est hic liber Belgicus, ut historicorum naturalium genuinorum & eruditorum oculos nullo modo ferre possit.* Artedi Ichthyologiæ hist. litteraria. Lugd. Bat. 1738, p. 55 & 56.

(*g*) *Inde autem quam liquidissimè detegitur error à D. Francisco Valentino commissus circa historiam horum animalium.* Tome III, p. 273... *error absonus valde & enormis, inde forsan ortum duxit quod vir iste hanc animalium speciem haud debitè examinaverit, &c.* Seba, vol. I, p. 64.

» me le fruit quitte son pédicule lorsqu'il a » acquis toute sa maturité, &c «. Le vrai de tout ceci, c'est que Valentin qui assure que rien n'est si commun que ces animaux aux Indes orientales, surtout à Solor, n'y en avoit peut-être jamais vu; que tout ce qu'il en dit, & jusqu'à ses erreurs les plus évidentes, sont copiées de Pison & de Marcgrave, qui tous deux ne sont eux-mêmes à cet égard, que les copistes de Ximénès, & qui se sont trompés en tout ce qu'ils ont ajouté de leur fonds; car Marcgrave & Pison disent expressément & affirmativement, ainsi que Valentin, que la poche est la vraie matrice où les petits du sarigue sont conçus (*h*); Marcgrave dit qu'il en a disséqué un, & qu'il n'a point trouvé d'autre matrice à l'intérieur; Pison renchérit encore sur lui en disant qu'il en a disséqué plusieurs (*i*), & qu'il n'a jamais trouvé de matrice à l'intérieur; & c'est là où il ajoute l'assertion, tout aussi mal fondée, que cet animal se trouve à Amboine. Qu'on juge maintenant de quel poids doivent être ici les autorités de Marcgrave, de Pison & de Valentin, & s'il seroit raisonnable d'ajouter foi au témoignage de trois hom-

---

(*h*) *Hæc bursa ipse uterus est animalis, nam alium non habet, uti ex sectione illius comperi : in hac semen concipitur & catuli formantur.* Marcgrave, hist. Brasiliens. p. 223.

(*i*) Ex reiteratis *horum animalium sectionibus, alium non invenimus uterum præter hanc bursam, in quâ semen concipitur & catuli formantur.* Pison, hist. nat. Brasil. p. 323.

mes dont le premier a mal vu, le ſecond a amplifié les erreurs du premier, & le dernier a copié les deux autres.

Je demanderois volontiers pardon à mes Lecteurs de la longueur de cette diſcuſſion critique; mais lorſqu'il s'agit de relever les erreurs des autres, on ne peut être trop exact ni trop attentif, même aux plus petites choſes.

M. Briſſon, dans ſon ouvrage ſur les quadrupèdes, a entiérement adopté ce qui ſe trouve dans celui de Seba: il le ſuit ici à la lettre, ſoit dans ſes dénominations, ſoit dans ſes deſcriptions, & il paroît même aller plus loin que ſon auteur, en faiſant trois eſpèces réellement diſtinctes des trois philandres, *planches* XXXVI, XXXVIII & XXXIX de Seba; car s'il eût recherché l'idée de cet auteur, il eût reconnu qu'il ne donne pas ſes trois philandres pour des eſpèces réellement différentes les unes des autres. Seba ne ſe doutoit pas qu'un animal des climats chauds de l'Amérique ne dût pas ſe trouver auſſi dans les climats chauds de l'Aſie; il qualifioit ces animaux d'Orientaux ou d'Américains, ſelon qu'ils lui arrivoient de l'un ou de l'autre continent; mais il ne donne pas ſes trois philandres pour trois eſpèces diſtinctes & ſéparées; il paroît clairement qu'il ne prend pas à la rigueur le mot d'eſpèce, lorſqu'il dit, *pag. 61 : C'eſt ici la plus grande eſpèce de ces animaux*, & qu'il ajoute, *cette femelle eſt parfaitement ſemblable* [ſimillima] *aux femelles des philandres d'Amérique, elle eſt ſeulement plus grande, & elle eſt couverte ſur le dos*

dos de poils d'un jaune plus foncé. Ces différences, comme nous l'avons déjà dit, ne font que des variétés telles qu'on en trouve ordinairement entre des individus de la même espèce à différens âges : & dans le fait Seba n'a pas prétendu faire une division méthodique des animaux en classes, genres & espèces ; il a seulement donné les figures des différentes pièces de son Cabinet, distinguées par des numéros, suivant qu'il voyoit quelques différences dans la grandeur, dans les teintes de couleur ou dans l'indication du pays natal des animaux qui composent sa collection. Il nous paroît donc que sur cette seule autorité de Seba, M. Brisson n'étoit pas fondé à faire trois espèces différentes de ces trois philandres, d'autant plus qu'il n'a pas même employé les caractères distinctifs exprimés dans les figures, & qu'il ne fait aucune mention de la différence de l'ongle qui se trouve aux pouces des pieds de derriere des deux premiers, & qui manque au troisième. M. Brisson devoit donc rapporter à son *n°. 3*, c'est-à-dire, à son philandre d'Amboine, *page 289*, toute la nomenclature qu'il a mise à son philandre, *n°. 1*, *page 286*, tous les noms & synonymes qu'il cite ne convenant qu'au philandre, *n°. 3*, puisque c'est celui dont les pouces des pieds de derriere n'ont point d'ongle. Il dit en général que les doigts des philandres sont onguiculés, & il ne fait sur cela aucune exception ; cependant le philandre qu'il a vu au Cabinet du Roi, & qui est notre sarigue, n'a point d'ongle aux pouces des

pieds de derriere, & il paroît que c'est le seul qu'il ait vu, puisqu'il n'y a dans son Livre que le *n°. 1* qui soit précédé de deux étoiles. L'ouvrage de M. Brisson, d'ailleurs très utile, pêche principalement en ce que la liste des espèces y est beaucoup plus grande que celle de la Nature.

Il ne nous reste maintenant à examiner que la nomenclature de M. Linnæus; elle est sur cet article moins fautive que celle des autres, en ce que cet auteur supprime une des trois espèces dont nous venons de parler, & qu'il réduit à deux les trois animaux de Seba; ce n'est pas avoir tout fait, car il faut les réduire à un: mais du moins c'est avoir fait quelque chose, & d'ailleurs il emploie le caractère distinctif des pouces de derriere sans ongles, ce qu'aucun des autres, à l'exception de Tyson, n'avoit observé. La description que M. Linnæus donne du sarigue, sous le nom de *Marsupialis* (*k*) *n°. 1*, *Didelphis*, &c. nous a paru bonne & assez conforme à la Nature, mais il y a inexactitude dans sa distribution & erreur dans ses indications: cet auteur, qui sous le nom d'*Opossum*, *n°. 3*, *page 55*, désigne un animal différent de son *Marsupialis*, n°. 1, & qui ne cite à cet égard que la seule autorité de Seba, dit cependant que cet opossum n'a point d'ongle aux pouces de derriere, tandis que cet ongle est très apparent dans

---

(*k*) Linnæus, *Syst. nat.* edit. X. Holmiæ, 1758, page 54.

les figures de Seba ; il auroit au moins dû nous avertir que le dessinateur de Seba s'étoit trompé. Une autre erreur, c'est d'avoir cité le *Maritacaca* de Pison comme le même animal que le *Carigueya*, tandis que dans l'ouvrage de Pison, ces deux animaux, quoiqu'annoncés dans le même chapitre, sont cependant donnés, par Pison même, pour deux animaux différens, & qu'il les décrit l'un après l'autre. Mais ce qu'on doit regarder comme une erreur plus considérable que les deux premieres, c'est d'avoir fait du même animal deux espèces différentes ; le *Marsupialis*, nº. 1, & l'*Opossum*, nº. 3, ne sont pas des animaux différens ; ils ont tous deux, suivant M. Linnæus même, le *marsupium* ou la *poche*, ils ont tous deux les pouces de derriere sans ongle, ils sont tous deux d'Amérique, & ils ne diffèrent (toujours selon lui) qu'en ce que le premier a huit mamelles, & que le second n'en a que deux, & la tache au-dessus des yeux plus pâle; or ce dernier caractere est, comme nous l'avons dit, nul, & le premier est au moins très équivoque ; car le nombre des mamelles varie dans plusieurs espèces d'animaux, & peut-être plus dans celle-ci que dans une autre, puisque des deux sarigues femelles que nous avons au Cabinet du Roi, & qui sont certainement de même espèce & du même pays, l'une a cinq & l'autre a sept tétines, & que ceux qui ont observé les mamelles de ces animaux, ne s'accordent pas sur le nombre; Marcgrave, qui a été copié par beaucoup

d'autres, en compte huit; Barrère dit qu'ordinairement il n'y en a que quatre, &c. Cette différence qui se trouve dans le nombre des mamelles, n'a rien de singulier puisque la même variété se trouve dans les animaux les plus connus, tels que la chienne qui en a quelquefois dix, & d'autres fois neuf, huit ou sept; la truie qui en a dix, onze ou douze; la vache qui en a six, cinq ou quatre: la chèvre & la brebis qui en ont quatre, trois ou deux; le rat qui en a dix ou huit; le furet qui en a trois à droite & quatre à gauche, &c. d'où l'on voit qu'on ne peut rien établir de fixe & de certain sur l'ordre & le nombre des mamelles, qui varient dans la plupart des animaux.

De tout cet examen que nous venons de faire avec autant de scrupule que d'impartialité, il résulte que le *Philander Opossum* seu *Carigueya Brasiliensis*, pl. xxxvj, fig, 1, 2, & 3; le *Philander orientalis*, pl. xxxviij, fig. 1; & le *Philander orientalis maximus*, pl. xxxix, fig. 1 de Seba, *vol. I, pages 56, 61 & 64*; que le philandre *n°. 1*, le philandre oriental *n°. 3*, de M. Brisson, *pages 286, 288 & 289*; & enfin que le *Marsupialis* n°. 1, & l'*Opossum* n°. 3, de M. Linnæus, *édition X, pages 54 & 55*, n'indiquent tous qu'un seul & même animal, & que cet animal est notre sarigue, dont le climat unique & naturel est l'Amérique méridionale, & qui ne s'est jamais trouvé aux grandes Indes que comme étranger & après y avoir été transporté. Je crois avoir levé sur cela toutes les incertitudes; mais il reste encore des obscurités au sujet du *Taiibi*, que

Marcgrave *(l)* n'a pas donné comme un animal différent du *Carigueya*, & que néanmoins Jonston (*m*), Seba (*n*), & MM. Klein (*o*), Linnæus (*p*), & Brisson (*q*), qui n'ont écrit que d'après Marcgrave, ont présenté comme une espèce distincte & différente des précédentes. Cependant on trouve dans Marcgrave les deux noms *Carigueya*, *Taiibi*, à la tête du même article, il y est dit que cet animal s'appelle *Carigueya* au Bresil, & *Taiibi* au Paraguai (*Carigueya Brasiliensibus, aliquibus Jupatiima, Petiguaribus Taiibi*) : on trouve ensuite une description du carigueya tirée de Ximénès, après laquelle on en trouve une autre de l'animal appellé *Taiibi* par les Brasiliens, *Cachorro domato* par les Portugais, & *Booschatte* ou *Rat de bois* par les Hollandois. Marcgrave ne dit pas que ce soit un animal différent du carigueya, il le donne au contraire pour le mâle du carigueya (*pedes & digitos habet ut femella jam descripta*) ; il paroît clairement qu'au Paraguai on appelloit le sarigue mâle & femelle *Taiibi*, & qu'au Bresil on donnoit ce nom de *Taiibi* au seul mâle, & celui de *Carigueya* à la femelle. D'ailleurs les différences entre ces deux animaux, telles qu'elles sont indiquées par leurs descriptions, sont trop legeres pour fonder sur ces dissem-

---

(*l*) Marcgrave, *hist. nat. Brasil. p.* 323.
(*m*) Jonston, *de quadruped. p.* 96.
(*n*) Seba, vol. I, p. 57, Tab. 36, fig. 4.
(*o*) Klein, *de quadruped.* p. 59.
(*p*) Linnæus, *Syst. nat.* edit. X, p. 54, n°. 2.
(*q*) Brisson, *Regn. animal. p.* 290.

blances deux eſpèces différentès ; la plus ſenſible eſt celle de la couleur du poil, qui dans le carigueya eſt jaune & brune, au lieu qu'elle eſt griſe dans le taiibi, dont les poils ſont blancs (*r*) en deſſous & bruns ou noirs à leur extrémité. Il eſt donc plus probable que le taiibi eſt en effet le mâle du ſarigue. M. Ray (*s*) paroît être de cette opinion, lorſqu'il dit, en parlant du carigueya, & du taiibi, *an ſpecie, an ſexu tantùm à precedenti diverſum.* Cependant malgré l'autorité de Marcgrave & le doute très raiſonnable de Ray, Seba donne (*planche xxxvj, n°. 4*) la figure d'un animal femelle auquel il applique, ſans aucun garant, le nom de *Taiibi*; & il dit en même temps que ce taiibi eſt le même animal que le *Tlaquatzin* de Hernandès ; c'eſt ajouter la mépriſe à l'erreur ; car, de l'aveu même de Seba (*t*), ſon taiibi, qui eſt femelle, n'a point de poche ſous le ventre, & il ſuffiſoit de lire Hernandès pour voir qu'il donne à ſon tlaquatzin cette poche comme un principal caractere. Le taiibi de Seba ne peut donc être le tlaquatzin de Hernandès, puiſqu'il n'a point de poche, ni le taiibi de Marc-

(*r*) Le poil du rat de bois eſt d'un très beau gris argenté, on en voit même qui ſont tout blancs & d'un très beau blanc ; la femelle a ſous le ventre une bourſe qui s'ouvre & ſe ferme quand elle veut. *Deſcription de la Nouvelle-France, par le Pere Charlevoix, Paris*, 1744, tome III, p. 334.

(*s*) Ray, *Synopſ. quadrup. p. 185.*

(*t*) *Marſupio tamen pro recondendis catulis caret hæc ſpecies.* Seba, vol. I, p. 58.

grave, puisqu'il est femelle ; c'est certainement un autre animal assez mal dessiné & encore plus mal décrit, auquel Seba s'est avisé de donner le nom de *Taiibi*, & qu'il rapporte mal-à-propos au tlaquatzin de Hernandès, qui, comme nous l'avons dit, est le même que notre sarigue. MM. Brisson & Linnæus ont, au sujet du taiibi, suivi à la lettre ce qu'en a dit Seba ; ils ont copié jusqu'à son erreur sur le tlaquatzin de Hernandès, & ils ont tous deux fait une espèce fort équivoque de cet animal, le premier sous le nom de *Philandre du Bresil* (*u*), n°. 4, & le second sous celui de *Philander* (*x*), n°. 2. Le vrai taiibi, c'est-à-dire, le taiibi de Marcgrave & de Ray, n'est donc point le taiibi de Seba, ni le philander de M. Linnæus, ni le philandre du Bresil de M. Brisson, ceux-ci ne sont point le tlaquatzin de Hernandès. Ce taiibi de Seba (supposé qu'il existe) est un animal différent de tous ceux qui avoient été indiqués par les auteurs précédens : il auroit fallu lui donner un nom particulier & ne pas le confondre, par une dénomination équivoque, avec le taiibi de Marcgrave, qui n'a rien de commun avec lui. Au reste, comme le sarigue mâle n'a point de poche sous le ventre, & qu'il diffère de la femelle par

(*u*) *Philander pilis in exortu albis, in extremitate nigricantibus vestita . . . Philander Brasiliensis*, le Philandre du Bresil. *Regn. anim. p.* 290.

(*x*) *Philander. Didelphis caudâ basi pilosâ, auriculis pendulis, mammis quaternis.* System. nat. edit. x, page 59, n°. 2.

ce caractere si remarquable, il n'est pas étonnant qu'on leur ait donné à chacun un nom, & qu'on ait appellé la femelle *Carigueia*, & le mâle *Taiibi.*

Edward Tyson, comme nous l'avons déjà dit, a décrit & disséqué le sarigue femelle avec soin : dans l'individu qui lui a servi de sujet, la tête avoit six pouces, le corps treize, & la queue douze de longueur; les jambes de devant six pouces (*y*), & celles de derriere quatre & demi de hauteur; le corps quinze à seize pouces de circonférence; la queue trois pouces de tour à son origine, & un pouce seulement vers l'extrémité; la tête trois pouces de largeur entre les deux oreilles allant toujours en diminuant jusqu'au nez, elle est plus ressemblante à celle d'un cochon de lait qu'à celle d'un renard; les orbites des yeux sont très inclinées dans la direction des oreilles au nez; les oreilles sont arrondies & longues d'environ un pouce & demi; l'ouverture de la gueule est de deux pouces & demi en

(*y*) *Nota* que cette maniere de mesurer les jambes n'est pas exacte. Tyson reconnoît lui-même que dans le squelette les os des jambes de devant étoient plus courts que ceux des jambes de derriere; & Marcgrave dans sa description, dit aussi que les jambes de devant étoient plus courtes que celles de derriere; ces différences ne proviennent que de la différente maniere de les mesurer, & c'est par cette raison que dans nos descriptions nous ne donnons pas les mesures des jambes en bloc, & que nous détaillons celles de chacune des parties qui composent la jambe.

la

la mesurant depuis l'un des angles de la lèvre jusqu'à l'extrémité du museau; la langue est assez étroite, & longue de trois pouces, rude & hérissée de petites papilles tournées en arriere : il y a cinq doigts aux pieds de devant, tous les cinq armés d'ongles crochus, autant de doigts aux pieds de derrière, dont quatre seulement sont armés d'ongles, & le cinquième, qui est le pouce, est séparé des autres; il est aussi placé plus bas & n'a point d'ongle; tous ces doigts sont sans poils & recouverts d'une peau rougeâtre, ils ont près d'un pouce de longueur; la paume des mains & des pieds est large, & il y a des callosités charnues sous tous les doigts. La queue n'est couverte de poils qu'à son origine jusqu'à deux ou trois pouces de longueur, après quoi c'est une peau écailleuse & lisse dont elle est revêtue jusqu'à l'extrémité; ces écailles sont blanchâtres, à-peu-près hexagones & placées réguliérement, en sorte qu'elles n'anticipent pas les unes sur les autres; elles sont toutes séparées & environnées d'une petite aire de peau plus brune que l'écaille : les oreilles, comme les pieds & la queue, sont sans poils; elles sont si minces qu'on ne peut pas dire qu'elles soient cartilagineuses, elles sont simplement membraneuses comme les ailes des chauve-souris; elles sont très ouvertes, & le conduit auditif paroît fort large. La mâchoire du dessus est un peu plus alongée que celle du dessous, les narines sont larges, les yeux petits, noirs, vifs & proéminens, le cou court, la poitrine large,

la moustache comme celle du chat, le poil du devant de la tête est plus blanc & plus court que celui du corps, il est d'un gris-cendré mêlé de quelques petites houpes de poils noirs & blanchâtres sur le dos & sur les côtes, plus brun sur le ventre, & encore plus foncé sur les jambes. Sous le ventre de la femelle est une fente qui a deux ou trois pouces de longueur, cette fente est fermée par deux peaux qui composent une poche velue à l'extérieur, & moins garnie de poil à l'intérieur, cette poche renferme les mamelles; les petits nouveaux-nés y entrent pour les sucer, & prennent si bien l'habitude de s'y cacher, qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorsqu'ils sont épouvantés. Cette poche a du mouvement & du jeu, elle s'ouvre & se referme à la volonté de l'animal : la mécanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de plusieurs muscles & de deux os qui n'appartiennent qu'à cette espèce d'animal; ces deux os sont placés au-devant des os pubis auxquels ils sont attachés par la base, ils ont environ deux pouces de longueur & vont toujours en diminuant un peu de grosseur depuis la base jusqu'à l'extrémité; ils soutiennent les muscles qui font ouvrir la poche & leur servent de point d'appui; les antagonistes de ces muscles servent à la resserrer & à la fermer si exactement, que dans l'animal vivant l'on ne peut voir l'ouverture qu'en la dilatant de force avec les doigts; l'intérieur de cette poche est parsemé de glandes qui fournissent une substance jaunâtre d'une si mauvaise

odeur qu'elle se communique à tout le corps de l'animal; cependant lorsqu'on laisse sécher cette matiere, non-seulement elle perd son odeur désagréable, mais elle acquiert du parfum qu'on peut comparer à celui du musc. Cette poche n'est pas, comme l'ont avancé faussement Marcgrave & Pison, le lieu dans lequel les petits sont conçus; le sarigue femelle a une matrice à l'intérieur, différente, à la vérité, de celle des autres animaux, mais dans laquelle les petits sont conçus & portés jusqu'au moment de leur naissance. Tyson (z) prétend que dans cet animal il y a deux matrices, deux vagins, quatre cornes de matrices, quatre trompes de Fallope & quatre ovaires. M. Daubenton n'est pas d'accord avec Tyson sur tous ces faits; mais en comparant sa description avec celle de Tyson, on verra qu'il est au moins très certain que dans les organes de la génération des sarigues il y a plusieurs parties doubles qui sont simples dans les autres animaux. Le gland de la verge du mâle & celui du clitoris de la femelle sont fourchus & paroissent doubles. Le vagin qui est simple à l'entrée se partage ensuite en deux canaux, &c. Cette conformation est en général très singuliere & différente de celle de tous les autres animaux quadrupèdes.

(z) *We will therefore here take a survey and an account of these parts; and we find that there are* two *ovaria*, two *tubæ Fallopianæ*, two *cornua uteri*, two *uteri and* two *vaginæ uteri*. Tyson, *anatomy of an Opossum. London, 1698, p. 36.*

Le ſarigue eſt uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau monde ; il paroît ſeulement qu'il n'affecte pas auſſi conſtamment que le tatou les climats les plus chauds. On le trouve non-ſeulement au Breſil, à la Guiane, au Mexique, mais auſſi à la Floride, en Virgine (*a*) & dans les autres régions tempérées de ce continent. Il eſt par-tout aſſez commun, parce qu'il produit ſouvent & en grand nombre ; la plupart des Auteurs diſent quatre ou cinq petits (*b*), d'autres ſix ou ſept ; Marcgrave aſſure avoir vu ſix petits vivans dans la poche d'une femelle (*c*) : ces petits avoient environ deux pouces de longueur, ils étoient déjà fort agiles, ils ſortoient de la poche & y rentroient pluſieurs fois par jour : ils ſont bien plus petits lorſqu'ils naiſſent ; certains Voyageurs diſent qu'ils ne ſont pas plus gros que des mouches au moment de

(*a*) Les opoſſums ſont communs dans la Virginie & dans la Nouvelle-Eſpagne. *Hiſt. nat. des Antilles. Rotterdam*, 1658, p. 122.

(*b*) *Quaternos quinoſve parit catulos, quos utero conceptos, editoſque in lucem, alvi cavitate quâdam dum adhuc parvuli ſunt, condit & ſervat, &c.* Hernand. *hiſt. Mex. p* 330.

(*c*) *Hæc ipſa quam deſcribo beſtia ſex catulos vivos & omnibus membris abſolutos, ſed ſine pilis, in hac burſa habebat, qui etiam hinc inde in eâ movebantur ; quilibet catulus duos digitos erat longus, &c.* Marcgrave, *hiſt. Braſ p.* 222. — Ils ont un ſac ſous le ventre dans lequel ils portent leurs petits, qui ſont par fois ſix ou ſept d'une ventrée. *Deſcription du nouveau monde*, par de Laët, p. 485.

leur naissance (*d*), c'est-à-dire, quand ils sortent de la matrice pour entrer dans la poche & s'attacher aux mamelles. Ce fait n'est pas aussi exagéré qu'on pourroit l'imaginer, car nous avons vu nous-mêmes, dans un animal dont l'espèce est voisine de celle du sarigue, des petits attachés à la mamelle qui n'étoient pas plus gros que des fèves, & l'on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que dans ces animaux la matrice n'est, pour ainsi dire, que le lieu de la conception, de la formation & du premier développement du fœtus, dont l'exclusion étant plus précoce que dans les autres quadrupèdes, l'accroissement s'achève dans la bourse où ils entrent au moment de leur naissance prématurée. Personne n'a observé la durée de la gestation de ces animaux, que nous présumons être beaucoup plus courte que dans les autres; & comme c'est un exemple singulier dans la Nature

---

(*d*) La femelle du Possum a un double ventre ou plutôt une membrane pendante qui lui couvre tout le ventre sans y être attachée, & dont on peut regarder l'intérieur lorsqu'elle a une fois porté des petits. Au derriere de cette membrane il y a une ouverture où l'on peut passer la main, si on ne l'a pas grosse. C'est ici où les petits se retirent, soit pour éviter quelque danger, soit pour teter ou pour dormir. Ils vivent de cette maniere jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher pâture d'eux-mêmes ... J'ai vu moi-même de ces petits attachés à la tétine lorsqu'ils n'étoient pas plus gros qu'une mouche, & qui ne s'en détachoient qu'après avoir atteint la grosseur d'une souris. *Histoire de la Virginie*, *p.* 220.

que cette exclusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée de voir des sarigues vivans dans leur pays natal, de tâcher de savoir combien les femelles portent de temps, & combien de temps encore après la naissance les petits restent attachés à la mamelle avant que de s'en séparer; cette observation, curieuse par elle-même, pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus avant le terme.

Les petits sarigues restent donc attachés & comme collés aux mamelles de la mere pendant le premier âge & jusqu'à ce qu'ils ayent pris assez de force & d'accroissement pour se mouvoir aisément. Ce fait n'est pas douteux, il n'est pas même particulier à cette seule espèce; puisque nous avons vu, comme je viens de le dire, des petits ainsi attachés aux mamelles dans une autre espèce, que nous appellerons la *Marmose*, & de laquelle nous parlerons bientôt. Or cette femelle marmose n'a pas, comme la femelle sarigue, une poche sous le ventre où les petits puissent se cacher; ce n'est donc pas de la commodité ou du secours que la poche prête aux petits que dépend uniquement l'effet de la longue adhérence aux mamelles, non plus que celui de leur accroissement dans cette situation immobile; je fais cette remarque afin de prévenir les conjectures que l'on pourroit faire sur l'usage de la poche, en la regardant comme une seconde matrice, ou tout au moins comme un abri absolument nécessaire à ces petits prématu-

rément nés. Il y a des Auteurs (*e*) qui prétendent qu'ils restent collés à la mamelle plusieurs semaines de suite; d'autres disent (*f*) qu'ils ne demeurent dans la poche que pendant le premier mois de leur âge. On peut aisément ouvrir cette poche de la mere, regarder, compter & même toucher les petits sans les incommoder; ils ne quittent la tétine, qu'ils tiennent avec la gueule, que quand ils ont assez de force pour marcher; ils se laissent alors tomber dans la poche & sortent ensuite (*g*) pour se promener & pour chercher leur subsistance (*h*); ils y entrent

---

(*e*) Les petits sont collés à la tétine, & c'est là où ils croissent à vue d'œil pendant plusieurs semaines de suite jusqu'à ce qu'ils ayent acquis de la force, qu'ils ouvrent les yeux, & que leur poil soit venu; alors ils tombent dans la membrane, d'où ils sortent & où ils rentrent à leur guise. *Histoire de la Virginie. Amsterdam*, 1707, *page* 220.

(*f*) *Septem plus minusve ut plurimùm uno partu excludit fœtus, quos donec menstruam ætatem attingant, pro lubitu nunc alvo recundit, nunc iterum prodit.* Ralp. Hamor *apud* Nieremberg, p. 157.

(*g*) C'est dans sa poche qu'après avoir mis bas elle retire ses petits, qui s'attachant à ses tétines s'y nourrissent de son lait, & s'y élevent comme dans un sûr asyle où ils sont toujours chaudement... Dès que les petits sont assez forts pour pouvoir sortir & courir sur l'herbe, la mere ouvrant sa poche leur donne issue, &c. *Mémoires de la Louisiane, par Dumont, p. 84.*

(*h*) La mere les met au monde nus & aveugles, & les prenant ensuite avec les doigts des pieds de devant, elle les met dans sa bourse, qui est comme une espèce de matrice, elle les échauffe doucement ... enfin elle ne les tire point de là qu'ils ne jouissent de la lumière, alors elle les transporte sur quelque colline où elle

souvent pour dormir, pour têter, & aussi pour se cacher lorsqu'ils sont épouvantés ; la mere fuit alors & les emporte tous ; elle ne paroît jamais avoir plus de ventre que quand il y a long-temps qu'elle a mis bas & que ses petits sont déjà grands, car dans le temps de la vraie gestation on s'apperçoit peu qu'elle soit pleine.

A la seule inspection de la forme des pieds de cet animal, il est aisé de juger qu'il marche mal & qu'il court lentement; aussi dit-on (*i*) qu'un homme peut l'attraper sans même précipiter son pas. En revanche, il grimpe sur les arbres (*k*) avec une extrême

---

ne prévoit point de dangers, & ayant ouvert sa bourse elle les en fait sortir, les expose aux rayons du soleil, les amuse en jouant avec eux ; au moindre bruit ou sur le soupçon du moindre danger, elle rappelle aussitôt ses petits par un cri, *tic*, *tic*, *tic*, lesquels obéissant alors à leur mere, reviennent à elle & se recachent dans la bourse, &c. Seba, vol. I, p. 56. --- Lorsque la mere entend quelque bruit ou quelque mouvement qui lui fait ombrage, elle fait un certain cri ; & à ce signal qui est connu des petits, on les voit aussi tôt courir à leur mere & rentrer d'où ils sont sortis. *Mémoires de la Louisiane*, *p. 83*.

(*i*) Cet animal est si lent, qu'il est très facile de l'attraper. *Mémoires de la Louisiane*, *par Dumont*, *p. 83*. — On ne voit ordinairement point d'animal marcher si lentement, & j'en ai pris souvent à mon pas ordinaire. *Histoire de la Louisiane*, *par M. le Page du Pratz*, *tome II*, *p. 93*.

(*k*) *Scandit arbores incredibili pernicitate*. Hernand. *hist. Mex. p. 330*. --- Il monte sur les arbres d'une admirable vîtesse, & porte grand dommage aux oiseaux domestiques, à la façon d'un renard : au reste il ne fait

facilité; il se cache dans le feuillage pour attraper des oiseaux (*l*), ou bien il se suspend par la queue dont l'extrémité est musculeuse & flexible (*m*) comme une main, en sorte qu'il peut serrer & même environner de plus d'un tour les corps qu'il saisit; il reste quelquefois long-temps dans cette situation, sans mouvement, le corps suspendu, la tête en bas, il épie & attend le petit gibier au passage (*n*); d'autres fois il se balance pour

---

nul mal. De Laët, p. 143. --- *Hoc animal fructibus arborum vescitur. Ideòque non solum ob id arbores scandit, sed etiam cum catulis in crumena inclusis, magnâ agilitate de arbore in arborem transilit.* Petrus Martyr, *Ocean. decad.* 1, *lib. IX*, *p.* 21.

(*l*) *Fœtet animal instar vulpis aut martis: mordax est; vescitur libenter gallinis quas rapit ut vulpes, & arbores scandendo avibus insidiatur: vescitur quoque sacchari cannis, quibus sustentavi per quatuor septimanas in cubiculo meo; tandem funi cui alligatum erat se implicans, ex compressione obiit.* Marcgrave, *hist. Bras.* p 223.

(*m*) *Cauda . . . quâ mordicùs firmiterque quidquid apprehendit retinet.* Hernand. *Hist. Mex. p.* 330. --- Sa queue est faite pour s'accrocher, car en le prenant par cet endroit, il s'entortille aussi-tôt autour du doigt. . . La femelle étant prise, souffre, sans donner le moindre signe de vie, qu'on la suspende par la queue au-dessus d'un feu allumé; la queue s'accroche d'elle-même, & la mere périt ainsi avec ses petits, sans que rien soit capable de lui desserrer la peau de sa poche. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.*

(*n*) Il est très friand des oiseaux & de la volaille, aussi entre-t il hardiment dans les basses-cours & dans les poulaillers. Il va même dans les champs manger le mahi qu'on y a semé. L'instinct avec lequel il fait sa chasse est très singulier. Après avoir pris un petit oi-

sauter d'un arbre à un autre à-peu-près comme les singes à queue *prenante*, auxquels il ressemble aussi pour la conformation des pieds. Quoique carnassier, & même avide de sang qu'il se plaît à sucer, il mange assez de tout (*o*), des reptiles, des insectes, des cannes de sucre, des patates, des racines, & même des feuilles & des écorces. On peut le nourrir comme un animal domestique (*p*), il n'est ni féroce ni farouche, & on l'apprivoise aisément, mais il dégoûte par sa mauvaise

---

seau & l'avoir tué, il se garde bien de le manger : il le pose proprement dans une belle place découverte proche de quelque gros arbre ; ensuite montant sur cet arbre & se suspendant par la queue à celle de ses branches qui est la plus voisine de l'oiseau, il attend patiemment en cet état que quelqu'autre oiseau carnassier vienne pour l'enlever, alors il se jette dessus & fait sa proie de l'un & de l'autre. *Mémoires de la Louisiane, par Dumont, p. 84.* --- Il chasse la nuit & fait la guerre aux volailles, dont il suce le sang & qu'il ne mange jamais. *Histoire de la Louisiane, par le Page du Pratz, p. 93.*

(*o*) *Vescitur cohortalibus quas vulpecularum mustelarumve sylvestrum more jugulat, illarum sanguinem absorbens, cætera innoxium ac simplissimum animal . . . Pascitur etiam fructibus, pane, oleribus, frumentaceis, aliisque, veluti nos experimento cognovimus, alentes istud domi, ac in deliciis habentes.* Hernandès, *hist. Mex. p.* 330. --- Il grimpe légérement sur les arbres, & se nourrit d'oiseaux ; il fait la chasse aux poules comme le renard, mais au défaut de proie il se nourrit de fruits. *Histoire naturelle des Antilles. Rotterdam*, 1658, page 121.

(*p*) *Victitat carnibus & fructibus, herbis & pane; ideoque à multis animi gratiâ domi nutritur.* Marcgrave, *hist. nat. Brasil. p.* 222.

odeur qui eſt plus forte que celle du renard (*q*); & il déplaît auſſi par ſa vilaine figure; car indépendamment de ſes oreilles de chouette, de ſa queue de ſerpent & de ſa gueule fendue juſqu'auprès des yeux, ſon corps paroît toujours ſale, parce que le poil qui n'eſt ni liſſe ni friſé, eſt terne & ſemble être couvert de boue (*r*). Sa mauvaiſe odeur réſide dans la peau, car ſa chair n'eſt pas mauvaiſe à manger (*s*), c'eſt même un des

---

(*q*) Les Caragues ou Sarigoys ſont ſemblables aux renards d'Eſpagne, mais ils ſont plus petits & ſentent plus mauvais de beaucoup. *Deſcription des Indes occidentales*, par de Laët, p. 85.

(*r*) Ils ſont hideux à voir, & leur peau paroît toujours couverte de boue. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont*, p. 83. — Son poil eſt gris, & quoique fin, il n'eſt jamais liſſe. Les femmes des Naturels le filent & en font des jarretieres, qu'elles teignent enſuite en rouge. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II*, p. 94.

(*s*) *Teſtatur ipſe Raphe comediſſe hoc animal, & eſſe grati & ſalubris nutrimenti.* Nieremberg, *hiſt. nat. peregrin. p. 157. Carnibus hujus animalis non ſolum Indi libentiſſimè veſcuntur, verùm etiam hanc cæterorum animalium quaſcumque carnes guſtu ſuavitate nobilitatas, antecellere prædicant. Quapropter legitur in hiſtoria Indica quod habitatores inſulæ Cubæ obſervantes magnam horum animalium quantitatem vagantium ſuper arbores ſecus littora inſulæ creſcentes; clanculum accedentes, & de improviſo, magno impetu arborem excutientes, has belluas cadere in aquam cogunt; tunc innatantes illas apprehendunt, poſtea in cibos multifariè coquunt.* Aldrov. *de quadrup. digit. lib. II*, p 225. — La chair des rats ſauvages eſt fort bonne, on la mange, & ils ont à-peu-près le goût du cochon de lait. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page* 83. — La chair de cet animal eſt

animaux que les Sauvages chassent de préférence, & duquel ils se nourrissent le plus volontiers.

---

d'un très bon goût & approche fort de celle du cochon de lait. *Histoire de la Louisiane*, *par M. le Page du Pratz*, *page 94*. --- Le Sarigoy est un petit animal puant dont la chair est cependant fort bonne. *Voyage de Coreal. Paris*, 1722, tome I, *p. 176*.





LA MARMOSE (*a*).

Voyez planche VIII de ce volume, figure 3 le mâle, & fig. 4 la femelle.

L'ESPECE de la Marmose paroît être voisine de celle du Sarigue, elles sont du même climat, dans le même continent; & ces deux

(*a*) La Marmose, *Marmosa*, nom que les Brasiliens donnent à cet animal, selon Seba, & que nous avons adopté. Les Nègres de nos isles appellent le sarigue *Manicou*; & la marmose, qui est plus petite que le sarigue, *rat manicou*.

Mus sylvestris Americanus Scalopès *dictus*. Seba, vol. I, p. 46, Tab. 31, fig. 1 & 2. *Nota* que ce nom *Scalopès* que Seba donne à cet animal, & que MM. Klein & Brisson ont aussi adopté, a été très mal appliqué. Le scalopès des Grecs n'est certainement pas la marmose du Bresil, & d'ailleurs il n'est pas possible de déterminer ce que c'est que le scalopès par les indications des anciens : *ad finem quidam mures sunt quos* scalopes *vocant ut Scholiastes Aristophanis in Acharnensibus animadvertit.* Aldrov. *de quadrup. digit. vivip. p. 416.* Je crois que voilà la seule notice que nous ayons du scalopès, elle ne suffit pas à beaucoup près pour déterminer une espèce, & encore moins pour en appliquer le nom à un animal du nouveau monde.

Philander saturatè spadiceus in dorso, in ventre dilutè flavus, pedibus albicantibus . . . Philander Americanus, le Philandre d'Amérique. Brisson, *Regn. animal*, *page* 291.

Murina. Didelphis caudâ semi pilosâ, mammis senis. Linn. *Syst. nat. edit. X*, *p. 55. Nota 1°.* que M. Lin-

animaux se ressemblent par la forme du corps, par la conformation des pieds, par la queue *prenante* qui est couverte d'écailles dans la plus grande partie de sa longueur, & n'est revêtue de poil qu'à son origine ; par l'ordre des dents (*b*), qui sont en plus grand nombre que dans les autres quadrupèdes : mais la marmose est bien plus petite que le sarigue, elle a le museau encore plus pointu ; la femelle n'a pas de poche sous le ventre comme celle du sarigue (*Voyez planche VIII, fig. 4 de ce Volume.*) ; il y a seulement deux plis longitudinaux près des cuisses, entre lesquels les petits se placent pour s'attacher aux mamelles. Les parties de la génération, tant du mâle que de la femelle marmoses, ressemblent par la forme & par la position à celles du sarigue ; le gland de la verge du mâle est fourchu comme celui du sarigue, il est placé dans l'anus ; & cet orifice,

---

næus, qui présente ici le murina après l'opossum, fait une question qui suppose un doute mal fondé, *an pullus præcedentis*, dit-il, du murina relativement à l'opossum. Cela ne peut pas être ; car, de l'aveu de M. Linnæus, son opossum a une poche sous le ventre ; & par la description de Seba, il est clair que la femelle du murina n'en a point. *Nota* 2°. que la phrase indicative pêche en ce qu'elle donne, comme un caractere constant, six mamelles à la marmose, tandis que le nombre des mamelles varie, & que la marmose que nous avons vue avoit quatorze mamelles.

(*b*) Les dents, dans le sarigue & la marmose, sont au nombre de cinquante. *Voyez* au tome XXI de l'édition en trente-un volumes, la description de ces deux animaux.

dans la femelle, paroît être aussi l'orifice de la vulve. La naissance des petits semble être encore plus précoce dans l'espèce de la marmose que dans celle du sarigue ; ils sont à peine aussi gros que des petites fèves lorsqu'ils naissent & qu'ils vont s'attacher aux mamelles ; les portées sont aussi plus nombreuses. Nous avons vu dix petites marmoses, chacune attachée à un mamelon, & il y avoit encore sur le ventre de la mere quatre mamelons vacans, en sorte qu'elle avoit en tout quatorze mamelles ; c'est principalement sur les femelles de cette espèce qu'il faudroit faire les observations que nous avons indiquées dans l'article précédent : je suis persuadé que ces animaux mettent bas peu de jours après la conception, & que les petits au moment de l'exclusion ne sont encore que des fœtus qui, même comme fœtus, n'ont pas pris le quart de leur accroissement ; l'accouchement de la mere est toujours une fausse-couche très prématurée, & les fœtus ne sauvent leur vie naissante qu'en s'attachant aux mamelles sans jamais les quitter jusqu'à ce qu'ils ayent acquis le même degré d'accroissement & de force qu'ils auroient pris naturellement dans la matrice si l'exclusion n'eût pas été prématurée.

La marmose a les mêmes inclinations & les mêmes mœurs que le sarigue ; tous deux se creusent des terriers pour se réfugier, tous deux s'accrochent aux branches des arbres par l'extrémité de leur queue, & s'élancent de-là sur les oiseaux & sur les pe-

tits animaux; ils mangent aussi des fruits, des graines & des racines, mais ils sont encore plus friands de poisson & d'écrevisse, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue. Ce fait est très douteux, & s'accorde fort mal avec la stupidité naturelle qu'on reproche à ces animaux qui, selon le témoignage de la plupart des Voyageurs, ne savent ni se mouvoir à propos, ni fuir, ni se défendre.



LE



LE CAYOPOLLIN (*a*).

Voyez planche VIII, fig. 3 de ce volume.

Le premier Auteur qui ait parlé de cet animal eſt Fernandès (*b*) ; le Cayopollin, dit-il, eſt un petit animal un peu plus grand qu'un Rat, reſſemblant au Sarigue par le muſeau, les oreilles & la queue qui eſt plus épaiſſe & plus forte que celle d'un rat, & de laquelle il ſe ſert comme d'une main; il a les oreilles minces & diaphanes ; le ventre, les jambes & les pieds blancs : les petits, lorſqu'ils ont peur, tiennent la mere embraſſée ; elle les

(*a*) Le *Cayopollin* ou *Kayopollin.*
Cayopollin. Fernandès, *hiſt. nov. Eſp. p. 10.*
Animal caudimanum ſeu *Coyopollin.* Nieremberg, *hiſt. nat. Peregrin. p. 158.*
Coyopollin. Jonſton, *de quadrup. p. 118.*
Mus indicus dictus Coyopollin. Charleton, *Exercit. p 25, n°. 5.*
Mus Africanus Kayopollin dictus. Seba, vol. I, p. 39, Tab. 31, fig. 3. *Nota* qu'il y a erreur dans cette indication, cet animal n'étant point d'Afrique, mais d'Amérique.
Philander ſaturatè ſpadiceus in dorſo, in ventre ex albo flavicans, caudâ ex ſaturatè ſpadiceo maculatâ......
Philander Africanus, le philandre d'Afrique. Briſſon, *Regn. animal. pag. 292* : même erreur ſur le climat, copiée de Seba.
(*b*) Franç. Fernandès, *Hiſt. quadr. Novæ Hiſpaniæ*, Romæ, 1626, cap. XXIX, pag. 10.

élève sur les arbres : cette espèce s'est trouvée dans les montagnes de la Nouvelle-Espagne. Nieremberg (c) a copié mot à mot ces indications de Fernandès, & n'y a rien ajouté. Seba (*d*), qui le premier a fait dessiner & graver cet animal, n'en donne aucune description, il dit seulement qu'il a la tête un peu plus épaisse & la queue un tant soit peu plus grosse que la marmose ; & que, quoiqu'il soit du même genre, il est cependant d'un autre climat, & même d'un autre continent ; & il se contente de renvoyer à Nieremberg & à Jonston pour ce qu'on peut desirer de plus au sujet de cet animal ; mais il paroît évidemment que Nieremberg & Jonston ne l'ont jamais vu, & qu'ils n'en parlent que d'après Fernandès. Aucun de ces trois auteurs n'a dit qu'il fût originaire d'Afrique, ils le donnent au contraire comme naturel & particulier aux montagnes des climats chauds de l'Amérique ; & c'est Seba seul qui, sans autorité ni garans, a prétendu qu'il étoit Africain. Celui que nous avons vu venoit certainement d'Amérique ; il étoit plus grand, & il avoit le museau moins pointu & la queue plus longue que la marmose ; en tout il nous a paru approcher encore plus que la marmose de l'espèce du farigüe. Ces trois animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des

---

(*c*) Eus. Nieremberg, *Hist. nat. Peregr.* lib. IX, cap. V, pag. 158.

(*d*) Seba, *vol. I, pag. 49, Tab. 31, fig. 3.*

parties intérieures & extérieures, par les os surnuméraires du bassin, par la forme des pieds, par la naissance prématurée, la longue & continuelle adhérence des petits aux mamelles, & enfin par les autres habitudes de nature; ils sont aussi tous trois du nouveau monde & du même climat; on ne les trouve point dans les pays froids de l'Amérique: ils sont naturels aux contrées méridionales de ce continent, & peuvent vivre dans les régions tempérées; au reste, ce sont tous des animaux très laids; leur gueule fendue comme celle d'un brochet, leurs oreilles de chauve-souris, leur queue de couleuvre & leurs pieds de singe présentent une forme bizarre qui devient encore plus désagréable par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, & par la lenteur & la stupidité dont leurs actions & tous leurs mouvemens paroissent accompagnés.





L'ÉLÉPHANT [*a*].

Voyez planche IX, fig. 1 le mâle. 2 la femelle.

L'ÉLÉPHANT eſt, ſi nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus conſidérable de ce monde; il ſurpaſſe tous les animaux terreſtres en grandeur, & il approche de l'homme (*b*), par l'intelligence, autant au moins que la matiere peut approcher de l'eſprit. L'Eléphant, le Chien, le Caſtor & le Singe, ſont de tous les êtres animés, ceux

(*a*) *Eléphant*; en Grec, Ἐλέφας; en Latin, *Elephantus*, *Barrus*; en Italien, *Leophante*; en Eſpagnol, *Elephante*; en Allemand, *Helphant*; en Anglois, *Elephant*, en Orient, *Elfil*. *Phil* ou *Fil* eſt un mot Chaldéen, qui ſignifie *ivoire*, & dont Munſter s'eſt ſervi pour déſigner l'Éléphant. On appeloit autrefois l'élépant *Barre* aux Indes orientales; & c'eſt vraiſemblablement de ce mot qu'eſt dérivé le nom *Barrus*, que les Latins ont enſuite donné à l'éléphant. *Geſner. cap. de Elephanto.* On l'appelle à Congo, *Manzac* ou *Manzo*. *Voyage de Drack. Paris, 1642. page 104.*

(*b*) *Valet ſenſu & reliqua ſagacitate ingenii excellit elephas.* Ariſt. hiſt. anim. lib. IX, cap. 46. --- *Elephanti ſunt natura mites & manſueti, ut ad rationale animal proxime accedant. Strabo.* --- *Vidi elephantos quoſdam qui prudentiores mihi videbantur quàm quibuſdam in locis homines.* Vartomanus, apud Geſnerum, cap. de Elephanto.

dont l'inſtinct eſt le plus admirable : mais cet inſtinct, qui n'eſt que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures de l'animal, ſe manifeſte par des réſultats bien différens dans chacune de ces eſpèces. Le chien eſt naturellement, & lorſqu'il eſt livré à lui ſeul, auſſi cruel, auſſi ſanguinaire que le loup ; ſeulement, il s'eſt trouvé dans cette nature féroce, un point flexible, ſur lequel nous avons appuyé ; le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie, que par ce point ſenſible, qui le rend ſuſceptible d'affection & capable d'attachement ; c'eſt de la Nature qu'il tient le germe de ce ſentiment, que l'Homme enſuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne & conſtante ſociété avec cet animal, qui ſeul en étoit digne ; qui, plus ſuſceptible, plus capable qu'un autre des impreſſions étrangeres, a perfectionné dans le commerce toutes ſes facultés relatives. Sa ſenſibilité, ſa docilité, ſon courage, ſes talens, tout, juſqu'à ſes manieres, s'eſt modifié par l'exemple, & modelé ſur les qualités de ſon Maître ; l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paroît avoir ; ſes qualités les plus relevées, les plus frappantes, ſont empruntées de nous ; il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il eſt plus à portée d'acquérir ; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant ; que ce ſentiment doux, qui n'eſt jamais muet, s'eſt annoncé par l'envie de plaire, & a produit la docilité, la

fidélité, la soumission constante, & en même temps, le degré d'attention nécessaire pour agir en conséquence & toujours obéir à propos.

Le singe, au contraire, est indocile autant qu'extravagant; sa nature est en tout point également revêche; nulle sensibilité relative, nulle reconnoissance des bons traitemens, nulle mémoire des bienfaits; de l'éloignement pour la société de l'homme, de l'horreur pour la contrainte, du penchant à toute espèce de mal, ou pour mieux dire, une forte propension à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels sont compensés par des perfections apparentes; il est extérieurement conformé comme l'homme, il a des bras, des mains, des doigts; l'usage seul de ces parties le rend supérieur pour l'adresse aux autres animaux, & les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la similitude des mouvemens & par la conformité des actions nous plaisent, nous déçoivent & nous font attribuer à des qualités intérieures, ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le castor, qui paroît être fort au-dessous du chien & du singe par les facultés individuelles, a cependant reçu de la Nature un don presque équivalent à celui de la parole; il se fait entendre à ceux de son espèce, & si bien entendre qu'ils se réunissent en société, qu'ils agissent de concert, qu'ils entreprennent & exécutent de grands & longs travaux en commun, & cet amour social, aussi-bien que le produit de leur in-

telligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adreſſe du ſinge & la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'eſprit, (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom) le chien, dis-je, n'a donc que de l'eſprit d'emprunt ; le ſinge n'en a que l'apparence ; & le caſtor n'a du ſens que pour lui ſeul & les ſiens. L'éléphant leur eſt ſupérieur à tous trois ; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main eſt le principal organe de l'adreſſe du ſinge : l'éléphant au moyen de ſa trompe, qui lui ſert de bras & de main, & avec laquelle il peut enlever & ſaiſir les plus petites choſes comme les plus grandes, les porter à ſa bouche, les poſer ſur ſon dos, les tenir embraſſées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adreſſe que le ſinge ; & en même temps il a la docilité du chien, il eſt comme lui ſuſceptible de reconnoiſſance & capable d'un fort attachement, il s'accoutume aiſément à l'homme, ſe ſoumet moins par la force que par les bons traitemens, le ſert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, &c. Enfin l'éléphant, comme le caſtor, aime la ſociété de ſes ſemblables, il s'en fait entendre ; on les voit ſouvent ſe raſſembler, ſe diſperſer, agir de concert ; & s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'eſt peut-être que faute d'aſſez d'eſpace & de tranquilité : car les hommes ſe ſont très anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant ; il vit donc dans l'inquiétude, & n'eſt

nulle part paiſible poſſeſſeur d'un eſpace aſſez grand, aſſez libre pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions & tous ces avantages, pour que les talens du caſtor ſe manifeſtent, & que partout où les hommes ſe ſont habitués, il perd ſon induſtrie & ceſſe d'édifier. Chaque être dans la Nature a ſon prix réel & ſa valeur relative; ſi l'on veut juger au juſte de l'un & de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins, l'intelligence du caſtor, l'adreſſe du ſinge, le ſentiment du chien, & y ajouter enſuite les avantages particuliers, uniques de la force, de la grandeur, & de la longue durée de la vie; il ne faut pas oublier ſes armes ou ſes défenſes, avec leſquelles il peut percer & vaincre le lion; il faut ſe repréſenter, que ſous ſes pas, il ébranle la terre; que de ſa main (*c*), il ar-

(*c*) *Veteres proboſcidem elephanti manum appellaverunt.* --- *Eâdem aliquoties nummum e terrâ tollentem vidi, & aliquando detrahentem arboris ramum, quem viri viginti quatuor fune trahentes ad humum flectere non potueramus; cùm ſolus elephas tribus vicibus motum detrahebat.* Vartomanus, apud Geſner, cap. de Elephanto. --- *Silveſtres elephanti fagos, oleaſtros & palmas dentibus ſubvertunt radicitùs.* Opian. ---- *Promuſcis elephanti naris eſt quâ cibum, tam ſiccum quam humidum, ille capiat, orique perinde ac* manu *admoveat. Arbores etiam eâdem complectendo evellit; denique eâ non alio utitur modo niſi ut manu.* Ariſtot. de partib. animal. lib. II, cap. 16. *Habet præterea talem tantamque narem elephantus, ut eâ manûs vice utatur .... Suo etiam rectori erigit atque offert, arbores quoque eâdem proſternit, & quoties immerſus per aquam ingreditur, eâ ipsâ editâ in ſublime reflat atque reſpirat.* Ariſtot. hiſt.

arrache

rache les arbres ; que d'un coup de son corps il fait brêche dans un mur ; que terrible par la force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre ; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre & chargée de plusieurs hommes ; que seul il fait mouvoir des machines & transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer ; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte ; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives ; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour (*d*) ; que dans la colère, il ne méconnoît pas ses amis ; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé ; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures ; que n'ayant nul goût pour la chair & ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux ;

---

anim. lib. II, cap. 1. — La force de l'éléphant est si grande qu'elle ne se peut presque reconnoître, sinon par l'expérience ; j'en ai vu un porter avec les dents deux canons de fonte, attachés & liés ensemble par des cables, & pesant chacun trois milliers ; il les enleva seul & les porta l'espace de cinq cents pas. J'ai vu aussi un éléphant tirer des navires & des galeres en terre & les mettre à flot. *Voyage de Fr Pyrard. Paris, 1619, tome II, p. 356.*

(*d*) *Nec adulteria novêre, nec ulla propter fœminas inter se prælia, cæteris animalibus pernicialia, non quia desit illis amoris vis, &c.* Plin. lib. VIII, cap. 5. — *Mas quam impleverit coïtu, eam ampliùs non tangit.* Arist. hist. Anim. lib. IX, cap. 46.

qu'enfin, il est aimé de tous, puisque tous le respectent & n'ont nulle raison de le craindre.

Aussi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal une espèce de vénération. Les Anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de la Nature (& c'est en effet son dernier effort); ils ont beaucoup exagéré ses facultés naturelles; ils lui ont attribué sans hésiter des qualités intellectuelles & des vertus morales. Pline, Ælien, Solin, Plutarque & d'autres Auteurs plus modernes n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raisonnées, une religion naturelle & innée (*e*), l'observance d'un culte, l'adora-

---

(*e*) *Hominum indigenarum linguam elephanti intelligunt*, Ælian, lib. IV, cap. 24. . . . *Lunâ novâ nitescente, audio elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ e silvâ, ubi pascuntur, ramos recens decerptos auferre, eosque deinde in sublime tollere, ut suspicere, & leviter ramos movere, tanquam supplicium quoddam Deæ protendentes, ut ipsis propria & benevola esse velit.* Ælien, lib. IV, cap. 10. . . . *Elephas est animal proximum humanis sensibus.* . . . . *Quippe intellectus illis sermonis patrii & imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicêre, memoria, amoris & gloriæ voluptas : imo vero, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque siderum, solisque ac lunæ veneratio. Autores sunt, nitescente lunâ novâ, greges eorum descendere: ibique se purificantes solemniter aquâ circumspergi, atque ita salutato sidere, in silvas reverti.* . . . *Visique sunt fessi ægritudine, herbas supini in cælum jacientes, veluti tellure precibus allegatâ.* Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. 1, — *Se albuunt & purificant, dein adorant solem & lunam,* — *Cadavera sui generis sepeliunt,* — *Lamentant,*

tion quotidienne du Soleil & de la Lune, l'usage de l'ablution avant l'adoration, l'esprit de divination, la piété envers le ciel & pour leurs semblables qu'ils assistent à la mort, & qu'après leur décès ils arrosent de leurs larmes & recouvrent de terre, &c. Les Indiens prévenus de l'idée de la métempsycose, sont encore persuadés aujourd'hui, qu'un corps aussi majestueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme ou d'un Roi. On respecte à Siam (*f*), à Laos, à Pégu (*g*) &c.

---

ramos & pulverem injiciunt supra cadaver. — Sagittas extrahunt tanquam Chirurgi periti. Plin. Ælian. Solin. Tzetzes, &c.

(*f*) M. Constance mena M. l'Ambassadeur voir l'Eléphant blanc, qui est si estimé dans les Indes & qui est le sujet de tant de guerres : il est assez petit, & si vieux qu'il est tout ridé; plusieurs Mandarins sont destinés pour en avoir soin, & on ne le sert qu'en vaisselle d'or ; au moins les deux bassins qu'on avoit mis devant lui étoient d'or massif d'une grandeur extraordinaire. Son appartement est magnifique, & le lambris du pavillon où il est logé est fort proprement doré. *Premier voyage du P. Tachard. Paris, 1686, p. 239.* — Dans une maison de campagne du Roi, à une lieue de Siam, sur la riviere, je vis un petit éléphant blanc, qu'on destine pour être le successeur de celui qui est dans le palais, que l'on dit avoir près de trois cents ans ; ce petit éléphant est un peu plus gros qu'un bœuf, il a beaucoup de Mandarins à son service ; & à sa considération l'on a de grands égards pour sa mere & pour sa tante que l'on élève avec lui. *Idem, page 273.*

(*g*) Lorsque le Roi de Pégu va se promener, les quatre éléphans blancs marchent devant lui, ornés de pierreries & de divers enjolivemens d'or. *Recueil des*

les éléphans blancs, comme les manes vivans des Empereurs de l'Inde; ils ont chacun un palais, une maison composée d'un nombreux domestique, une vaisselle d'or, des mets choisis, des vêtemens magnifiques, & sont dispensés de tout travail, de toute obéissance; l'Empereur vivant est le seul, devant lequel ils fléchissent les genoux, & ce salut leur est rendu par le Monarque; cependant les attentions, les respects, les offrandes les flattent sans les corrompre;

Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 43. . . . . Lorsque le Roi de Pégu veut donner audience, l'on amène devant lui les quatre éléphans blancs qui lui font la révérence, en levant leur trompe, ouvrant la gueule, jetant trois cris bien distincts & s'agenouillant. Quand ils sont relevés, on les ramène à leurs écuries, où on leur donne à manger à chacun dans un vaisseau d'or grand comme un quart de tonneau de bierre; on les lave d'une eau qui est dans un autre vaisseau d'argent, ce qui se fait le plus souvent deux fois par jour. . . . . Pendant qu'on les panse ainsi, ils sont sous un dais qui a huit supports, qui sont tenus par autant de domestiques, afin de les garantir de l'ardeur du soleil. En allant aux vaisseaux où est leur eau & leur nourriture, ils sont précédés de trois trompettes dont ils entendent les accords, & marchent avec beaucoup de gravité, réglant leurs pas par le son de ces instrumens, &c. *Idem, tome III, page* 40. — Les Péguans tiennent les éléphans blancs pour sacrés; & ayant su que le Roi de Siam en avoit deux, ils y envoyerent des Ambassadeurs pour offrir tout le prix qu'on en desiroit. Le Roi de Siam ne voulut pas les vendre : celui de Pégu, offensé de ce refus, vint & non-seulement les enleva par force, mais il se rendit tout le pays tributaire. *Idem, tome II, page 223.*

ils n'ont donc pas une ame humaine; cela ſeul devroit ſuffire pour le démontrer aux Indiens.

En écartant les fables de la crédule antiquité, en rejetant auſſi les fictions puériles de la ſuperſtition toujours ſubſiſtante, il reſte encore aſſez à l'éléphant, aux yeux même du philoſophe, pour qu'il doive le regarder comme un être de la première diſtinction; il eſt digne d'être connu, d'être obſervé; nous tâcherons donc d'en écrire l'hiſtoire ſans partialité, c'eſt-à-dire, ſans admiration ni mépris : nous le conſidérerons d'abord dans ſon état de nature lorſqu'il eſt indépendant & libre, & enſuite dans ſa condition de ſervitude ou de domeſticité, où la volonté de ſon maître eſt en partie le mobile de la ſienne.

Dans l'état de ſauvage, l'éléphant n'eſt ni ſanguinaire, ni féroce : il eſt d'un naturel doux, & jamais il ne fait abus de ſes armes ou de ſa force, il ne les emploie, il ne les exerce que pour ſe défendre lui-même ou pour protéger ſes ſemblables; il a les mœurs ſociales, on le voit rarement errant ou ſolitaire; il marche ordinairement de compagnie : le plus âgé conduit la troupe (*h*); le ſecond d'âge la fait aller & marche le der-

---

(*h*) *Elephanti gregatim ſemper ingrediuntur; ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus. Amnes tranſituri minimos præmittunt, ne majorum inceſſu atterente alveum, creſcat gurgitis altitudo.* Plin. hiſt. natural. lib. VIII, cap. 5.

nier; les jeunes & les foibles sont au milieu des autres; les meres portent leurs petits & les tiennent embrassés de leur trompe; ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées; ils se promènent ou voyagent avec moins de précautions dans les forêts & dans les solitudes, sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours & des avertissemens : il y en a néamoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, & ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer; car il faudroit une petite armée (*i*) pour assaillir la troupe entière, & l'on ne pourroit la vaincre sans perdre beaucoup de monde; il seroit même dangereux de leur faire la moindre injure (*k*), ils vont droit à l'offenseur, & quoique la masse de

---

(*i*) Je tremble encore en vous écrivant, lorsque je pense au danger auquel nous nous exposames en voulant suivre un éléphant sauvage; car quoique nous ne fussions que dix ou douze, dont la moitié n'avoit pas de bonnes armes à feu, nous l'aurions pourtant attaqué, si nous eussions pu le joindre : nous nous imaginions de le pouvoir tuer avec deux ou trois coups de mousquet; mais j'ai vu dans la suite que deux ou trois cents hommes ont de la peine à en venir à bout. *Voyage de Guinée, par Guillaume Bosman, p. 436.*

(*k*) *Solent elephanti magno numero confertim incedere, & si quemdam obvium habuerint, vel devitant, vel illi cedunt; at si quemdam injuriâ afficere velit proboscide sublatum in terram dejicit, pedibus deculcans donec mortuum reliquerit.* Leonis Africani descript. Africæ. Lugd. Batavor. 1632, page 744. — Les négres rapportent

leur corps ſoit très peſante, leur pas eſt ſi grand qu'ils atteignent aiſément l'homme le plus léger à la courſe, ils le percent de leurs défenſes ou le ſaiſiſſent avec la trompe, le lancent comme une pierre & achèvent de le tuer en le foulant aux pieds; mais ce n'eſt que lorſqu'ils ſont provoqués qu'ils font ainſi main-baſſe ſur les hommes, ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas; cependant comme ils ſont ſuſceptibles & délicats ſur le fait des injures, il eſt bon d'éviter leur rencontre, & les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit & battent de la caiſſe pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorſqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils ſont tombés dans quelque embûche ils ne l'oublient jamais & qu'ils cherchent à ſe venger en toute occaſion; comme ils ont l'odorat excellent & peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cauſe de la grande

---

unanimement de ces animaux, que s'ils rencontrent quelqu'un dans un bois, ils ne lui font aucun mal, pourvu qu'il ne les attaque point, mais qu'ils deviennent furieux lorſqu'on leur tire deſſus & qu'on ne les bleſſe pas à mort. *Voyage de Guinée, par Boſman, page 245.* — L'éléphant ſauvage eſt venu en pourſuivant un homme qui lui diſoit des injures, & il s'eſt trouvé pris au trébuchet. *Journal du voyage de Siam, par l'Abbé de Choiſy, Paris, 1687, page 242.* — Ceux qui inſultent ou qui font du mal à l'éléphant, doivent bien prendre garde à eux, car ils n'oublient pas aiſément les injures qu'on leur fait, ſi ce n'eſt après qu'ils s'en ſont vengés. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.*

étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très loin, ils pourroient aisément le suivre à la piste; les Anciens ont écrit que les éléphans arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé, & qu'ils se la donnent de main en main pour que tous soient informés du passage & de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves (*l*), les profondes vallées, les lieux ombragés & les terreins humides; ils ne peuvent se passer d'eau & la troublent avant que de la boire, ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez & s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde; ils ne peuvent supporter le froid & souffrent aussi de l'excès de la chaleur, car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres, ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau; le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager, ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, & d'ailleurs la longueur de leur trompe qu'ils redressent en haut & par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

Leurs alimens ordinaires, sont des ra-

(*l*) *Elephanti naturæ proprium est roscida loca & mollia amare & aquam desiderare, ubi versari maximè studet; ita ut animal palustre nominari possit.* Ælien, lib. IV, cap. 24.

cines, des herbes, des feuilles & du bois tendre: ils mangent auſſi des fruits & des grains, mais ils dédaignent la chair & le poiſſon (*m*); lorſque l'un d'entr'eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres (*n*) & les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent ſouvent de lieu, & lorſqu'ils arrivent à des terres enſemencées, ils y font un dégât prodigieux; leur corps étant d'un poids énorme, ils écachent & détruiſent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en comſomment pour leur nourriture, laquelle peut monter à cent cinquante livres d'herbe par jour; n'arrivant jamais qu'en nombre, ils dévaſtent donc une campagne en une heure. Auſſi les Indiens & les Nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur viſite & de les détourner, en faiſant de grands bruits, de grands feux autour de leurs terres cultivées; ſouvent malgré ces précautions, les éléphans viennent s'en emparer, en chaſſent le bétail domeſtique, font fuir les hommes & quelquefois renverſent de fond-en-

(*m*) Ces animaux ne mangent point de chair, non pas même les ſauvages, mais vivent ſeulement de branches, rameaux & feuilles d'arbres qu'ils rompent avec leur trompe, & mâchent le bois aſſez gros. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, tome II, page 367.*

(*n*) *Cùm eis cætera pabula defecerint, radices effodiunt, quibus paſcuntur; e quibus primus qui aliquam prædam repererit, regreditur ut & ſuos gregales advocet, & in prædæ communionem deducat.* Ælien, lib. IX, cap. 56.

comble leurs minces habitations. Il est difficile de les épouvanter, & ils ne sont guère susceptibles de crainte; la seule chose qui les surprenne & puisse les arrêter, sont les feux d'artifice (*o*), les pétards qu'on leur lance, & dont l'effet subit & promptement renouvelé les saisit & leur fait quelquefois rebrousser chemin. On vient très rarement à bout de les séparer les uns des autres, car ordinairement ils prennent tous ensemble le même parti d'attaquer, de passer indifféremment ou de fuir.

Lorsque les femelles entrent en chaleur, ce grand attachement pour la société cède à un sentiment plus vif; la troupe se sépare par couples que le desir avoit formés d'avance; ils se prennent par choix, se dérobent, & dans leur marche l'amour paroît les précéder & la pudeur les suivre; car le mystère accompagne leurs plaisirs. On ne les a jamais vu s'acoupler, ils craignent sur-tout les regards de leurs semblables &

(*o*) On arrête l'éléphant lorsqu'il est en colère, par des feux d'artifice; on se sert du même moyen pour les détacher du combat lorsqu'on les y a engagés. *Relat. par Thévenot*, *tome III*, *page 133*. — Les Portuguais n'ont su trouver aucun remède pour se défendre de l'éléphant, que des lances à feu, qu'ils lui mettent devant les yeux lorsqu'il vient à eux. *Voyage de Feynes. Paris*, *1630*, *page 89*. — On fait combattre au Mogol des éléphans les uns contre les autres; ils s'acharnent tellement au combat, qu'on ne pourroit les séparer, si on ne leur jetoit entre-deux des feux d'artifice. *Voyage de Bernier. Amsterdam 1710*, *tome II*, *page 64*.

connoiſſent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le ſilence, & de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus épais, ils gagnent les ſolitudes (*p*) les plus profondes pour ſe livrer ſans témoins, ſans trouble & ſans réſerve, à toutes les impulſions de la Nature; elles ſont d'autant plus vives & plus durables qu'elles ſont plus rares & plus longtemps attendues; la femelle (*q*) porte deux ans; lorſqu'elle eſt pleine, le mâle s'en abſtient & ce n'eſt qu'à la troiſième année que renaît la ſaiſon des amours. Ils ne produiſent qu'un petit (*r*), lequel au moment de ſa naiſſance a des dents (*ſ*), & eſt déjà plus gros qu'un ſanglier; cependant les défenſes ne ſont pas encore apparentes, elles conmmencent à percer peu de temps après, & à l'âge de ſix mois (*t*) elles ſont de quelques pouces de longueur;

(*p*) *Elephanti ſolitudines petunt coïturi, & præcipuè ſecus flumina.* Ariſt. hiſt. anim. lib. V, cap. 2. — *Pudore nunquam niſi in abdito coëunt.* Plin. lib. VIII, cap. 5.

(*q*) *Mas coïtum triennio interpoſito repetit. Quam gravidam reddidit, eamdem præterea tangere nunquam patitur. Uterum biennio geret.* Ariſt. hiſt. anim. lib. V, cap. 14. — *Elephantus biennio geſtatur, propter exuperantiam magnitudinis.* Idem, de gnenerat. anim. lib IV, cap. 10.

(*r*) *Quæ maxima inter animalia ſunt, ea ſingulos pariunt, ut elephas, camelus, equus.* Ariſt. de generat. anim. lib. IV, cap. 4.

(*s*) *Statim cum natus eſt elephantus dentes habet, quanquam grandes illos (dentes) non illico conſpicuos obtinet.* Ariſt. hiſt. anim. lib. II, cap. 5.

(*t*) Thomas Lopes, *apud Geſnerum, cap. de Elephanto.*

l'éléphant à ſix mois eſt déjà plus gros qu'un bœuf &, les défenſes continuent de grandir & de croître juſqu'à l'âge avancé, pourvu que l'animal ſe porte bien & ſoit en liberté; car on n'imagine pas à quel point l'eſclavage & les alimens apprêtés détériorent le tempérament & changent les habitudes naturelles de l'éléphant. On vient à bout de le domter, de le ſoumettre, de l'inſtruire, & comme il eſt plus fort & plus intelligent qu'un autre il ſert plus à propos, plus puiſſamment & plus utilement; mais apparemment le dégoût de ſa ſituation lui reſte au fond du cœur, car quoiqu'il reſſente de temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'acouple dans l'état de domeſticité. Sa paſſion contrainte dégénère en fureur: ne pouvant ſe ſatisfaire ſans témoins, il s'indigne, il s'irrite, il devient inſenſé, violent, & l'on a beſoin des chaînes les plus fortes & d'entraves de toutes eſpèces pour arrêter ſes mouvemens & briſer ſa colère. Il diffère donc de tous les animaux domeſtiques que l'homme traite ou manie comme des êtres ſans volonté, il n'eſt pas du nombre de ces eſclaves nés que nous propageons, mutilons, ou multiplions pour notre utilité; ici l'individu ſeul eſt eſclave, l'eſpèce demeure indépendante & refuſe conſtamment d'accroître au profit du tyran. Cela ſeul ſuppoſe dans l'éléphant des ſentimens élevés au-deſſus de la nature commune des bêtes : reſſentir les ardeurs les plus vives & refuſer en même temps de ſe ſatisfaire, entrer en fureur d'amour & con-

ſerver la pudeur, ſont peut-être le dernier effort des vertus humaines, & ne ſont dans ce majeſtueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué ; l'indignation de ne pouvoir s'accoupler ſans témoins, plus forte que la paſſion même, en ſuſpend, en détruit les effets, excite en même temps la colère & fait que dans ces momens il eſt plus dangereux que tout autre animal indompté.

Nous voudrions, s'il étoit poſſible, douter de ce fait, mais les Naturaliſtes, les hiſtoriens, les Voyageurs (*u*), aſſurent tous de concert que les éléphans n'ont jamais produit dans l'état de domeſticité. Les Rois des Indes en nourriſſent en grand nombre, & après avoir inutilement tenté de les multiplier comme les autres animaux domeſtiques, ils ont pris le parti de ſéparer les mâles des femelles, afin de rendre moins fréquens les accès d'une chaleur ſtérile qu'accompagne la fureur. Il n'y a donc aucun éléphant domeſtique qui n'ait été ſauvage auparavant, & la manière de les prendre (*x*)

(*u*) C'eſt choſe remarquable que cet animal ne couvre jamais la femelle, en quelque chaleur qu'il ſoit, tant qu'il verra du monde. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, page 357.* - - Cette bête ne ſe couple jamais avec les femelles qu'en ſecret, & n'engendre jamais qu'un petit. *Coſmographie du Levant, par Thevet, 1554, p. 70. Voyez auſſi les notes que nous citerons dans la ſuite à ce ſujet.*

(*x*) J'allai voir la grande chaſſe des éléphans, qui ſe fait en la forme ſuivante. Le Roi envoie grand nom-

de les dompter, de les soumettre, mérite

---

bre de femelles en compagnie, & quand elles ont été plusieurs jours dans les bois & qu'il est averti qu'on a trouvé des éléphans, il envoie trente ou quarante mille hommes qui font une très grande enceinte dans l'endroit où sont les éléphans; ils se postent de quatre en quatre, de vingt à vingt-cinq pieds de distance les uns des autres, & à chaque campement on fait un feu, élevé de trois pieds de terre ou environ. Il se fait une autre enceinte d'éléphans de guerre, distans les uns des autres d'environ cent & cent cinquante pas, & dans les endroits où les éléphans pourroient sortir plus aisément, les éléphans de guerre sont plus fréquens; en plusieurs lieux il y a du canon, que l'on tire quand les éléphans sauvages veulent forcer le passage, car ils craignent fort le feu; tous les jours on diminue cette enceinte, & à la fin elle est très petite, & les feux ne sont pas à plus de cinq ou six pas les uns des autres. Comme ces éléphans entendent du bruit autour d'eux, ils n'osent pas s'enfuir, quoique pourtant il ne laisse pas de s'en sauver quelques-uns, car on m'a dit qu'il y avoit quelques jours qu'il s'en étoit sauvé dix. Quand on les veut prendre, on les fait entrer dans une place entourée de pieux, où il y a quelques arbres entre lesquels un homme peut facilement passer. Il y a une autre enceinte d'éléphans de guerre & de soldats, dans laquelle il y entre des hommes montés sur des éléphans, fort adroits à jeter des cordes aux jambes de derriere des éléphans, qui, lorsqu'ils sont attachés de cette maniere, sont mis entre deux éléphans privés, entre lesquels il y en a un autre qui les pousse par derriere, de sorte qu'il est obligé de marcher; & quand il veut faire le méchant, les autres lui donnent des coups de trompe. On les mena sous des toits, & on les attacha de la même maniere que le précédent: j'en vis prendre dix, & on me dit qu'il y en avoit cent quarante dans l'enceinte. Le Roi y étoit présent, il donnoit ses ordres pour tout ce qui étoit nécessaire. *Relation de l'ambassade de M. le Chevalier de Chamont à la cour du Roi de Siam. A Paris, 1686, page 91 & suivantes.*

une attention particulière. Au milieu des forêts & dans un lieu voiſin de ceux qu'ils fréquentent, on choiſit un eſpace qu'on environne d'une forte paliſſade; les plus gros arbres de la forêt ſervent de pieux principaux contre leſquels on attache des traverſes de charpente qui ſoutiennent les autres pieux : cette paliſſade eſt faite à claire-voie, en ſorte qu'un homme peut y paſſer aiſément : on y laiſſe une autre grande ouverture, par laquelle l'éléphant peut entrer, & cette baie eſt ſurmontée d'une trape ſuſpendue, ou bien elle reçoit une barrière qu'on ferme derrière lui. Pour l'attirer juſque dans cette enceinte, il faut l'aller chercher; on conduit une femelle en chaleur & privée dans la forêt, & lorſqu'on imagine être à portée de la faire entendre, ſon gouverneur l'oblige à faire le cri d'amour ; le mâle ſauvage y répond à l'inſtant & ſe met en marche pour la joindre; on la fait marcher elle-même en lui faiſant de temps en temps répéter l'appel, elle arrive la première à l'enceinte où le mâle la ſuivant à la piſte entre par la même porte; dès qu'il ſe voit enfermé, ſon ardeur s'évanouit, & lorſqu'il apperçoit les chaſſeurs, elle ſe change en fureur : on lui jette des cordes à nœuds coulans pour l'arrêter, on lui met des entraves aux jambes & à la trompe, on amène deux ou trois éléphans privés & conduits par des hommes adroits; on eſſaie de les attacher avec l'éléphant ſauvage; enfin l'on vient à bout par adreſſe, par force, par tourment & par careſſe, de le dompter en

peu de jours. Je n'entrerai pas à cet égard dans un plus grand détail, & je me contenterai de citer les Voyageurs qui ont été témoins oculaires de la chasse des éléphans (*y*); elle est différente, suivant les diffé-

(*y*) A un quart de lieue de Louvo, il y a une espèce d'amphithéâtre dont la figure est d'un grand carré long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles, en dedans, règne une palissade de gros piliers, fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derriere lesquels les chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par des éléphans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par où un éléphant peut passer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remise où l'on achève de le dompter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu, les chasseurs entrent dans les bois, montés sur des éléphans femelles qu'on a dressées à cet exercice, & se couvrent de feuilles d'arbres, afin de n'être pas vus par les éléphans sauvages. Quand ils ont avancé dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelqu'éléphant aux environs, ils font jeter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui y répondent aussitôt par des hurlemens effroyables. Alors les chasseurs les sentant à une juste distance, retournent sur leurs pas, & mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre dont nous venons de parler; les éléphans sauvages ne manquent jamais de les suivre; celui que nous vimes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut on ferma la barriere; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilerent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout; l'éléphant sauvage qui les avoit suivies jusque-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager, on fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée, quelques Siamois

rens

rens pays, & suivant la puissance & les facultés de ceux qui leur sont la guerre,

---

l'irritant en frappant des mains & criant plusieurs fois *pat, pat*, d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient, & quand ils en étoient poursuivis, ils se glissoient entre les piliers & s'alloient cacher derriere la palissade que l'éléphant ne pouvoit franchir ; enfin après avoir poursuivi plusieurs chasseurs, il s'attacha à un seul avec une extrême fureur; l'homme se jeta dans l'allée, l'éléphant courut après lui, mais dès qu'il y fut entré il se trouva pris, car celui-ci s'étant sauvé, on laissa tomber deux coulisses à propos, l'une devant & l'autre derriere, de sorte que, ne pouvant ni avancer ni reculer, ni se tourner, il fit des efforts étonnans & poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des seaux d'eau sur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui versant de l'huile sur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des éléphans privés mâles & femelles, qui le caressoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-dessous le ventre & aux pieds de derriere, afin de le tirer de-là, & on continuoit à lui jeter de l'eau sur la trompe & sur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un éléphant privé, de ceux qui ont coutume d'instruire les nouveaux venus : un Officier étoit monté dessus, qui le faisoit avancer & reculer, pour montrer à l'éléphant sauvage qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit sortir ; en effet, on lui ouvrit la porte & il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée : dès qu'il y fut, on mit à ses côtés deux éléphans que l'on attacha avec lui, un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire faire, pendant qu'un quatrième le faisoit avancer à grands coups de tête qu'il lui donnoit par derriere jusqu'à une espèce de remise, où on l'attacha à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa là jusqu'au lendemain, pour lui laisser passer sa colere ; mais tandis qu'il se tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, c'est-à-dire, de ces prêtres Indiens (qui

car au lieu de conſtruire, comme les Rois de Siam, des murailles, des terraſſes, ou

---

ſont à Siam en aſſez grand nombre) habillé de blanc, s'approcha monté ſur un éléphant & tournant doucement autour de celui qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vaſe d'or : on croit que cette cérémonie fait perdre à léléphant ſa férocité naturelle & le rend propre à ſervir le Roi. Dès le lendemin il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il eſt entiérement apprivoiſé. *Premier voyage du Pere Tachard, page 298 & ſuivantes.*

On n'eut pas plutôt deſcendu de cheval & monté ſur des éléphans qu'on avoit préparés, que le Roi parut ſuivi d'un grand nombre de Mandarins montés ſur des éléphans de guerre. On ſuivit & on s'enfonça dans les bois environ une lieue, juſqu'à l'enclos où étoient les éléphans ſauvages. C'étoit un parc écarté de trois ou quatre cents pas géométriques, dont les côtés étoient fermés par de gros pieux; on y avoit pourtant laiſſé de grandes ouvertures de diſtance en diſtance. Il y avoit quatorze éléphans de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent éléphans de guerre, qu'on poſta autour du parc pour empêcher les éléphans ſauvages de franchir les paliſſades; nous étions derriere cette haie & tous auprès du Roi. On pouſſa dans l'enceinte du parc une douzaine d'éléphans privés, des plus forts, ſur chacun deſquels deux hommes étoient montés, avec de groſſes cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachés aux éléphans qu'ils montoient. Ils couroient d'abord ſur l'éléphant qu'ils vouloient prendre, qui ſe voyant pourſuivi ſe préſentoit à la barriere pour la forcer & pour s'en fuir; mais tout étoit bloqué d'éléphans de guerre, par leſquels il étoit repouſſé dans l'enceinte, & comme il fuyoit dans cet eſpace, les chaſſeurs qui étoient montés ſur les éléphans privés, jetoient leurs nœuds ſi à propos dans les endroits où ces animaux devoient mettre leurs pieds, qu'ils ne manquoient guere de les prendre : en effet,

de ſaire des paliſſades, des parcs & de vaſtes

---

tout fut pris en une heure. Enſuite on attachoit chaque éléphant ſauvage, & l'on mettoit à ſes côtés deux éléphans privés, avec leſquels on devoit les laiſſer pendant quinze jours, pour être apprivoiſés par leur moyen. *Idem*, *p.* 340.

Nous eumes peu de jours après le plaiſir de la chaſſe aux éléphans; les Siamois ſont fort adroits à cette chaſſe, & ils ont pluſieurs manieres de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, & qui n'eſt pas la moins divertiſſante, ſe fait par le moyen des éléphans femelles. Quand il y en a une en chaleur, on la mène dans les bois de la forêt de Louvo, le paſteur qui la conduit ſe met ſur ſon dos & s'entoure de feuilles, pour n'être pas apperçu des éléphans ſauvages; les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain ſignal du paſteur, attirent les éléphans d'alentour qui l'entendent & qui ſe mettent auſſitôt à ſa ſuite. Le paſteur ayant pris garde à ces cris mutuels, reprend le chemin de Louvo, & va ſe rendre à pas lents avec toute ſa ſuite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprès, à un quart de lieue de Louvo, & aſſez près de la forêt. On avoit auſſi ramaſſé une aſſez grande troupe d'éléphans, parmi leſquels il n'y en avoit qu'un grand & aſſez difficile à prendre & à dompter. . . . . Le paſteur qui conduiſoit la femelle ſortit de cet enclos par un paſſage étroit fait en allée, de la longueur d'un éléphant; aux deux bouts il y avoit deux portes à couliſſes qui s'abattoient & ſe levoient aiſément. Tous les autres petits éléphans ſuivirent les uns après les autres les traces de la femelle à diverſes repriſes; mais un paſſage ſi étroit étonna le grand éléphant ſauvage, qui ſe retira toujours; on fit revenir la femelle pluſieurs fois, il la ſuivoit juſqu'à la porte, mais il ne voulut jamais paſſer outre, comme s'il eût quelque preſſentiment de la perte de ſa liberté qu'il y alloit faire. Alors pluſieurs Siamois qui étoient dans le parc s'avancerent pour le faire avancer par force, & vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la

S 2

enceintes, les pauvres Nègres (z) se contentent des piéges les plus simples en creu-

---

pointe desquelles ils lui donnoient de grands coups. L'éléphant en colère les poursuivoit avec beaucoup de fureur & de vîtesse, & aucun d'eux ne lui auroit assurément échappé, s'ils ne se fussent promptement retirés derriere des piliers qui formoient la pallissade, contre laquelle cette bête irritée rompit trois ou quatre fois ses grosses dents. Dans la chaleur de la poursuite, un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement & qui en étoit aussi le plus vivement suivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes où l'éléphant courut pour le tuer; mais dès qu'il y fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, & cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'étant abattues en même temps; & quoiqu'il s'y débattît, il y demeura. Pour l'appaiser, on lui jettoit de l'eau à plein seau, & cependant on lui attachoit des cordes aux jambes & au cou; quelque temps après qu'il se fut bien fatigué, on le fit sortir par le moyen de deux éléphans privés qui le tiroient par-devant avec des cordes, & par deux autres qui le poussoient par-derriere jusqu'à ce qu'il fut attaché à un gros pilier autour duquel il lui étoit seulement libre de tourner. Une heure après il devint si traitable, qu'un Siamois monta sur son dos, & le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres. *Second voyage du P. Tachard, p. 352 & 353.*

(z) Quoique cet animal soit grand & sauvage, on ne laisse pas d'en prendre quantité en Ethiopie de la façon que je vais dire. Dans les forêts épaisses où il se retire la nuit, on fait une enceinte avec des pieux entrelacés de grosses branches, & on lui laisse un passage qui a une petite porte tendue contre terre. Lorsque l'éléphant est entré, on la tire en haut de dessus un arbre avec une corde & on l'enferme, puis on descend & on le tue à coups de flêches; mais si par hasard on le manque & qu'il sorte de l'enceinte, il tue tout ce qu'il rencontre. *L'Afrique, de Marmol. Paris, 1667, tome I, page 58.* . . . . La chasse des

ſant ſur leur paſſage des foſſes aſſez profondes pour qu'ils ne puiſſent en ſortir lorſqu'ils y ſont tombés.

éléphans ſe fait de diverſes manieres : en des endroits, où l'on tend des chauſſes-trapes, par le moyen deſquelles ils tombent dans quelque foſſe, où on les tire aiſément quand on les a bien embarraſſés. En d'autres, on ſe ſert d'une femelle apprivoiſée qui eſt en chaleur, & que l'on mene dans un lieu étroit où on l'attache, elle y fait venir le mâle par ſes cris ; quand il y eſt, on l'enferme par le moyen de quelques barrieres faites exprès, qu'on pouſſe pour l'empêcher de ſortir ; & cependant qu'il trouve la femelle ſur le dos, il habite avec elle contre l'uſage des autres bêtes. Il tâche après cela de ſe retirer ; mais comme il va & vient pour trouver une ſortie, les chaſſeurs qui ſont ſur la muraille ou ſur quelqu'autre lieu élevé, jetant quantité de petites & groſſes cordes, avec quelques chaînes, par le moyen deſquelles ils embarraſſent tellement ſa trompe & le reſte de ſon corps, qu'ils en approchent enſuite ſans danger ; & après qu'ils ont pris quelques précautions néceſſaires, ils l'emmènent à la compagnie des deux autres éléphans qui ſont apprivoiſés & qu'ils ont amenés exprès pour lui donner exemple ou pour le menacer, s'il fait le mauvais. . . . Il y a encore d'autres piéges pour prendre les éléphans, & chaque pays a ſa maniere. *Relation d'un voyage par Thévenot. Paris, 1664, tome III, page 131.* — Les habitans de Ceylan font des foſſes bien profondes qu'ils couvrent de planches qui ne ſont pas jointes, & les planches ſont couvertes de paille, auſſi-bien que le vide qui eſt entre-deux. La nuit, lorſque les éléphans paſſent ſur ces foſſes, ils y tombent & n'en peuvent ſortir ; ſi bien qu'ils y périroient de faim, ſi on ne leur faiſoit porter à manger par des eſclaves, à la vue deſquels ils s'accoutument, & ainſi ils s'apprivoiſent peu-à-peu juſque-là qu'ils vont avec eux à Goa & dans les autres pays voiſins, pour gagner leur vie & celle de leurs maîtres. *Divers mémoires touchant les Indes orientales, premier diſcours, tome II, page 257. Recueil des voya-*

L'éléphant une fois dompté, devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux : il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient & semble deviner tout ce qui peut lui plaire ; en peu de temps, il vient à comprendre les signes & même à entendre l'expression des sons ; il distingue le ton impératif, celui de la colere ou de la satisfaction, & il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître, il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation ; car ses mouvemens sont toujours mesurés, & son caractere paroît tenir de la gravité de sa masse ; on lui apprend ai-

---

ges de la Compagnie des Indes. Amsterdam, 1711. — Comme les Européens payent les dents d'éléphans assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les Nègres contre l'éléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs flèches & leur zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses, qu'ils creusent dans les bois, qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guere se tromper à la trace des éléphans. . . . On les prend en deux façons, ou en leur préparant des fosses couvertes de branches d'arbres, dans lesquelles ils tombent sans y prendre garde, ou la chasse qui se fait de cette sorte. Dans l'isle de Ceylan, où il y a une très grande multitude d'éléphans, ceux qui s'occupent à leur chasse ont des éléphans femelles qu'ils appellent *Alias*. Dès qu'ils savent qu'il y a en quelque lieu quelques-uns de ces animaux encore sauvages, ils y vont, menant avec eux de ces Alias, qu'ils relâchent aussitôt qu'ils découvrent un mâle ; elles s'en approchent des deux côtés & l'ayant mis au milieu, l'y retiennent si serré, qu'il lui est impossible de s'enfuir. *Voyage d'Orient du Pere Phillippe de la très-sainte Trinité. Lyon*, 1669, p. 361.

ſément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter ; il careſſe ſes amis avec ſa trompe, en ſalue les gens qu'on lui fait remarquer ; il s'en ſert pour enlever des fardeaux & aide lui-même à ſe charger ; il ſe laiſſe vêtir & ſemble prendre plaiſir à ſe voir couvert de harnois dorés & de houſſes brillantes ; on l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots *, des charrues, des navires, des cabeſtans ; il tire également, continûment & ſans ſe rebuter, pourvu qu'on ne l'inſulte pas par des coups donnés mal-à-propos, & qu'on ait l'air de lui ſavoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ſes forces. Celui qui le conduit ordinairement eſt monté ſur ſon cou & ſe ſert d'une

* Voici ce que j'ai vu moi-même de l'éléphant. Il y a toujours à Goa quelques éléphans pour ſervir à la conſtruction des navires : je vins un jour au bord du fleuve, proche duquel on en faiſoit un très gros dans la même ville de Goa, où il y a une grande place remplie de poutres pour cet effet, quelques hommes en lioient de fort peſantes par le bout avec une corde qu'ils jetoient à un éléphant, lequel ſe l'étant portée à la bouche & en ayant fait deux tours à ſa trompe, les trainoit lui ſeul, ſans aucun conducteur, au lieu où l'on conſtruiſoit le navire, qu'on n'avoit fait que lui montrer une fois, & quelquefois il en traînoit de ſi groſſes, que vingt hommes & poſſible encore davantage ne les euſſent pu remuer. Mais ce que je remarquai de plus étonnant fut que lorſqu'il rencontroit en ſon chemin d'autres poutres qui l'empêchoient de tirer la ſienne, en y mettant le pied deſſous, il enlevoit le bout en haut, afin qu'elle pût aiſément courir par-deſſus les autres. Que pourroit faire davantage le plus raiſonnable homme du monde? *Voyage d'Orient du P. Philippe de la très-ſainte Trinité. Lyon, 1669, p. 367.*

verge de fer (*a*), dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armée d'un poinçon avec lequel on le pique sur la tête, à côté des oreilles pour l'avertir, le détourner ou le presser; mais souvent la parole suffit (*b*), surtout s'il a eu le temps de faire connoissance complète avec son conducteur & de prendre en lui une entiere confiance; son attachement devient quelquefois si fort, si durable, & son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, & qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colere, tué son gouverneur (*c*).

L'espèce de l'éléphant ne laisse pas d'être nombreuse,

(*a*) Celui qui conduit l'éléphant se met à cheval sur le cou, il ne le conduit pas avec une bride ou un frein, & ne le pique pas avec aucune sorte de pique, mais avec une grosse verge de fer fort pointue par le bout dont il se sert au lieu d'éperons, qui est crochue d'un côté & dont le crochet est extrêmement fort & pointu, qui sert aussi de bride en le piquant aux oreilles, au museau & où ils savent qu'il est plus sensible; ce fer, qui tueroit tout autre animal, fait à peine impression sur la peau de l'éléphant; & souvent même lorsqu'il est en furie, il ne suffit pas pour le retenir en son devoir. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, p. 247.* — Deux Officiers montés l'un sur la croupe & l'autre sur le cou, gouvernent l'éléphant avec un grand crochet de fer. *Premier Voyage du P. Tachard, p. 273.*

(*b*) *Non freno aut habenis aut aliis vinculis regitur bellua, sed insidentis voci obsequitur.* Vartoman apud Gesner. cap. de Elephanto.

(*c*) *Quidam iracundiâ permotus cùm sessorem suum occidisset, tam valde desideravit, ut pœnitudine & mærore confectus, obierit.* Arianus in Indicis.

nombreuse, quoiqu'il ne produise qu'une fois & un seul petit tous les deux ou trois ans. Plus la vie des animaux est courte & plus leur production est nombreuse; dans l'éléphant la durée de la vie compense le petit nombre, & s'il est vrai, comme on l'assure qu'il vive deux siècles & qu'il engendre jusqu'à cent vingt ans, chaque couple produit quarante petits dans cet espace de temps : d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux, & les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine, l'espèce se soutient & se trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique & de l'Asie; il y en a beaucoup à Ceylan (*d*), au Mogol (*e*), à Bengale (*f*), à Siam

(*d*) Il y a à Ceylan grand nombre d'éléphans, dont les dents valent beaucoup aux habitans & dont ils font un grand trafic. *Voyage de François Pyrard, tome II, p. 151.* — Il y a quantité d'éléphans dans les Indes, dont la plupart y sont transportés de l'isle de Ceylan. *Voyage de la Boullaye-le-Gouz. Paris, 1657, p. 250.* . . . Il y a diverses sortes d'éléphans à Deli, ainsi que dans le reste des Indes, mais ceux de Ceylan sont préférés à tous les autres. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 131.* — Il y a quantité d'éléphans dans l'isle de Ceylan, qui sont plus genéreux & plus nobles que tous les autres. *Voyage d'Orient du P. Philippe, p. 361.* Voyez aussi le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande. Les voyages de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, p. 237.*

(*e*) Voyage de Fr. Bernier au Mogol. *Amst. 1710, tome II, p. 64.* . . . . Voyage de de Feynes à la Chine. *Paris 1630, p. 88.* — Relation d'un voyage par Thévenot, *tome III p. 131.* — Voyage d'Eward Terri aux Indes orientales, p. 15 & 16.

(*f*) Le pays de Bengale est fort abondant en élé-

(g), à Pégu (h) & dans toutes les autres parties de l'Inde : il y en a aussi, & peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce que l'homme s'en est absolument emparé. Ils sont fidèles à leur patrie & constans pour leur climat; car quoiqu'ils puissent vivre dans les régions tempérées, il ne paroît pas qu'ils ayent jamais tenté de s'y établir ni même d'y voyager, ils étoient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paroît pas qu'Homere qui parle de l'ivoire (*i*), connût l'animal qui le porte. Alexandre est le premier (*k*) qui ait montré l'éléphant à l'Europe; il fit passer en Grèce ceux qu'il avoit conquis sur Porus, & ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus (*l*), plusieurs années après, employa contre

---

phant, & c'est de-là qu'on en mène aux autres endroits de l'Inde. *Voyage de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, p. 353.*

(*g*) M. Constance m'a dit que le Roi de Siam en a bien vingt mille dans tout son royaume, sans compter les sauvages qui sont dans les bois & dans les montagnes; on en prend quelquefois jusqu'à cinquante, soixante & même quatre-vingts à la fois dans une seule chasse. *Premier voyage du Pere Tachard, p. 288.*

(*h*) Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes. *Amsterdam, 1711.* Voyage de Van-der-Hagen, *tome III, p. 40 jusqu'à 60.*

(*i*) Hérodote est le plus ancien Auteur qui ait dit que l'ivoire étoit la matiere des dents de l'éléphant. *Vid. Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. 3.*

(*k*) *Elephantes ex Europæis primus Alexander habuit, cùm subegisset Porum.* Pausanias, in Atticis.

(*l*) *Manius Curius Dentatus, victo Pyrrho, primum*

les Romains dans la guerre de Tarente, & avec lesquels Curius vint triompher à Rome. Annibal ensuite en amena d'Afrique, leur fit passer la Méditerranée, les Alpes, & les conduisit, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Rome.

De temps immémorial les Indiens (*m*) se sont servis d'éléphans à la guerre : chez ces nations mal disciplinées, c'étoit la meilleure troupe de l'armée, & tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle qui décidoit ordinairement du sort des batailles : cependant l'on voit par l'Histoire, que les Grecs & les Romains s'acoutumèrent bientôt à ces monstres de guerre ; ils ouvroient leurs rangs pour les laisser passer ; ils ne cherchoient point à les blesser, mais lançoient tous leurs traits contre les conducteurs qui se pressoient de se rendre, & de calmer les éléphans dès qu'ils étoient séparés du reste de leurs troupes ; & maintenant que le feu est devenu l'élément de la guerre & le principal instrument de la mort, les éléphans qui en craignent

---

in triumpho elephantum duxit. Seneca, de brevitate vitæ, cap. 13.

(*m*) De temps immémorial les Rois de Ceylan, de Pégu, d'Aracan se sont servis d'éléphans à la guerre. On lioit des sabres nus à leur trompe, & on leur mettoit sur le dos de petits châteaux de bois qui tenoient cinq à six hommes armés de javelines, de fusils & d'autres armes ; ils contribuoient beaucoup à mettre en désordre les armées ennemies, mais ils s'effrayoient aisément en voyant du feu. *Recueil voyages de la Compagnie des Indes. Amst. 1711, tome VII. Voyage de Schoutez, p. 32.*

(*n*) & le bruit & la flamme, feroient plus embarraffans, plus dangereux qu'utiles dans nos combats. Les Rois des Indes font encore armer des éléphans en guerre ; mais c'eft plutôt pour la repréfentation, que pour l'effet : ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui eft d'afservir leurs femblables, ils s'en fervent pour dompter les éléphans fauvages. Le plus puiffant des Monarques de l'Inde, n'a pas aujourd'hui deux cents éléphans de guerre (*o*), ils en ont beaucoup d'autres pour le fervice & pour porter les grandes cages de treillage dans lefquelles ils font voyager leurs femmes : c'eft une monture très sûre, car l'éléphant ne bronche jamais, mais elle n'eft pas douce, & il faut du temps pour s'accoutu-

(*n*) L'éléphant craint furtout le feu, d'où vient que depuis qu'on fe fert d'armes à feu dans les armées, les éléphans n'y fervent prefque plus de rien ; véritablement il s'en trouve quelques-uns de fi braves qu'on amene de l'isle de Ceylan, qui ne font pas fi peureux, mais encore n'eft-ce qu'après les avoir accoutumés en leur tirant tous les jours des moufquets & leur jetant des pétards de papier entre les jambes. *Voyage de Fr. Bernier. Amft. 1710, tome II, p. 65.*

(*o*) Il y a peu de gens aux Indes qui ayent des éléphans : les grands Seigneurs même n'en ont pas un grand nombre, & le Grand-Mogol n'en entretient pas plus de cinq cents pour fa maifon, tant pour porter fes femmes dans leurs *micdembers* à treillis, qui font des manieres de cages, que pour les bagages ; & l'on m'a affuré qu'il n'en a pas plus de deux cents pour la guerre, dont on emploie une partie à porter les petites pièces d'artillerie fur leurs affûts. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, p. 132.*

mer au mouvement brufque & au balancement continuel de fon pas ; la meilleure place eft fur le cou, les fecouffes y font moins dures que fur les épaules, le dos ou la croupe ; mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chaffe ou de guerre, chaque éléphant eft toujours monté de plufieurs hommes (*p*). Le conducteur fe met à califourchon fur le cou, les chaffeurs ou les combattans font affis ou debout fur les autres parties du corps.

Dans les pays heureux où notre canon & nos arts meurtriers ne font qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphans (*q*) ; à Cochin & dans le refte du Malabar (*r*) on ne fe fert point de chevaux, & tous

---

(*p*) De tous les animaux, ce font ceux qui rendent plus de fervice à la guerre, car on place fort commodément fur eux quatre hommes, qui peuvent aifément fe fervir du moufquet, de l'arc & de la lance. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande. Second voyage de Van - der - Hagen, tome II, p. 53.*

(*q*) Lorfque les éléphans font menés à la guerre, ils fervent à deux diverfes fonctions, car on les charge ou d'une petite tour de bois, du fommet de laquelle quelques foldats combattent, ou l'on attache des épées à leur trompe avec des chaînes de fer, & on les lâche ainfi contre l'armée ennemie, qu'ils affaillent généreufement & qu'ils mettroient indubitablement en pièces, fi on ne les repouffoit avec des lances qui jettent le feu ; parce que comme l'on fait que les éléphans font épouvantés par le feu, l'on en apprête d'artificiels au bout des lances pour les mettre en fuite. *Voyage de l'Orient, par le P. Philippe, p. 367.*

(*r*) On ne fe fert point à Cochin, non plus que dans le refte du Malabar, de cavalerie pour la guer-

ceux qui ne combattent pas à pied sont montés sur des éléphans. Il en est à-peu-près de même au Tonquin (*s*), à Siam (*t*), à Pégu où le Roi & tous les grands Seigneurs ne sont jamais montés que sur des éléphans : les jours de fête, ils sont précédés & suivis d'un nombreux cortége de ces animaux pompeusement parés de plaques de métal brillantes, & couverts des plus riches étoffes. On environne leur ivoire d'anneaux d'or & d'argent (*u*), on leur peint les oreilles & les

---

re; ceux qui doivent combattre autrement qu'à pied sont montés sur des éléphans, dont il y a quantité dans les montagnes, & ces éléphans de montagnes sont les plus grands des Indes. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III*, p. 261.

(*s*) Dans le royaume de Tonquin, les Dames de condition montent ordinairement sur des éléphans, qui sont extrêmement hauts & gros; & qui portent, sans aucun danger, une tour avec six hommes dedans, & un autre homme sur leur cou, qui les conduit. *Il Genio vagante del conte Aurelio degli anzi. In Parma*, 1691, *tome I*, p. 282.

(*t*) Voyez le Journal du voyage de l'abbé de Choisy. *Amst.* 1687, p. 242.

(*u*) Nous avons vu des éléphans qui ont les dents d'une beauté & d'une grandeur admirables, elles sortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & sont garnies d'espace en espace de cercles d'or, d'argent & de cuivre. *Premier voyage du P. Tachard*, p. 273. — Les Princes font consister leur grandeur & leur pouvoir à nourrir beaucoup d'éléphans, ce qui leur est d'une grande dépense. Le Grand-Mogol en a plusieurs milliers. Le Roi de Maduré, le Seigneur de Narzingue & de Bisnagar, le Roi des Naires & celui de Mansul en ont plusieurs centaines, qu'ils distinguent en trois classes; les plus grands sont pour le service immédiat du Prince : leur harnois est

joues, on les couronne de guirlandes, on leur attache des ſonnettes : ils ſemblent ſe complaire à la parure, & plus on leur met d'ornemens, plus ils ſont careſſans & joyeux. Au reſte, l'Inde méridionale eſt le ſeul pays où les éléphans ſoient policés à ce point : en Afrique, on ſait à peine les dompter (*x*). Les Aſiatiques, très anciennement civiliſés, ſe ſont fait une eſpèce d'art de l'éducation de l'éléphant, & l'ont inſtruit & modifié ſelon leurs mœurs. Mais de tous les Africains les ſeuls Carthaginois ont autrefois dreſſé des éléphans pour la guerre, parce que dans le temps de la ſplendeur de leur république, ils étoient peut-être encore plus civiliſés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'éléphans ſauvages dans toute la partie de l'Afrique, qui eſt en deçà du mont Atlas : il y en a même peu au-delà de ces montagnes juſqu'au fleuve du Sénégal ; mais il s'en trouve déjà beaucoup au Sénégal même (*y*), en Guinée

très riche ; on les couvre de draps travaillés en or & couverts de perles ; leurs dents ſont ornées d'or très fin & d'argent, & quelquefois on les couvre de diamans ; ceux d'une taille moyenne ſont pour la guerre, & les petits pour l'uſage & le ſervice ordinaire. *Voyage du P. Vincent Marie de Sainte-Catherine de Sienne, chap. II.* (Cet article a été traduit de l'Italien, par M. le Marquis de Montmirail).

(*x*) Les habitans de Congo n'ont pas l'art de dompter les éléphans : ils ſont fort méchans, & prennent les crocodilles avec leur trompe & les jettent au loin. *Il genio vagante del conte Aurelio, tome II, p. 473.*

(*y*) Les éléphans, dont je voyois tous les jours un

(*z*), au Congo (*a*), à la côte des Dents (*b*),

grand nombre se répandre sur les bords du fleuve Sénégal, ne m'étonnoient plus. Le 5 novembre, je me promenois dans les bois qui sont vis-à-vis le village de Dagana, j'apperçus quantité de leurs traces toutes fraîches; je les suivis constamment pendant près de deux lieues, & enfin je découvris cinq de ces animaux, dont trois se vautroient couchés dans leur souil, à la maniere des cochons, & le quatrième étoit debout avec son petit, mangeant les extrémités des branches d'un acacie qu'il venoit de rompre : je jugeai par comparaison de la hauteur de l'arbre contre lequel étoit cet éléphant, qu'il avoit au moins onze à douze pieds depuis la plante des pieds jusqu'à la croupe; ses défenses sortoient de la longueur de près de trois pieds. Quoique ma présence ne les eût pas émus, je pensai qu'il étoit à propos de me retirer : en poursuivant ma route, je rencontrai des impressions bien marquées de leurs pas, que je mesurai, elles avoient près d'un pied & demi de diamètre; leur fiente, qui ressembloit à celle du cheval, formoit des boules de sept à huit pouces d'épaisseur. *Voyage au Sénégal, par M. Adanson, Paris*, 1757, *p. 75.* — Voyez aussi le *Voyaye de le Maire, p. 97 & 98.*

(*z*) Voyez le voyage de Guinée, par G. Bosman. *Utrecht, 1705, p. 243.*

(*a*) Dans la province de Pamba, qui est au royaume de Congo, on trouve beaucoup d'éléphans, à cause de la grande quantité de forêts & de rivieres dont le pays est plein *Voyage de Fr. Drack. Paris, 1641 p. 104.* Voyez aussi dans le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, le *Voyage de Vander Broeck, tome IV, p. 319.* Voyez aussi *Il genio vagante del conte Aurelio, tome II, p. 473 & suiv.*

(*b*) Le premier pays où l'on trouve le plus souvent des éléphans, c'est cet endroit de la côte que l'on appelle en Flamand, *Tand Kust* ou *Côte des dents*, à cause de la grande quantité des dents d'éléphans qu'on y trafique; ensuite vers la côte d'or & dans les pays d'Awiné, de Jaumoré, d'Eguira, d'Abocroé, d'Ancober

au pays d'Ante (*c*), d'Acra, de Benin & dans toutes les autres terres du ſud de l'Afrique (*d*), juſqu'à celles qui ſont terminées par le cap de Bonne-eſpérance, à l'exception de quelques provinces très peuplées, telles que Fida (*e*), Ardra, &c. On en

---

& d'Axim, où l'on en tue chaque jour un grand nombre; & plus un pays eſt déſert & inhabité, plus y rencontre-t-on d'éléphans & d'autres animaux ſauvages. *Voyage de Guinée, par Guill. Boſman, p. 244.*

(*c*) Le pays d'Ante abonde auſſi en éléphans, puiſque non-ſeulement on en tue quantité dans la terre ferme, mais qu'ils viennent preſque tous les jours ſur les bords de la mer & ſous nos forts, d'où nos gens peuvent les voir, & y font de grands ravages; depuis le pays d'Ante juſqu'à celui d'Acra, on n'en trouve pas tant que dans les lieux ci-deſſus nommés, parce que ces pays, entre Ante & Acra, ont été depuis longtemps paſſablement bien peuplés, excepté celui de Fétu, qui depuis cinq ou ſix ans a été preſque déſert, ce qui fait qu'on y voit beaucoup plus de ces bêtes qu'auparavant. Du côté d'Ancra, on en tue toutes les années un grand nombre parce que dans ces quartiers-là il y a bien du pays déſert & inhabité. . . . Dans le pays de Benin, comme auſſi à Rio de Calbari, Camerones & dans pluſieurs autres pays & rivieres d'alentour, il y a une ſi grande quantité de ces animaux, qu'on a peine à s'imaginer comment les habitans peuvent ou oſent y demeurer. *Idem, p. 246.*

(*d*) Au-deſſous de la baie de Sainte-Hélène, le pays eſt partagé en deux parties par la riviere des Eléphans, qui a été ainſi appellée parce que ces animaux, qui aiment les courans, ſe trouvent en grande quantité ſur ſes bords. *Deſcription du cap de Bonne-Eſpérance, par Kolbe. Amſt. 1741, tome I, p. 114; & tome III, p. 12.*

(*e*) Il n'y a pas d'éléphans à Ardra ni à Fida, quoique de mon temps on y en ait tué un; mais les Nègres avouerent que cela n'étoit point arrivé dans l'eſ-

trouve de même en Abissinie (*f*), en Ethiopie (*g*), en Nigritie (*h*), sur les côtes orientales de l'Afrique & dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde. Il y en a aussi dans les grandes isles de l'Inde & de l'Afrique, comme à Madagascar (*i*), à Java

---

pace de soixante ans, ainsi je crois que s'y étant égaré, il pouvoit y être venu d'ailleurs. *Voyage de Guinée, par Bosman, p. 245.*

(*f*) Voyez le voyage historique d'Abissinie, du P. Lobo, *tome I, p. 57*, où il dit qu'on trouve dans l'Abissinie de grandes troupes d'éléphans.

(*g*) Les Ethiopiens ont des éléphans dans leur pays, bien plus petits à la vérité que ceux des Indes, & dont les dents mêmes sont plus creuses & les moins estimées ; mais ils ne laissent pas que d'en faire un très grand trafic. *Voyage de Paul Lucas. Rouen, 1719, tome III, p. 186.* — On voit beaucoup d'éléphans en Ethiopie & dans les Etats du Prêtre Jean, derriere l'isle Mosambique, où les Cafres ou Noirs en tuent souvent pour en vendre les dents. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, p. 413.* Voyez aussi *l'Afrique, de Marmol, tome I, p. 52.*

(*h*) *Elephas magnâ copiâ in silvis Nigritarum regionis invenitur. Solent magno numero confertim incedere, &c.* Leonis Afric. Descript. Africæ. Lugd. Bat. 1632, tom. II, pag. 744 & 745.

(*i*) Dans l'isle de Madagascar, se trouvent tant d'éléphans, qu'on n'estime contrée du monde en produire davantage ; au moyen de quoi s'y fait grand trafic de marchandise d'ivoire, comme semblablement en une autre isle voisine appellée *Cuzibet* ; & par le jugement des Marchands ne se retire pas du reste du monde si grande quantité de dents d'éléphans (qui est le vrai ivoire) que l'on en trouve en ces deux isles. *Description de l'Inde orientale, par Marc Paul. Paris, 1556, liv. III, chap. XXXIX, p. 114.*

(*k*) & jusques aux Philippines (*l*). Après avoir conféré les témoignages des Historiens & des Voyageurs, il nous a paru que les éléphans sont actuellement plus nombreux, plus fréquens en Afrique qu'en Asie ; ils y sont aussi moins défians, moins sauvages, moins retirés dans les solitudes : il semble qu'ils connoissent l'impéritie & le peu de puissance des hommes auxquels ils ont affaire dans cette partie du monde ; ils viennent tous les jours & sans aucune crainte jusqu'à leurs habitations (*m*) ; ils traitent les Nègres avec cette indifférence naturelle & dédaigneuse qu'ils ont pour tous les animaux ; ils ne les regardent pas comme des êtres puissans,

(*k*) Les animaux qui se trouvent dans l'isle de Java, sont 1°. des éléphans qu'on apprivoise & qu'on loue ensuite pour travailler. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande*, *tome I*, *p.* 411. — A Tuban, les Hollandois virent les éléphans du Roi de Java, qui sont chacun sous un petit toît particulier, soutenu par quatre piliers au milieu ; & dans le milieu de l'espace, qui est sous ce toît, il y a un grand pieu auquel l'éléphant est attaché par une chaîne. *Idem*, *tome I*, *p.* 526.

(*l*) L'isle de Mandanar est la seule des Philippines, qui ait des éléphans, parce que les Insulaires ne les apprivoisent pas comme l'on fait à Siam & à Comboya, ils s'y sont extrêmement multipliés. *Voyage autour du monde*, *par Gemelli Careri. Paris*, 1716, *tome V*, *p.* 209.

(*m*) Les éléphans passent souvent les nuits dans les villages, & craignent si peu les lieux fréquentés, qu'au lieu de se détourner quand ils voient les maisons des Nègres, ils passent tout droit, & les renversent en marchant comme une coquille de noix. *Voyage de le Maire*, *p.* 98.

forts & redoutables, mais comme une eſpéce cauteleuſe, qui ne ſait que dreſſer des embûches, qui n'oſe les attaquer en face & qui ignore l'art de les réduire en ſervitude. C'eſt en effet par cet art connu de tout temps des Orientaux, que ces animaux ont été réduits à un moindre nombre; les éléphans ſauvages, qu'ils rendent domeſtiques, deviennent par la captivité autant d'eunuques volontaires dans leſquels ſe tarit chaque jour la ſource des générations; au lieu qu'en Afrique, où ils ſont tous libres, l'eſpèce ſe ſoutient & pourroit même augmenter en perdant davantage, parce que tous les individus travaillent conſtamment à ſa réparation. Je ne vois pas qu'on puiſſe attribuer à une autre cauſe cette différence de nombre dans l'eſpèce; car en conſidérant les autres effets, il paroît que le climat de l'Inde méridionale & de l'Afrique orientale eſt la vraie patrie, le pays naturel & le ſéjour le plus convenable à l'éléphant; il y eſt beaucoup plus grand, beaucoup plus fort qu'en Guinée & dans toutes les autres parties de l'Afrique occidentale; l'Inde méridionale & l'Afrique orientale, ſont donc les contrées dont la Terre & le Ciel lui conviennent le mieux; & en effet, il craint l'exceſſive chaleur, il n'habite jamais dans les ſables brûlans, & il ne ſe trouve en grand nombre dans le pays des Nègres, que le long des rivieres & non dans les terres élevées; au lieu qu'aux Indes les plus puiſſans, les plus courageux de l'eſpèce & dont les armes ſont les plus fortes & les plus grandes, s'appellent *Éléphans de monta-*

gne, & habitent en effet les hauteurs où l'air étant plus tempéré, les eaux moins impures, les alimens plus ſains, leur nature arrive à ſon plein développement & acquiert toute ſon étendue, toute ſa perfection.

En général, les éléphans d'Aſie l'emportent par la taille, par la force, &c. ſur ceux de l'Afrique; & en particulier ceux de Ceylan ſont encore ſupérieurs à tous ceux de l'Aſie, non par la grandeur, mais par le courage & par l'intelligence : probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs; mais tous les Voyageurs (*n*) ont célébré les éléphans de cette isle, où, comme l'on ſait, le terrein eſt groupé par montagnes, qui vont en s'élevant à meſure qu'on avance vers le centre, & où la chaleur, quoique trés grande, n'eſt pas auſſi exceſſive qu'au Sénégal, en Guinée & dans toutes les autrès parties occidentales de l'Afrique. Les Anciens qui ne connoiſſoient de cette

---

(*n*) Les éléphans de Ceylan ſont préférés à tous les autres, parce qu'ils ſont plus courageux. . . . Les Indiens diſent que tous les autres éléphans les reſpectent. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 261.* — Les éléphans de Ceylan ſont plus braves que les autres. *Voyages de Bernier, page 65.* — Les meilleurs éléphans & les plus intelligens qui ſoient au monde, ſont dans l'iſle de Ceylan. *Recueil des voyages, tome I, page 413; tome II, page 256; tome IV, page 363.* — Il y a quantité d'éléphans à Ceylan, qui ſont & plus généreux & plus nobles qu'aucun des autres. . . . Tous les autres éléphans révèrent les éléphans de Ceylan, &c. *Voyage d'Orient du Père Philippe, page 139 & 367.*

partie du monde, que les terres situées entre le mont Atlas & la Méditerranée, avoient remarqué que les éléphans de la Lybie étoient bien plus petits (*o*) que ceux des Indes; il n'y en a plus aujourd'hui dans cette partie de l'Afrique, & cela prouve encore, comme nous l'avons dit à l'article du lion (*p*), que les hommes y sont plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étoient dans le siècle de Carthage. Les éléphans se sont retirés à mesure que les hommes les ont inquiétés; mais en voyageant sous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature; car ceux du Sénégal, de la Guinée, &c. sont, comme l'étoient ceux de la Lybie, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes.

La force de ces animaux est proportionnelle à leur grandeur; les éléphans des Indes portent aisément trois ou quatre milliers (*q*); les plus petits, c'est-à-dire, ceux d'Afrique, enlèvent librement un poids de deux cents livres (*r*) avec leur trompe & le placent

---

(*o*) *Indicum (elephantum) Afri pavent, nec contueri audent; nam & major Indicis magnitudo est.* Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. 9.

(*p*) Voyez le *VIIIe. Volume* de cette Histoire Naturelle, *page 97.*

(*q*) Un éléphant peut porter quarante mans, à quatre-vingt livres le man. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 261.*

(*r*) L'éléphant lève un poids de deux cents livres avec sa trompe, & le charge sur ses épaules. . . . Il prend dans sa trompe cent cinquante livres d'eau, qu'il jette en haut à la hauteur d'une pique. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

eux-mêmes ſur leurs épaules; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde, à une ou deux toiſes de diſtance; ils peuvent porter plus d'un millier peſant ſur leurs défenſes; la trompe leur ſert à caſſer les branches des arbres, & les défenſes à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force par la vîteſſe de leur mouvement, comparée à la maſſe de leur corps : ils font au pas ordinaire à-peu-près autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot, & autant qu'un cheval au galop lorſqu'ils courent, ce qui dans l'état de liberté ne leur arrive guere que quand ils ſont animés de colere ou pouſſés par la crainte. On mène ordinairement au pas les éléphans domeſtiques, ils font aiſément & ſans fatigue quinze ou vingt lieues par jour; & quand on veut les preſſer *(s)*, ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très loin & l'on peut auſſi les ſuivre de très près à la piſte, car les traces qu'ils laiſſent ſur la terre ne ſont pas équivoques; & dans les terreins où le pied marque, elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

Un éléphant domeſtique rend peut-être à ſon maître plus de ſervice que cinq ou ſix chevaux (*t*), mais il lui faut du foin &

(*s*) Lorſqu'on preſſe l'éléphant, il fera bien en un jour le chemin de ſix journées. *L'Afrique de Marmol, tome I page 58.*

(*t*) Le prix des éléphans eſt plus conſidérable qu'on

une nourriture abondante & choisie; il coûte environ quatre francs ou cent sous (*u*) par jour à nourrir. On lui donne ordinairement du riz crud ou cuit, mêlé avec de l'eau, & on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour, pour qu'il s'entretienne dans sa pleine vigueur; on lui donne aussi de l'herbe pour le rafraîchir, car il est sujet à s'échauffer, & il faut le mener à l'eau & le laisser baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aisément à se laver lui-même; il prend de l'eau dans sa trompe, il la porte à sa bouche pour boire, & ensuite en retournant sa trompe, il en laisse couler le reste à flot sur toutes les parties de son corps. Pour donner

---

ne pourroit l'imaginer : on en a vu vendre depuis mille pagodes d'or jusqu'à quinze mille roupies, c'est-à-dire, depuis neuf à dix mille livres jusqu'à trente-six mille livres. *Notes de M. de Bussy.* — On vend un éléphant selon sa taille. . . . . Un éléphant de Ceylan vaut du moins huit mille *pardaons*, & quand il est fort grand on le vend jusqu'à douze & même jusqu'à quinze mille pardaons. *Histoire de l'isle de Ceylan, par Ribeyro. Trevoux, 1701, page 144.*

(*u*) Les éléphans coûtent chacun environ une demi-pistole par jour à nourrir. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 261.* — Ceux qui sont privés sont fort délicats en leur vivre, & leur faut bailler du riz bien cuit & accommodé avec du beurre & du sucre, qu'on leur donne par grosses pelottes, & leur faut bien cent livres de riz par chaque jour, outre qu'il leur faut bailler des feuilles d'arbres, principalement de figuier d'Inde, que nous appellons *Bananes*, & les Turcs *Plantenes*, pour les rafraichir. *Voyage de Pyrard, tome II, page 367.* — Voyez aussi les *Voyages de La Boullaye-le-Gouz. Paris, 1657, page 250*; & le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 473,*

une

une idée des ſervices qu'il peut rendre, il ſuffira de dire que tous les tonneaux, ſacs, paquets qui ſe tranſportent d'un lieu à un autre dans les Indes, ſont voiturés par des éléphans; qu'ils peuvent porter des fardeaux ſur leur corps, ſur leur cou, ſur leurs défenſes, & même avec leur gueule, en leur préſentant le bout d'une corde qu'ils ſerrent avec les dents; que joignant l'intelligence à la force, ils ne caſſent ni n'endommagent rien de ce qu'on leur confie; qu'ils font tourner & paſſer ces paquets du bord des eaux dans un bateau ſans les laiſſer mouiller, les poſant doucement & les arrangeant où l'on veut les placer : & quand ils les ont dépoſés dans l'endroit qu'on leur montre, ils eſſaient avec leur trompe s'ils ſont bien ſitués, & que quand c'eſt un tonneau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler & l'établir ſolidement, &c.

Lorſque l'éléphant eſt bien ſoigné, il vit long-temps quoiqu'en captivité, & l'on doit préſumer que dans l'état de liberté, ſa vie eſt encore plus longue. Quelques Auteurs ont écrit qu'il vivoit quatre ou cinq cents ans (*x*), d'autres deux ou

(*x*) Oneſime, au rapport de Strabon (*lib. XV*), aſſure que les éléphans vivent juſqu'à cinq cents ans. — Philoſtrate (*Vit. Appol. lib. XVI*), rapporte que l'éléphant Ajax, qui avoit combattu pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. — Juba, roi de Mauritanie, a auſſi écrit qu'il en avoit pris dans le mont Atlas qui s'étoit pareillement trouvé dans un combat quatre cents ans auparavant.

trois cents (*y*), & d'autres enfin cent vingt, cent trente, ou cent cinquante ans (*z*). Je crois que le terme moyen eſt le vrai, & que ſi l'on s'eſt aſſuré que des éléphans captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui ſont libres & qui jouiſſent de toutes les aiſances de la vie & de tous les droits de la Nature, doivent vivre au moins deux cents ans; de même ſi la durée de la geſtation eſt de deux ans, & s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroiſſement, on peut encore être aſſuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reſte, la captivité abrège moins leur

---

(*y*) *Elephantem alii annos ducentos vivere aiunt, alii trecentos.* Ariſtot. hiſt anim. lib. VIII, cap. IX. — *Elephas ut longiſſimum annos circiter ducentos vivit.* Arrian. in Indicis. — Je vis un petit éléphant blanc qu'on deſtine pour être le ſucceſſeur de celui qui eſt dans le palais, & qu'on dit avoir près de trois cents ans. *Premier voyage de Siam du P. Tachard, page 273.*

(*z*) Les éléphans croiſſent juſqu'à la moitié de leur âge, & vivent ordinairement cent cinquante ans. *Voyage de Drack autour du Monde, page 104.* — Les éléphans portent deux ans, & peuvent vivre juſqu'à cent cinquante ans. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 31.* — Nonobſtant toutes les recherches que j'ai faites avec aſſez de ſoin, je n'ai jamais pu ſavoir bien exactement combien l'éléphant vivoit; & voici toutes les lumières qu'on peut tirer de ceux qui gouvernent ces animaux : ils ne ſavent vous dire autre choſe ſinon que tel éléphant a été entre les mains de leur père, de leur ayeul & de leur biſayeul; & ſupputant le temps que ces gens-là ont vécu, il ſe trouve quelquefois qu'il monte à cent vingt ou cent trente ans. *Voyage de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, pages 242 & 243.*

vie que la difconvenance du climat ; quelque foin qu'on en prenne, l'éléphant ne vit pas long-temps dans les pays tempérés & encore moins dans les climats froids ; celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668 (*a*), & qui n'avoit alors que quatre ans, mourut à dix-fept ans, au mois de Janvier 1681, & ne fubfifta que treize ans dans la Ménagerie de Verfailles, où cependant il étoit traité foigneufement & nourri largement ; on lui donnoit tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin & deux feaux de potage, où il entroit encore quatre ou cinq livres de pain ; & de deux jours l'un, au lieu de potage, deux feaux de riz cuit dans l'eau, fans compter ce qui lui étoit donné par ceux qui le vifitoient ; il avoit encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amufer, car après avoir mangé le grain des épis, il faifoit des poignées de la paille, & il s'en fervoit pour chaffer les mouches ; il prenoit plaifir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faifoit fort adroitement avec fa trompe, & comme on le menoit promener prefque tous les jours, il arrachoit de l'herbe & la mangeoit. L'éléphant qui étoit derniérement à Naples, où, comme l'on fait, la chaleur eft plus grande qu'à Paris, n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années : ceux qu'on a tranfportés vivans jufqu'à Pétersbourg périffent fucceffive-

---

(*a*) Mémoires pour fervir à l'hiftoire des animaux, *partie III, p. 101 & 127.*

ment, malgré l'abri, les couvertures, les poèles; ainsi, l'on peut assurer que cet animal ne peut subsister de lui-même nulle part en Europe, & encore moins s'y multiplier. Mais je suis étonné que les Portugais qui ont connu, pour ainsi dire, les premiers le prix & l'utilité de ces animaux dans les Indes orientales, n'en ayent pas transporté dans les climats chauds du Bresil où peut-être en les laissant libres, ils auroient peuplé. La couleur ordinaire des éléphans est d'un gris cendré ou noirâtre; les blancs, comme nous l'avons dit, sont extrêmement rares (*b*), & on cite ceux qu'on a vus en dif-

---

(*b*) Quelques personnes, qui ont démeuré long-temps à Pondicheri, nous ont paru douter qu'il existe des éléphans blancs & rouges; ils assurent qu'il n'y en a jamais eu que de noirs, du moins dans cette partie de l'Inde : il est vrai, disent-ils, que si l'on est un certain temps sans les laver, la poussiere qui s'attache à leur peau huileuse & exactement rase, les fait paroître d'un gris sale, mais en sortant de l'eau ils sont noirs comme du jai. Je crois en effet que le noir est la couleur naturelle des éléphans, & qu'il ne se trouve que des éléphans noirs dans les parties de l'Inde que ces personnes ont été à portée de parcourir; mais il me paroît en même temps qu'on ne peut douter qu'à Ceylan, à Siam, à Pégu, à Cambaie, &c. il ne se trouve par hasard quelques éléphans blancs & rouges. On peut citer pour témoins oculaires le Chevalier de Chaumont, l'Abbé de Choisy, le P. Tachard, Van-der-Hagen, Joost Schuten, Thévenot, Ogilby & d'autres voyageurs moins connus. Hortenfels, qui, comme l'on sait, a rassemblé dans son *Elephantogrvphia* une grande quantité de faits tirés de différentes relations, assure que l'éléphant blanc a non-seulement la peau blanche, mais aussi le poil de la queue blanc : on peut encore

férens temps dans quelques endroits des Indes, où il s'en trouve auſſi quelques-uns qui ſont roux, & ces éléphans blancs & rouges (*c*) ſont très eſtimés ; au reſte ces variétés ſont ſi rares qu'on ne doit pas les regarder comme ſubſiſtantes par des races diſtinctes dans l'eſpèce, mais plutôt comme des qualités accidentelles & purement individuelles ; car s'il en étoit autrement, on connoîtroit le pays des éléphans blancs, celui des rouges & celui des noirs, comme l'on connoît les climats des hommes blancs, rouges & noirs. » On trouve aux Indes des éléphans de trois ſortes, dit le P. Vincent Marie (*d*) : les blancs qui ſont les plus grands, les plus doux, les plus paiſibles, ſont eſtimés & adorés par pluſieurs nations, comme des Dieux ; les roux, tels que ceux de

---

ajouter à tous ces témoignages l'autorité des Anciens. Elien (*lib. III*, *cap.* XLVI), parle d'un petit éléphant blanc aux Indes, & paroît indiquer que la mere étoit noire. Cette variété dans la couleur des éléphans, quoique rare, eſt donc certaine & même très ancienne, & elle n'eſt peut-être venue que de leur domeſticité, qui dans les Indes eſt auſſi très ancienne.

(*c*) Dans les cerémonies, le Roi de Pégu fait mener deux éléphans rouges enharnachés d'étoffes d'or & de ſoie, puis les qautre éléphans blancs avec de ſemblables harnois relevés de pierreries ; ceux-ci ont une garniture d'or toute couverte de rubis ſur chaque dent. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III*, *p. 60.*

(*d*) Voyage du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne, *chap. VI*, traduit de l'Italien, par M. le Marquis de Montmiraïl.

Ceylan, quoiqu'ils ſoient les plus petits de corſage, ſont les plus valeureux, les plus forts, les plus nerveux, les meilleurs pour la guerre ; les autres ſoit par inclination naturelle, ſoit parce qu'ils reconnoiſſent en eux quelque choſe de plus excellent, leur portent un grand reſpect ; la troiſième eſpèce eſt celle des noirs qui ſont les plus communs & les moins eſtimés «. Cet auteur eſt le ſeul qui paroiſſe indiquer, que le climat particulier des éléphans roux ou rouges eſt Ceylan ; les autres voyageurs n'en font aucune mention. Il aſſure auſſi que les éléphans de Ceylan ſont plus petits que les autres ; Thévenot dit la même choſe dans la relation de ſon voyage *page 260*, mais d'autres diſent ou indiquent le contraire : enfin le P. Vincent Marie eſt encore le ſeul qui ait écrit que les éléphans blancs ſont les plus grands : le P. Tachard aſſure au contraire, que l'éléphant blanc du Roi de Siam étoit aſſez petit quoiqu'il fût très vieux. Après avoir comparé les témoignages des voyageurs au ſujet de la grandeur des éléphans dans les différens pays, & réduit les différentes meſures dont ils ſe ſont ſervis, il me paroît que les plus petits éléphans ſont ceux de l'Afrique occidentale & ſeptentrionale, & que les Anciens, qui ne connoiſſoient que cette partie ſeptentrionale de l'Afrique, ont eu raiſon de dire qu'en général les éléphans des Indes étoient beaucoup plus grands que ceux de l'Afrique. Mais dans les terres orientales de cette partie du monde, qui étoient inconnues des Anciens, les élé-

phans ſe ſont trouvés auſſi grands, & peut-être même plus grands qu'aux Indes; & dans cette derniere région, il paroît que ceux de Siam, de Pégu, &c. l'emportent par la taille ſur ceux de Ceylan, qui cependant, de l'aveu unanime de tous les voyageurs, ſont les plus courageux & les plus intelligens.

Après avoir indiqué les principaux faits au ſujet de l'eſpèce, examinons en détail les facultés de l'individu; les ſens, les mouvemens, la grandeur, la force, l'adreſſe, l'intelligence, &c. L'éléphant a les yeux très petits relativement au volume de ſon corps, mais ils ſont brillans & ſpirituels; & ce qui les diſtingue de ceux de tous les autres animaux, c'eſt l'expreſſion pathétique du ſentiment & la conduite preſque réfléchie de tous leurs mouvemens (*e*); il les tourne lentement & avec douceur vers ſon maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorſqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorſqu'il veut le prévenir; il ſemble réfléchir, délibérer, penſer & ne ſe déterminer qu'après avoir examiné & regardé à pluſieurs fois & ſans précipitation, ſans paſſion, les ſignes auxquels il doit obéir. Les chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expreſſion, ſont des animaux trop vifs pour qu'on puiſſe diſtinguer aiſément les nuances ſucceſſives de leurs ſenſations; mais comme l'éléphant eſt naturellement grave & modéré,

(*e*) *Elephantographia Chriſtophori Petri ab* Hartenfels; *Erfodiæ*, 1715.

on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvemens se succèdent lentement (*f*) l'ordre & la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très bonne, & cet organe est à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans aucun autre animal; ses oreilles sont très grandes, beaucoup plus longues, même à proportion du corps, que celles l'âne, & aplaties contre la tête, comme celles de l'homme: elles sont ordinairement pendantes; mais il les relève & les remue avec une grande facilité, elles lui servent à essuyer ses yeux (*g*), à les préserver de l'incommodité de la poussière & des mouches. Il se délecte au son des instrumens, & paroît aimer la musique; il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence & à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours & au son des trompettes. Son odorat est exquis, & il aime avec passion les parfums de toute

(*f*) Les yeux de l'éléphant sont très petits proportionnellement à la tête & encore plus petits proportionnellement au corps, mais ils sont très vifs & éveillés, & il les remue d'une façon qui lui donne toujours l'air pensif & réveur. *Voyage aux Indes orientales du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte-Catherine-de-Sienne, &c. Venise, 1683, en Italien in-4°. p. 396*, traduit par M. le Marquis de Montmirail.

(*g*) Les oreilles de l'éléphant sont très grandes. . . Il les remue continuellement avec gravité, & elles défendent ses yeux de tous les petits animaux nuisibles. *Idem. Ibid.* . . . Voyez aussi les *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, part. III, p. 107.*

espèce

eſpèce & ſurtout les fleurs odorantes; il les choiſit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets, & après en avoir ſavouré l'odeur, il les porte à ſa bouche & ſemble les goûter; la fleur d'orange eſt un de ſes mets les plus délicieux, il dépouille avec ſa trompe un oranger (*h*) de toute ſa verdure & en mange les fruits, les fleurs, les feuilles & juſqu'au jeune bois. Il choiſit dans les prairies les plantes odoriférantes, & dans les bois il préfère les cocotiers, les bananiers, les palmiers, les ſagous; & comme ces arbres ſont moëlleux & tendres, il en mange non-ſeulement les feuilles, les fruits, mais même les branches, le tronc & les racines : car quand il ne peut arracher ces branches avec ſa trompe, il les déracine avec ſes défenſes.

A l'égard du ſens du toucher, il ne l'a, pour ainſi dire, que dans la trompe; mais il eſt auſſi délicat, auſſi diſtinct dans cette eſpèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe compoſée de membranes, de nerfs & de muſcles, eſt en même temps un membre capable de mouvement & un organe de ſentiment; l'animal peut non-ſeulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'alonger, la courber & la tourner en tout ſens; l'extrémité de la trompe eſt terminée par un rebord (*i*) qui s'alonge par le deſ-

---

(*h*) Voyage de Guinée, par Boſman, p. 243.
(*i*) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux *part. III, p. 108 & 140.*

sus en forme de doigt; c'est par le moyen de ce rebord & de cette espèce de doigt que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts; il ramasse à terre les plus petites pièces de monnoie; il cueille les herbes & les fleurs en les choisissant une à une; il dénoue les cordes, ouvre & ferme les portes en tournant les clefs & poussant les verroux; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume (*k*). On ne peut même disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible & tout aussi adroite pour saisir, palper en gros & toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice en maniere de doigt situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, & laisse dans le milieu une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat & de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main,

---

(*k*) *Mutianus ter Consul auctor est, aliquem ex his & litterarum ductus Græcarum didicisse, solitumque præscribere ejus linguæ verbis : Ipse ego hæc scripsi, &c.* Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. III. — *Ego verò ipse elephantum in tabula litteras Latinas promuscide atque ordine scribentem vidi : verùmtamen docentis manus subjiciebatur ad litterarum ductum & figuram eum instituens; dejectis autem & intentis oculis erat cùm scriberet; doctos & litterarum gnaros animantium oculos esse dixisses.* Ælian de nat. Anim. lib. II, cap. II.

& il eſt le maître de joindre la puiſſance de ſes poumons à l'action de ſes doigts, & d'attirer par une forte ſuccion les liquides, ou d'enlever des corps ſolides très peſans en appliquant à leur ſurface le bord de ſa trompe, & faiſant un vide au dedans par aſpiration.

La délicateſſe du toucher, la fineſſe de l'odorat, la facilité du mouvement & la puiſſance de ſuccion ſe trouvent donc à l'extrémité du nez de l'éléphant. De tous les inſtrumens dont la Nature a ſi libéralement muni ſes productions chéries, la trompe eſt peut-être le plus complet & le plus admirable; c'eſt non-ſeulement un inſtrument organique, mais un triple ſens, dont les fonctions réunies & combinées, ſont en même temps la cauſe & produiſent les effets de cette intelligence & de ces facultés qui diſtinguent l'éléphant & l'élèvent au-deſſus de tous les animaux. Il eſt moins ſujet qu'aucun autre aux erreurs du ſens de la vue, parce qu'il les rectifie promptement par le ſens du toucher, & que ſe ſervant de ſa trompe comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il prend, comme nous, des idées nettes de la diſtance par ce moyen; au lieu que les autres animaux (à l'exception du ſinge & de quelques autres, qui ont des eſpèces de bras & de mains) ne peuvent acquérir ces mêmes idées qu'en parcourant l'eſpace avec leur corps. Le toucher eſt de tous les ſens celui qui eſt le plus relatif à la connoiſſance; la délicateſſe du toucher donne l'idée de la ſubſtance des corps, la flexibilité dans les parties de cet organe donne

l'idée de leur forme extérieure, la puissance de fuccion celle de leur pesanteur, l'odorat celle de leurs qualités, & la longueur du bras celle de leur distance; ainsi par un seul & même membre, & pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané, l'éléphant sent, apperçoit & juge plusieurs choses à la fois: or, une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion; donc quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, privé de la puissance de réfléchir, comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines, &, pour ainsi dire, indivises les unes avec les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées & qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre. La réminiscence doit être ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal: car la mémoire tient beaucoup aux circonstances des actes, & toute sensation isolée quoique très vive, ne laisse aucune trace distincte ni durable; mais plusieurs sensations combinées & contemporaines font des impressions profondes & des empreintes étendues; en sorte que si l'éléphant ne peut se rappeller une idée par le seul toucher, les sensations voisines & accessoires de l'odorat & de la force de fuccion, qui ont agi en même temps que le toucher, lui aident à s'en rappeller le souvenir; dans nous-mêmes, la meilleure maniere de rendre la mémoire fidelle, est de se servir successivement de tous nos sens pour considérer un objet, & c'est faute de cet usage combiné des sens

que l'homme oublie plus de chofes qu'il n'en retient.

Au refte, quoique l'éléphant ait plus de mémoire & plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau (*l*) plus petit que la plupart d'entr'eux, relativement au volume de son corps; ce que je ne rapporte que comme une preuve particuliere, que le cerveau n'eft point le fiége des fentimens, le *fenforium* commun, lequel réfide au contraire dans les nerfs des fens & dans les membranes de la tête; auffi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'éléphant, font en fi grande quantité qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui fe diftribuent dans le refte du corps. C'eft donc en vertu de cette combinaifon fingulière des fens & de ces facultés uniques de la trompe, que cet animal eft fupérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de fa maffe, malgré la difproportion de fa forme; car l'éléphant eft en même temps un miracle d'intelligence & un monftre de matiere : le corps très épais & fans aucune foupleffe, le cou court & prefque inflexible, la tête petite & difforme, les oreilles exceffives & le nez encore beaucoup plus exceffif, les yeux trop petits, ainfi que la gueule, le membre génital & la queue; les jambes maffives, droites & peu flexibles; le pied fi court (*m*)

(*l*) Mémoires pour fervir à l'hiftoire des Animaux, *part. III, p. 135 & 136.*

(*m*) Il n'y a point d'animal qui n'ait le pied plus

& ſi petit qu'il paroît être nul, la peau dure, épaiſſe & calleuſe; toutes ces difformités paroiſſant d'autant plus, que toutes ſont modelées en grand, toutes d'autant plus déſagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple dans le reſte de la Nature; aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenſes faites ou placées comme celles de l'éléphant.

Il réſulte pour l'animal pluſieurs inconvéniens de cette conformation bizarre; il peut à peine tourner la tête, il ne peut ſe tourner lui-même, pour rétrograder, qu'en faiſant un circuit : les chaſſeurs qui l'attaquent par derriere ou par le flanc, évitent les effets de ſa vengeance par des mouvemens circulaires, ils ont le temps de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour ſe tourner contr'eux. Les jambes dont la rigidité n'eſt pas auſſi grande que celle du cou & du corps, ne fléchiſſent néanmoins que lentement & difficilement; elles ſont fortement articulées avec les cuiſſes. Il a le genou comme l'homme (*n*) & le pied auſſi

---

grand, à proportion, que l'homme, ſi ce n'eſt l'éléphant qui l'a encore plus petit, & par conſéquent qu'aucun autre animal. . . . . Les pieds étoient ſi petits, qu'on peut dire qu'ils ne ſe voient point, parce que les doigts étoient renfermés & recouverts par la peau des jambes, leſquelles deſcendoient tout d'une venue juſqu'à terre, & paroiſſoient comme le tronc d'un arbre ſcié en travers. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux, p. 102 & 103.*

(*n*) Son genou eſt de la même maniere qu'à l'homme & non pas proche du ventre, étant au milieu de l'eſ-

bas ; mais ce pied ſans étendue, eſt auſſi ſans reſſort & ſans force, & le genou eſt dur & ſans ſoupleſſe : cependant tant que l'éléphant eſt jeune & qu'il ſe porte bien, il le fléchit pour ſe coucher, pour ſe laiſſer ou monter ou charger ; mais dès qu'il eſt vieux ou malade, ce mouvement devient ſi difficile qu'il aime mieux dormir debout, & que ſi on le fait coucher par force (*o*), il faut en ſuite des machines pour le relever & le remettre en pied ; les défenſes, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, n'étant pas ſituées dans une poſition verticale, comme les cornes des autres animaux, forment deux longs leviers, qui, dans cette direction preſque horizontale, fatiguent prodigieuſement la tête & la tirent en bas ; en ſorte que l'animal eſt quelquefois obligé de faire des trous dans le mur de ſa loge pour

---

pace qui eſt depuis le ventre juſqu'à terre, & à l'endroit où les bêtes ont leur talon, de ſorte que la jambe de l'éléphant eſt ſemblable à celle de l'homme, tant à cauſe de la ſituation de ſon genou que de la petiteſſe de ſon pied, dans leqûel la partie qui va du talon juſqu'aux doigts eſt très petite. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux, part. III, p. 102.*

(*o*) Nous avons appris de ceux qui ont gouverné à Verſailles l'éléphant dont nous parlons, que les huit premieres années qu'il y a vécu, il ſe couchoit & ſe relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernieres années il ne ſe couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de ſa loge, en ſorte que s'il arrivoit qu'il ſe couchât quand il étoit malade, il falloit percer le plancher du deſſus pour le relever avec des engins. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, p. 104.*

les soutenir & se soulager de leur poids (*p*). Il a le désavantage d'avoir l'organe de l'odorat très éloigné de celui du goût, l'incommodité de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche, parce que son cou court ne peut plier pour laisser baisser assez la tête; il faut qu'il prenne sa nourriture, & même sa boisson, avec le nez, il la porte ensuite non pas à l'entrée de la gueule, mais jusqu'à son gosier; & lorsque sa trompe est remplie d'eau, il en fourre l'extrémité jusqu'à la racine de la langue (*q*), apparemment pour rabaisser l'épiglotte & pour empêcher la liqueur qui passe avec impétuosité, d'entrer dans le larinx; car il pousse cette eau par la force de la même haleine qu'il avoit employée pour la pomper, elle sort de la trompe avec bruit & entre dans le gosier avec précipitation; la langue, la bouche ni les lèvres ne lui servent pas comme aux autres animaux à sucer ou laper sa boisson.

De-là paroît résulter une conséquence singulière, c'est que le petit éléphant doit téter avec le nez & porter ensuite à sont gosier le lait qu'il a pompé *; cependant les Anciens ont

(*p*) On nous a fait voir que l'éléphant avoit employé ses défenses à faire des trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortoit du mur de sa loge, & ces trous lui servoient pour s'appuyer quand il dormoit, ses défenses étant fichées dans ces trous. *Idem, p.* 102.

(*q*) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *part. III, p.* 109.

* Le contraire a été reconnu par M. de Buffon. Voy. *tom. X*, Supplément à l'article de l'éléphant; & *pl. IX, fig.* 2 de ce volume.

écrit qu'il tétoit avec la gueule & non avec la trompe (*r*) ; mais il y a toute apparence qu'ils n'avoient pas été témoins du fait & qu'ils ne l'ont fondé que sur l'analogie, tous les animaux n'ayant pas d'autre manière de téter. Mais si le jeune éléphant avoit une fois pris l'usage ou l'habitude de pomper avec la bouche en suçant la mamelle de sa mere, pourquoi la perdroit-il pour tout le reste de sa vie? pourquoi ne se sert-il jamais de cette partie pour pomper l'eau lorsqu'il est à portée ? pourquoi feroit-il toujours une action double, tandis qu'une simple suffiroit ? pourquoi ne lui voit-on jamais rien prendre avec sa gueule que ce qu'on jette dedans lorsqu'elle est ouverte ? &c. (*s*) Il paroît donc très-vraisemblable que le petit éléphant ne tette qu'avec la trompe ; cette présomption est non-seulement prouvée par les faits subséquens, mais elle est encore fondée sur une meilleure analogie que celle qui a décidé les Anciens. Nous avons dit qu'en général les animaux au moment de leur naissance ne peuvent être avertis de la présence de l'aliment dont ils ont besoin, par aucun autre sens que par celui de l'odorat. L'oreille est certainement très inutile à cet effet, l'œil

(*r*) *Pullus editus ore sugit, non promuscide, & statim cùm natus est cernit & ambulat.* Arist. hist. anim. lib. VI, cap. XXVII — *Anniculo quidem vitulo æqualem pullum edit elephantus, qui statim ut natus est, ore sugit.* Ælian. de nat. Anim. lib. IV, cap. III.

(*s*) Voyez les Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, *part. III*, *p. 109 & 110.*

l'est également & très évidemment, puisque la plupart des animaux n'ont pas les yeux ouverts lorsqu'ils commencent à teter ; le toucher ne peut que leur indiquer vaguement & également toutes les parties du corps de la mere, ou plutôt il ne leur indique rien de relatif à l'appétit; l'odorat seul doit l'avertir : c'est non seulement une espèce de goût, mais un avant-goût qui précède, accompagne & détermine l'autre. L'éléphant est donc averti, comme tous les autres animaux, par cet avant-goût de la présence de l'aliment; & comme le siége de l'odorat se trouve ici réuni avec la puissance de succion à l'extrémité de sa trompe, il l'applique à la mamelle, en pompe le lait & le porte ensuite à sa bouche pour satisfaire son appétit. D'ailleurs les deux mamelles étant situées sur la poitrine comme aux femmes & n'ayant que de petits mamelons très disproportionnés à la grandeur de la gueule du petit, duquel aussi le cou ne peut plier, il faudroit que la mere se renversât sur le dos ou sur le côté, pour qu'il pût saisir la mamelle avec la bouche; & il auroit encore beaucoup de peine à en tirer le lait à cause de la disproportion énorme, qui résulte de la grandeur de la gueule & de la petitesse du mamelon; le rebord de la trompe que l'éléphant contracte, autant qu'il lui plaît, se trouve au contraire proportionné au mamelon, & le petit éléphant peut aisément par son moyen téter sa mere, soit debout ou couchée sur le côté; ainsi, tout s'accorde, pour infirmer le témoignage des Anciens

ſur ce fait qu'ils ont avancé ſans l'avoir vérifié ; car aucun d'entr'eux ni même aucun des modernes que je connoiſſe, ne dit avoir vu téter l'éléphant, & je crois pouvoir aſſurer que ſi quelqu'un vient dans la ſuite à l'obſerver, on verra qu'il ne tette point avec la gueule, mais avec le nez. Je crois de même que les Anciens ſe ſont trompés en nous diſant que les éléphans s'accouplent à la manière des autres animaux ; que la femelle (*t*) abaiſſe ſeulement ſa croupe pour recevoir plus aiſément le mâle : la poſition des parties paroît rendre impoſſible cette ſituation d'accouplement ; l'éléphante n'a pas comme les autres femelles l'orifice de la vulve au bas du ventre & voiſine de l'anus, cet orifice en eſt à deux pieds & demi ou trois pieds de diſtance, il eſt ſitué preſqu'au milieu du ventre (*u*) ; d'autre côté, le mâle n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de ſon corps non plus qu'à celle de ce long intervalle, qui dans la ſituation ſuppoſée, ſeroit en pure perte. Les Naturaliſtes & les Voyageurs s'accordent à dire (*x*) que l'éléphant

(*t*) *Subſidit fœmina, clunibuſque ſubmiſſis, inſiſtit pedibus ac innititur ; mas ſuperveniens comprimit, atque ita munere venereo fungitur.* Ariſt. hiſt. Anim. lib. V, cap. II.

(*u*) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *part. III, p. 132.*

(*x*) *Elephantus genitale equo ſimile habet ſed parvum nec pro corporis magnitudine. Teſtes idem non foris conſpicuos ſed intus circà renes conditos habet.* Ariſt. hiſt. anim. lib. II, cap. I. . . . L'Afrique d'Ogilby, *p. 13 & 14.*

n'a pas le membre génital plus gros ni guère plus long que le cheval : il ne lui seroit donc pas possible d'atteindre au but dans la situation ordinaire aux quadrupèdes; il faut que la femelle en prenne une autre & se renverse sur le dos. De Feynes (y) & Tavernier (z) l'ont dit positivement, mais j'avoue que j'aurois fait peu d'attention à leurs témoignages, si cela ne s'accordoit pas avec la position des parties, qui ne permet pas à ces animaux de se joindre autrement (a).

(y) Quand ces animaux veulent s'accoupler ensemble, ils le font, sans comparaison, de même que l'homme & la femme : puis si-tôt qu'ils ont eu la jouissance l'un de l'autre, l'éléphant met sa trompe par-dessous l'éléphante & la relève en même temps. *Voyage par terre à la Chine, du Sr. de Feynes. Paris, 1630. p. 90. & 91.*

(z) Bien que l'éléphant ne touche plus la femelle depuis qu'il est pris, il arrive néanmoins qu'il entre quelquefois comme en chaleur. Ceci est particuliérement remarquable de la femelle de l'éléphant, que lorsqu'elle entre en chaleur elle ramasse toutes sortes de feuillages & d'herbages, dont elle se fait un lit fort propre avec une maniere de chevet & élevé de quatre ou cinq pieds de terre, où, contre la nature de toutes les autres bêtes, elle se couche sur le dos pour attendre le mâle qu'elle appelle par ses cris. *Voyage de Tavernier, tome III, p. 240.*

(a) J'avois écrit cet article lorsque j'ai reçu des notes de M. de Bussy, sur l'éléphant; ce fait, que la position des parties m'avoit indiqué, se trouve pleinement confirmé par son témoignage. » L'éléphant, dit M. de Bussy, s'accouple d'une façon singuliere; la femelle se couche sur le dos, & le mâle s'appuyant sur ses jambes antérieures & fléchissant en arriere les postérieures, ne touche à la femelle qu'autant qu'il en a besoin pour le coït «.

Il leur faut donc pour cette opération plus de temps, plus d'aiſance, plus de commodités qu'aux autres; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'ils ne s'accouplent que quand ils ſont en pleine liberté, & lorſqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur ſont néceſſaires. La femelle doit non-ſeulement conſentir, mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une ſituation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle ſe croit ſans témoins (*b*). La pudeur n'eſt-elle donc qu'une vertu phyſique, qui ſe trouve auſſi dans les bêtes? elle eſt au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général & le bel apanage de tout ſexe féminin.

Ainſi l'éléphant ne tette, ne s'accouple, ne mange, ni ne boit comme les autres animaux. Le ſon de ſa voix eſt auſſi très ſingulier; ſi l'on en croit les Anciens, elle ſe diviſe, pour ainſi dire, en deux modes très différens & fort inégaux, il paſſe du ſon par le nez, ainſi que par la bouche; ce ſon prend des inflexions dans cette longue trom-

---

(*b*) *Pudore nunquam niſi in abdito coeunt.* Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. v. — Les éléphans s'accouplent très rarement. . . . . Et quand ils s'accouplent, c'eſt avec tant de ſecret & dans des lieux ſi ſolitaires, que perſonne ne peut ſe vanter de les avoir vus dans ce moment. Ils ne produiſent jamais quand ils ſont domeſtiques. *Voyage aux Indes orientales du P. Vincent Marie de Sainte Catherine-de-Sienne, imprimé en italien, à Veniſe, en 1683, cap. XI, p. 396 & ſuiv.* traduit par M. le Marquis de Montmirail.

pette, il eſt rauque & filé comme celui d'un inſtrument d'airain, tandis que la voix qui paſſe par la bouche (*c*) eſt entre-coupée de pauſes courtes & de ſoupirs durs. Ce fait avancé par Ariſtote, & enſuite répété par les Naturaliſtes & même par quelques Voyageurs, eſt vraiſemblablement faux ou du moins n'eſt pas exact. M. de Buſſy aſſure poſitivement que l'éléphant ne pouſſe aucun cri par la trompe : cependant comme en fermant exactement la bouche, l'homme même peut rendre quelque ſon par le nez, il ſe peut que l'éléphant dont le nez eſt ſi grand, rende des ſons par cette voie lorſque ſa bouche eſt fermée : quoi qu'il en ſoit, le cri de l'éléphant ſe fait entendre de plus d'une lieue, & cependant il n'eſt pas effrayant comme le rugiſſement du tigre ou du lion.

L'éléphant eſt encore ſingulier par la conformation des pieds & par la texture de la peau ; il n'eſt pas revêtu de poil comme les autres quadrupèdes, la peau eſt tout-à-fait raſe, il en ſort ſeulement quelques ſoies dans les gerçures, & ces ſoies ſont très clair-ſemées ſur le corps, mais aſſez nombreuſes aux cils des paupières, au derrière

---

(*c*) *Elephantus citra nares ore ipſo vocem edidit ſpirabundam quemadmodum cùm homo ſimul & ſpiritum reddit & loquitur, at per nares ſimile tubarum raucitati ſonat.* Ariſt. Hiſt. anim. lib. IV, cap. IX. . . . . *Citra nares ore ipſo ſternutamento ſimilem edit ſonum. Per nares autem tubarum raucitati.* Plin. Hiſt. nat. lib. VIII.

de la tête (*d*), dans les trous des oreilles & au dedans des cuiſſes & des jambes. L'épiderme dur & calleux a deux eſpèces de rides, les unes en creux & les autres en relief, il paroît déchiré par gerçures & reſſemble aſſez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme & dans les animaux, l'épiderme eſt par-tout adhérent à la peau; dans l'éléphant, il eſt ſeulement attaché par quelques points comme le ſont deux étoffes piquées l'une ſur l'autre : cet épiderme eſt naturellement ſec & fort ſujet à s'épaiſſir, il acquiert ſouvent trois ou quatre lignes d'épaiſſeur par le deſsèchement ſucceſſif des différentes couches qui ſe régénèrent les unes ſous les autres; c'eſt cet épaiſſiſſement de l'épiderme qui produit l'*éléphantiaſis* ou *lèpre sèche*, à laquelle l'homme, dont la peau eſt dénuée de poil comme celle de l'éléphant, eſt quelquefois ſujet; cette maladie eſt très ordinaire à l'eléphant, & pour la prévenir les Indiens ont ſoin de le frotter ſouvent d'huile & d'entretenir par des bains fréquens la ſoupleſſe de la peau; elle eſt très ſenſible par-tout où elle n'eſt pas calleuſe, dans les gerçures & dans les autres endroits où elle ne s'eſt ni deſſéchée ni durcie; la piqûre des mouches ſe fait ſi bien ſentir à l'éléphant, qu'il emploie non-ſeulement ſes mouvemens naturels, mais même les reſſources de ſon intelligence pour s'en délivrer; il ſe ſert

---

(*d*) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *part. III, p. 113 & ſuiv.*

de sa queue, de ses oreilles, de sa trompe pour les frapper, il fronce sa peau par-tout où elle peut se contracter &, les écrase entre ses rides; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille pour les chasser, & lorsque tout cela lui manque, il ramasse de la poussière avec sa trompe & en couvre tous les endroits sensibles; on l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois par jour & se poudrer à propos, c'est-à-dire en sortant du bain (*e*). L'usage de l'eau est presqu'aussi nécessaire à ces animaux que celui de l'air & de la terre; lorsqu'ils sont libres ils quittent rarement le bord des rivieres, ils se mettent souvent dans l'eau jusqu'au ventre, & ils y passent quelques heures tous les jours. Aux Indes, où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel & à leur tempérament, on les lave avec soin & on leur donne tout le temps nécessaire & toutes les facilités possibles pour se laver eux-mêmes (*f*); on

---

(*e*) On nous a dit que l'éléphant de Versailles se rouloit toujours sur la poussiere quand il s'étoit baigné, ce qu'il faisoit le plus souvent qu'il pouvoit, & nous avons remarqué qu'il se jetoit de la poussiere aux endroits où il ne s'en étoit pas attaché quand il se vautroit, & qu'il avoit accoutumé de chasser les mouches ou avec une poignée de paille qu'il prenoit avec sa trompe, ou avec de la poussiere qu'il jetoit adroitement sur les endroits où il se sentoit piqué, n'y ayant rien que les mouches évitent davantage que la poussiere qui tombe. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, part. III, p. 117 & 118.*

(*f*) Sur les huit ou neuf heures avant midi, nous

nétoie leur peau en la frottant avec de la pierre ponce, & enfuite on leur met des effences, de l'huile & des couleurs.

La conformation des pieds & des jambes eft encore fingulière & différente dans l'éléphant de ce qu'elle eft dans la plupart des autres animaux : les jambes de devant paroiffent avoir plus de hauteur que celles de derrière, cependant celles-ci font un peu plus longues (*g*), elles ne font pas pliées en deux endroits comme les jambes de derrière du cheval ou du bœuf, dans lefquelles la cuiffe eft prefqu'entièrement enga-

---

fumes au bord de la riviere pour voir comme on lave les éléphans du Roi & des grands Seigneurs; l'éléphant entre dans l'eau jufqu'au ventre & fe couchant fur un côté, prend à diverfes fois de l'eau avec fa trompe qu'il jette fur celui qui eft à l'air pour fe bien laver; le maître vient enfuite avec une efpèce de pierre de ponce, & frottant la peau de l'éléphant, la nétoie de toutes les ordures qui ont pu s'y amaffer. Quelques-uns croient que lorfque cet animal eft couché par terre, il ne peut fe relever de foi-même, ce qui eft bien contraire à ce que j'ai vu, car dès que le maître l'a bien frotté d'un côté, il lui commande de fe tourner de l'autre, ce que l'éléphant fait promptement, & après qu'il eft bien lavé des deux côtés, il fort de la riviere & demeure quelque temps debout fur le bord de la riviere pour fe fécher : puis le maître vient avec un pot plein de couleur rouge ou de couleur jaune & lui en fait des raies fur le front, autour des yeux, fur la poitrine, fur le derriere; le frottant enfuite d'huile de coque pour lui renforcer les nerfs. *Voyage de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, p. 264 & 265.*

(*g*) Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des Animaux *part. III, p. 102.*

gée dans la croupe, le genou très près du ventre, & les os du pied si élevés & si longs qu'ils paroissent faire une grande partie de la jambe; dans l'éléphant, au contraire, cette partie est très courte & pose à terre; il a le genou comme l'homme au milieu de la jambe & non pas près du ventre : ce pied si court & si petit est partagé en cinq doigts, qui tous sont recouverts par la peau & dont aucun n'est apparent au dehors. On voit seulement des espèces d'ongles dont le nombre varie, quoique celui des doigts soit constant, car il y a toujours cinq doigts à chaque pied, & ordinairement aussi cinq ongles (*h*), mais quelquefois il ne s'en trouve que quatre (*i*) ou même trois, & dans ce cas, ils ne correspondent pas exactement à l'extrémité des doigts. Au reste, cette variété, qui n'a été observée que sur de jeunes éléphans transportés en Europe, paroît être purement accidentelle & dépend vraisembla-

---

(*h*) MM. de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner si tous les éléphans avoient des ongles aux pieds, nous n'en avons pas vu un seul qui n'en eût cinq à chaque pied à l'extrémité des cinq gros doigts; mais leurs doigts sont si courts qu'à peine sortent-ils de la masse du pied. *Premier voyage du P. Tachard, p. 273.*

(*i*) Tous ceux qui ont écrit de l'éléphant, mettent cinq ongles à chaque pied, mais il n'y en avoit que trois dans notre sujet; le petit Indien dont il a été parlé en avoit quatre, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derriere; la vérité est pourtant qu'il y a cinq doigts à chaque pied. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, part. III, p. 103.*

blement de la manière dont l'éléphant a été traité dans les premiers temps de ſon accroiſſement. La plante du pied eſt revêtue d'une ſemelle de cuir dur comme la corne & qui déborde tout autour ; c'eſt de cette même ſubſtance dont ſont formés les ongles.

Les oreilles de l'éléphant ſont très longues, il s'en ſert comme d'un éventail, il les fait remuer & claquer comme il lui plaît; ſa queue n'eſt pas plus longue que l'oreille, & n'a ordinairement que deux pieds & demi ou trois pieds de longueur : elle eſt aſſez menue, pointue & garnie à l'extrémité d'une houppe de gros poils ou plutôt de filets de corne noirs, luiſans & ſolides ; ce poil ou cette corne eſt de la groſſeur & de la force d'un gros fil-de-fer & un homme ne peut le caſſer en le tirant avec les mains quoiqu'il ſoit élaſtique & pliant ; au reſte cette houppe de poil eſt un ornement très recherché des Négreſſes, qui y attachent apparemment quelque ſuperſtition (*k*); une queue d'élé-

(*k*) Merolla obſerve qu'un grand nombre de payens dans ces contrées, ſurtout les *Saggas*, ont une ſorte de dévotion pour la queue de l'éléphant. Si la mort leur enlève un de leurs chefs, ils conſervent en ſon honneur une de ces queues, à laquelle ils rendent un culte, fondé ſur l'opinion qu'ils ont de ſa force. Ils entreprennent des chaſſes exprès pour la couper, mais elle doit être coupée d'un ſeul coup; l'animal doit être vivant, ſans quoi la ſuperſtition ne lui attribueroit aucune vertu. *Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevoſt, tome V, p. 79.*

phant se vend quelquefois deux ou trois esclaves, & les Nègres hasardent souvent leur vie pour tâcher de la couper & de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houppe de gros poils qui est à l'extrémité, la queue est couverte, ou plutôt parsemée dans sa longueur, de soies dures & plus grosses que celles du sanglier; il se trouve aussi de ces soies sur la partie convexe de la trompe & aux paupières où elles sont quelquefois longues de plus d'un pied : ces soies ou poils aux deux paupières ne se trouvent guère que dans l'homme, le singe & l'éléphant.

Le climat, la nourriture & la condition influent beaucoup sur l'accroissement & la grandeur de l'éléphant; en général, ceux qui sont pris jeunes & réduits à cet âge en captivité n'arrivent jamais aux dimensions entières de la Nature; les plus grands éléphans des Indes & des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur; les plus petits, qui se trouvent au Sénègal & dans les autres parties de l'Afrique occidentale n'ont que dix ou onze pieds, & tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne se sont pas élevés à cette hauteur. Celui de la Ménagerie de Versailles, qui venoit de Congo (*l*), n'avoit que sept pieds & demi de hauteur à l'âge de dix-sept ans; en treize ans qu'il vécut il ne grandit que d'un pied en sorte qu'à quatre ans lorsqu'il fut envoyé,

(*l*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *part. III, p. 101. & 102.*

il n'avoit que six pieds & demi de hauteur; & comme l'accroissement va toujours de moins en moins, on ne peut pas supposer que s'il fût arrivé à l'âge de trente ans, qui est le terme ordinaire de l'accroissement entier, il eût acquis plus de huit pieds de hauteur; ainsi, la condition ou l'état de domesticité réduit au moins d'un tiers l'accroissement de l'animal, non-seulement en hauteur, mais dans toutes les autres dimensions. La longueur du corps mesurée depuis l'œil jusqu'à l'origine de la queue est à-peu-près égale à sa hauteur prise au niveau du garrot. Un éléphant des Indes de quatorze pieds de hauteur, est donc plus de sept fois plus gros & plus pesant que ne l'étoit l'éléphant de Versailles. En comparant l'accroissement de cet animal à celui de l'homme, nous trouverons que l'enfant ayant communément trente-un pouces, c'est-à-dire, la moitié de sa hauteur à deux ans, & prenant son accroissement entier en vingt ans, l'éléphant qui ne le prend qu'en trente, doit avoir la moitié de sa hauteur à trois ans; & de même si l'on veut juger de l'énormité de la masse de l'éléphant, on trouvera, le volume du corps d'un homme étant supposé de deux pieds & demi cubiques, que celui du corps d'un éléphant de quatorze pieds de longueur, & auquel on ne supposeroit que trois pieds d'épaisseur & de largeur moyenne, seroit cinquante fois aussi gros (*m*), & que par conséquent un élé-

(*m*) Peirère, dans la vie de Gassendi, dit qu'il fit

phant doit peser autant que cinquante hommes. » J'ai vu, dit le P. Vincent Marie, quelques éléphans qui avoient quatorze & quinze pieds de hauteur (*n*), avec la longueur & la grosseur proportionnées. Le mâle est toujours plus grand que la femelle. Le prix de ces animaux augmente à proportion de la grandeur, qui se mesure depuis l'œil jusqu'à l'extrémité du dos, & quand cette dimension atteint un certain terme, le prix s'accroît comme celui des pierres précieuses (*o*). » Les éléphans de Guinée, dit Bosman, ont dix douze ou treize pieds de haut (*p*), ils sont incomparablement plus petits que ceux des Indes orientales, puisque ceux qui ont écrit l'histoire de ces pays-là donnent à ceux-ci plus de coudées de haut que ceux-là n'en ont de pieds (*q*). J'ai vu des éléphans de treize pieds de haut, dit Edward Terri (*r*), & j'ai trouvé bien des gens qui m'ont dit en avoir vu de quinze

---

peser un éléphant, & qu'il le trouva peser trois mille cinq cents livres. Cet éléphant étoit apparemment très petit, car celui dont nous venons de supputer les dimensions que nous avons peut-être trop réduites, peseroit au moins huit milliers.

(*n*) *Nota.* Ces pieds sont probablement des pieds Romains.

(*o*) Voyage aux Indes orientales du P. Vincent Marie, &c. *chap. XI, p. 396.*

(*p*) *Nota.* Ce sont probablement des pieds du Rhin.

(*q*) Voyage en Guinée de Guillaume Bosman, *page 244.*

(*r*) Voyage aux Indes orientales, par Edward Terri, *p. 15.*

pieds de haut (*s*) «. De ces témoignages & de plusieurs autres qu'on pourroit encore rassembler, on doit conclure que la taille la plus ordinaire des éléphans est de dix à onze pieds, que ceux de treize & de quatorze pieds de hauteur sont très rares, & que les plus petits ont au moins neuf pieds lorsqu'ils ont pris tout leur accroissement dans l'état de liberté. Ces masses énormes de matière ne laissent pas, comme nous l'avons dit, de se mouvoir avec beaucoup de de vîtesse; elles sont soutenues par quatre membres qui ressemblent moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes massives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre, & de cinq ou six pieds de hauteur; ces jambes sont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme : ainsi quand l'éléphant ne feroit qu'un pas tandis qu'un homme en fait deux, il le surpasseroit à la course. Au reste, le pas ordinaire de l'éléphant n'est pas plus vîte que celui du cheval (*t*); mais quand on le pousse il prend une espèce d'amble qui, pour la vîtesse, équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude & même avec assez de liberté tous les mouvemens directs; mais il manque absolument de facilité pour les mouvemens obliques ou retrogrades; c'est ordinairement dans les chemins étroits & creux où il a

---

(*s*) *Nota.* Ce sont peut-être des pieds Anglois.

(*t*) Notes de M. de Bussy, qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail,

peine à se retourner, que les Nègres l'attaquent & lui coupent la queue, qui pour eux est d'un aussi grand prix que tout le reste de la bête; il a beaucoup de peine à descendre les pentes trop rapides, il est obligé de plier les jambes de derrière (*u*), afin qu'en descendant, le devant du corps conserve le niveau avec la croupe, & que le poids de sa propre masse ne le précipite pas. Il nage aussi très bien, quoique la forme de ses jambes & de ses pieds paroisse indiquer le contraire; mais comme la capacité de la poitrine & du ventre est très grande, que le volume des poumons & des intestins est énorme, & que toutes ces grandes parties sont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre; il a dès-lors moins de résistance à vaincre, & peut par conséquent nager plus vîte en faisant moins d'efforts & moins de mouvemens des jambes que les autres. Aussi s'en sert-on très utilement pour le passage des rivières : outre deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balles, dont on le charge dans ces occasions (*x*), on lui met encore sur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de personnes qui s'attachent à ses oreilles & à sa queue pour passer l'eau; lorsqu'il est

(*u*) Notes de M. de Bussy, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

(*x*) Notes de M. de Bussy, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

eſt ainſi chargé, il nage entre deux eaux & on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour reſpirer.

Quoique l'éléphant ne ſe nourriſſe ordinairement que d'herbes & de bois tendre, & qu'il lui faille un prodigieux volume de cette eſpèce d'aliment pour pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques néceſſaires à la nutrition d'un auſſi vaſte corps, il n'a cependant pas pluſieurs eſtomacs comme la plupart des animaux qui ſe nourriſſent de même; il n'a qu'un eſtomac, il ne rumine pas, il eſt plutôt conformé comme le cheval que comme le bœuf ou les autres animaux ruminans; la panſe qui lui manque eſt ſuppléée par la groſſeur & l'étendue des inteſtins & ſurtout du colon, qui a deux ou trois pieds de diamètre ſur quinze ou vingt de longueur; l'eſtomac eſt en tout bien plus petit que le colon (*y*), n'ayant que trois pieds & demi, ou quatre pieds de longueur ſur un pied ou un pied & demi dans ſa plus grande largeur; pour remplir d'auſſi grandes capacités, il faut que l'animal mange, pour ainſi dire, continuellement, ſurtout lorſqu'il n'a pas de nourriture plus ſubſtantielle que l'herbe; auſſi les éléphans ſauvages ſont preſque toujours occupés à arracher des herbes, cueillir des feuilles ou caſſer du jeune bois; & les domeſtiques auxquels on donne une

(*y*) Voyez la deſcription du ventricule & des inteſtins de l'éléphant dans les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux. *Part. III, p. 207 & ſuiv.*

grande quantité de riz ne laissent pas encore de cueillir des herbes dès-qu'ils se trouvent à portée de le faire. Quelque grand que soit l'appétit de l'éléphant, il mange avec modération, & son goût pour la propreté l'emporte sur le sentiment du besoin; son adresse à séparer avec sa trompe les bonnes feuilles d'avec les mauvaises, & le soin qu'il a de les bien secouer pour qu'il n'y reste point d'insectes ni de sable, sont des choses agréables à voir (*z*); il aime beaucoup le vin, les liqueurs spiritueuses, l'eau-de-vie, l'arac, &c. On lui fait faire les corvées les plus pénibles & les entreprises les plus fortes en lui montrant un vase rempli de ces liqueurs, & en le lui promettant pour prix de ses travaux; il paroît aimer aussi la fumée du tabac, mais elle l'étourdit & l'enivre; il craint toutes les mauvaises odeurs, & il a une horreur si grande pour le cochon, que le seul cri de cet animal l'émeut & le fait fuir (*a*).

Pour achever de donner une idée du naturel & de l'intelligence de ce singulier animal, nous croyons devoir donner ici des notes qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail (*b*), lequel non-

(*z*) Notes de M. de Bussy, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

(*a*) L'éléphant qui étoit à la Ménagerie de Versailles avoit une grande aversion, & même beaucoup de crainte des pourceaux, le cri d'un petit cochon le fit fuir une fois fort loin. *Élien a remarqué cette antipathie.*

(*b*) M. le Marquis de Montmirail, Capitaine-co-

ſeulement a bien voulu les demander & les recueillir, mais s'eſt auſſi donné la peine de traduire de l'Italien & de l'Allemand tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire des animaux dans quelques livres qui m'étoient inconnus; ſon goût pour les arts & les ſciences, ſon zèle pour leur avancement ſont fondés ſur un diſcernement exquis & ſur des connoiſſances très étendues dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle : nous publierons donc, avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance, les bontés dont il nous honore & les lumieres que nous lui devons; l'on verra dans la ſuite de cet ouvrage, combien nous aurons occaſion de rappeller ſon nom.

» On ſe ſert de l'éléphant pour le tranſport » de l'artillerie ſur les montagnes, & c'eſt-là » où ſon intelligence ſe fait mieux ſentir. » Voici comme il s'y prend : pendant » que les bœufs attelés à la pièce de ca-» non font effort pour la traîner en haut, » l'éléphant pouſſe la culaſſe avec ſon front; » & à chaque effort qu'il fait, il ſoutient » l'affût avec ſon genou qu'il place à la roue : » il ſemble qu'il comprenne ce qu'on lui dit. » Son conducteur veut-il lui faire faire quel-» que corvée pénible; il lui explique de quoi » il eſt queſtion, & lui détaille les raiſons qui » doivent l'engager à obéir; ſi l'éléphant mar-» que de la répugnance à ce qu'il exige de

lonel des Cent-ſuiſſes de la Garde ordinaire du corps du Roi, actuellement Préſident de l'Académie Royale des Sciences.

» lui, le *Cornac* (c'est ainsi qu'on appelle son » conducteur) promet de lui donner de l'a» rac ou quelque chose qu'il aime : alors » l'animal se prête à tout; mais il est dan» gereux de lui manquer de parole : plus d'un » cornac en a été la victime. Il s'est passé » à ce sujet dans le Dekan, un trait qui mé» rite d'être rapporté, & qui, tout incroya» ble qu'il paroît, est cependant exactement » vrai. Un éléphant venoit de se venger de » son cornac en le tuant, sa femme témoin » de ce spectacle, prit ses deux enfans & » les jeta aux pieds de l'animal encore tout » furieux, en lui disant, *puisque tu as tué* » *mon mari, ôtes moi aussi la vie, ainsi qu'à mes* » *enfans*. L'éléphant s'arrêta tout court, s'a» doucit, & comme s'il eût été touché de » regret, prit avec sa trompe le plus grand » de ces deux enfans, le mit sur son cou, » l'adopta pour son cornac & n'en voulut » point souffrir d'autre.

» Si l'éléphant est vindicatif, il n'est pas » moins reconnoissant. Un soldat de Pondi» cheri, qui avoit coutume de porter à un » de ces animaux une certaine mesure d'a» rac chaque fois qu'il touchoit son prêt, » ayant un jour bu plus que de raison, & » se voyant poursuivi par la garde qui le » vouloit conduire en prison, se réfugia sous » l'éléphant & s'y endormit. Ce fut envain » que la garde tenta de l'arracher de cet asile; » l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le » lendemain le soldat revenu de son yvresse, » frémit à son réveil de se trouver couché sous » un animal d'un grosseur si énorme. L'éléphant

» qui ſans doute s'apperçut de ſon effroi, le » careſſa avec ſa trompe pour le raſſurer » & lui fit entendre qu'il pouvoit s'en » aller.

» L'éléphant tombe quelquefois dans une » eſpèce de folie qui lui ôte ſa docilité & le » rend même très redoutable, on eſt alors » obligé de le tuer. On ſe contente quelque- » fois de l'attacher avec de groſſes chaînes » de fer dans l'eſpérance qu'il viendra à réſi- » piſcence. Mais quand il eſt dans ſon état » naturel, les douleurs les plus aiguës ne peu- » vent l'engager à faire du mal à qui ne lui » en a pas fait. Un éléphant, furieux des » bleſſures qu'il avoit reçues à la bataille » d'Hambour, couroit à travers champs & » pouſſoit des cris affreux; un ſoldat qui, » malgré les avertiſſemens de ſes camarades, » n'avoit pu fuir, peut-être parce qu'il étoit » bleſſé, ſe trouva à ſa rencontre : l'éléphant » craignit de le fouler aux pieds, le prit » avec ſa trompe, le plaça doucement de » côté, continua ſa route. « Je n'ai pas cru devoir rien retrancher de ces notes que je viens de tranſcrire : elles ont été données à M. le Marquis de Montmirail, par M. de Buſſy, qui a demeuré dix ans dans l'Inde, & qui pendant ce long ſéjour, y a ſervi très utilement l'État & la Nation. Il avoit plu- ſieurs éléphans à ſon ſervice, il les montoit très ſouvent, les voyoit tous les jours & étoit à portée d'en voir beaucoup d'autres & de les obſerver. Ainſi, ces notes & toutes les autres que j'ai citées, avec le nom de M. de Buſſy, me paroiſſent mériter une égale con-

fiance. MM. de l'Académie des Sciences, nous ont aussi laissé quelques faits qu'ils avoient appris de ceux qui gouvernoient l'éléphant à la Ménagerie de Versailles, & ces faits me paroissent aussi mériter de trouver place ici. « L'éléphant sembloit connoître quand on se moquoit de lui, & « s'en souvenir pour s'en venger quand » il en trouvoit l'occasion. A un homme qui l'avoit trompé, faisant semblant » de lui jeter quelque chose dans la gueule, » il lui donna un coup de sa trompe qui le » renversa & lui rompit deux côtes, ensuite » de quoi il le foula aux pieds & lui rompit une jambe, & s'étant agenouillé, lui » voulut enfoncer ses défenses dans le ventre, » lesquelles n'entrèrent que dans la terre aux » deux côtés de la cuisse, qui ne fut point » blessée. Il écrasa un autre homme, le froissant contre une muraille pour le même » sujet. Un peintre le vouloit dessiner en » une attitude extraordinaire, qui étoit de » tenir sa trompe levée & la gueule ouverte; le valet du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jetoit des fruits dans » la gueule, & le plus souvent faisoit semblant d'en jeter, il en fut indigné, & comme » s'il eût connu que l'envie que le peintre » avoit de le dessiner étoit la cause de cette » importunité, au lieu de s'en prendre au » valet, il s'adressa au maître, & lui jeta » par sa trompe une quantité d'eau, dont » il gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit.

» Il se servoit ordinairement bien moins

» de ſa force que de ſon adreſſe, laquelle
» étoit telle qu'il s'ôtoit avec beaucoup de
» facilité une groſſe double courroie, dont
» il avoit la jambe attachée, la défaiſant de
» la boucle & de l'ardillon; & comme on
» eut entortillé cette boucle d'une petite
» corde renouée à beaucoup de nœuds, il
» dénouoit tout ſans rien rompre. Une nuit
» après s'être ainſi dépêtré de ſa courroie,
» il rompit la porte de ſa loge ſi adroite-
» ment, que ſon gouverneur n'en fut point
» éveillé; de-là paſſa dans pluſieurs cours de
» la Ménagerie, briſant les portes fermées,
» & abattant la maçonnerie quand elles étoient
» trop petites pour le laiſſer paſſer, & il
» alla ainſi dans la loge des autres animaux,
» ce qui les épouvanta tellement qu'ils s'en-
» fuirent tous ſe cacher dans les lieux les plus
» reculés du parc «.

Enfin pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connoître toutes les facultés naturelles & toutes les qualités acquiſes par un animal ſi ſupérieur aux autres, nous ajouterons encore quelques faits que nous avons tirés des voyageurs les moins ſuſpects.
« L'éléphant, même ſauvage (dit le P. Vin-
» cent Marie) ne laiſſe pas d'avoir des ver-
» tus; il eſt généreux & tempérant, & quand
» il eſt domeſtique, on l'eſtime par ſa dou-
» ceur & ſa fidélité envers ſon maître, ſon
» amitié pour celui qui le gouverne, &c.
» S'il eſt deſtiné à ſervir immédiatement les
» Princes, il connoît ſa fortune & conſerve
» une gravité convenable à ſon emploi; ſi
» au contraire on le deſtine à des travaux

» moins honorables, il s'attriste, se trou-
» ble & laisse voir clairement qu'il s'abaisse
» malgré lui. A la guerre, dans le premier
» choc, il est impétueux & fier, il est le
» même quand il est enveloppé par les chas-
» seurs, mais il perd le courage lorsqu'il
» est vaincu. . . . . Il combat avec ses dé-
» fenses, & ne craint rien tant que de per-
» dre sa trompe, qui par sa consistance est
» facile à couper. . . . Au reste, il est na-
» turellement doux, il n'attaque personne à
» moins qu'on ne l'offense, il semble même se
» plaire en compagnie, & il aime surtout les
» enfans, il les caresse & paroît reconnoître en
» eux leur innocence.

» L'éléphant, dit François Pyrard (*c*),
» est l'animal qui a le plus de jugement &
» de connoissance, de sorte qu'on le diroit
» avoir quelque usage de raison, outre qu'il
» est infiniment profitable & de service à
» l'homme. S'il est question de monter dessus,
» il est tellement souple, obéissant & dressé
» pour se ranger à la commodité de l'homme
» & qualité de la personne qui s'en veut
» servir, que se pliant bas il aide lui-même
» à celui qui veut monter dessus & le sou-
» lage avec sa trompe. . . . Il est si obéissant
» qu'on lui fait faire tout ce que l'on veut,
» pourvu qu'on le prenne de douceur. . . il
» fait tout ce qu'on lui dit, il caresse ceux
» qu'on lui montre, &c.

(*c*) Voyage de François Pyrard. *Paris, 1619, tome II, p. 366.*

» En donnant aux éléphans, disent les voya-
» geurs Hollandois, (*d*) tout ce qui peut
» leur plaire, on les rend aussi privés &
» aussi soumis que le sont les hommes. L'on
» peut dire qu'il ne leur manque que la pa-
» role.. . . Ils sont orgueilleux & ambitieux,
» mais ils se souviennent du bien qu'on
» leur a fait & ont de la reconnoissance,
» jusque-là qu'ils ne manquent point de baif-
» ser la tête pour marque de respect en paf-
» sant devant les maisons où ils ont été bien
» traités. . . . Ils se laissent conduire (*e*)
» & commander par un enfant, mais ils
» veulent être loués & chéris. On ne sau-
» roit se moquer d'eux ni les injurier qu'ils
» ne l'entendent, & ceux qui le font doivent
» bien prendre garde à eux, car ils seront
» bien heureux s'ils s'empêchent d'être ar-
» rosés de l'eau des trompes de ces animaux
» ou d'être jetés par terre le visage contre la
» poussière.

» Les éléphans, dit le P. Philippe, (*f*)
» approchent beaucoup du jugement & du
» raisonnement des hommes. . . . Si on com-
» pare les singes aux éléphans, ils ne sem-
» bleront que des animaux très lourds & très
» brutaux; & en effet les éléphans sont si
» honnêtes, qu'ils ne sauroient souffrir qu'on

(*d*) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome I, p. 413.*

(*e*) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, p. 31.*

(*f*) Voyage d'Orient du P. Philippe de la Très-Sainte-Trinité, Carme-déchaussé. *Lyon, 1669, p. 366 & 367.*

» les voie lorsqu'ils s'accouplent, & si de
» hasard quelqu'un les avoit vus en cette ac-
» tion, ils s'en vengeroient infailliblement,
» &c. . . . Ils saluent en fléchissant les ge-
» noux & en baissant la tête; & lorsque leur
» maître veut les monter, ils lui présentent si
» adroitement le pied qu'il s'en peut servir
» comme d'un degré. Lorsqu'on a pris un
» élephant sauvage & qu'on lui a lié les pieds,
» le chasseur l'aborde, le salue, lui fait des
» excuses de ce qu'il l'a lié, lui proteste que
» ce n'est pas pour lui faire injure. . . . .
» lui expose que la plupart du temps il avoit
» faute de nourriture dans son premier état,
» au lieu que désormais il sera parfaitement
» bien traité, qu'il lui en fait la promesse;
» le chasseur n'a pas plutôt achevé ce dis-
» cours obligeant, que l'éléphant le suit
» comme feroit un très doux agneau; il ne
» faut pas pourtant conclure de-là que l'élé-
» phant ait l'intelligence des langues: mais
» seulement qu'ayant une très parfaite esti-
» mative, il connoît les divers mouvemens
» d'estime ou de mépris, d'amitié ou de
» haine, & tous les autres dont les hommes
» sont agités envers lui; & pour cette cause
» il est plus aisé à dompter par les raisons
» que par les coups & par les verges. . . .
» Il jette des pierres fort loin & fort droit
» avec sa trompe, & il s'en sert pour ver-
» ser de l'eau avec laquelle il se lave le
» corps.

» De cinq élephans, dit Tavernier, (g)

(g) Voyage de Tavernier, *tome III*, p. 238.

» que les chasseurs avoient pris, trois se sau-
» vèrent, quoiqu'ils eussent des chaînes &
» des cordes autour de leur corps & même
» de leurs jambes. Ces gens-là nous dirent
» une chose surprenante & qui est tout-à-
» fait admirable, si on peut la croire; c'est
» que ces éléphans ayant été une fois attra-
» pés & étant sortis du piége, si on les fait
» entrer dans les bois, ils sont dans la dé-
» fiance & arrachent avec leur trompe une
» grosse branche dont ils vont, sondant par-
» tout avant que d'asseoir leur pied, s'il n'y a
» point de trous à leur passage pour n'être
» pas attrapés une seconde fois; ce qui fai-
» soit désespérer aux chasseurs, qui nous con-
» toient cette histoire, de pouvoir repren-
» dre aisément les trois éléphans qui leur
» étoient échappés. . . . . Nous vimes les
» deux autres éléphans qu'on avoit pris, cha-
» cun de ces éléphans sauvages étoit entre
» deux éléphans privés; & autour des sau-
» vages il y avoit six hommes tenant des
» lances à feu, qui parloient à ces animaux,
» en leur présentant à manger, & disant en
» leur langage, *prends cela & le mange*. C'é-
» toient des petites bottes de foin, des mor-
» ceaux de sucre noir & du riz cuit avec de
» l'eau & force grain de poivre. Quand l'é-
» léphant sauvage ne vouloit pas faire ce
» qu'on lui commandoit, les hommes ordon-
» noient aux éléphans privés de le bat-
» tre, ce qu'ils faisoient aussi-tôt, l'un le
» frappant sur le front & sur la tête avec
» sa trompe, & lorsqu'il faisoit mine de se
» revancher contre celui-là, l'autre le frap-

» poit de son côté, de sorte que le pauvre » éléphant sauvage ne savoit plus où il en » étoit, ce qui lui apprenoit à obéir.

» J'ai plusieurs fois observé, dit Edward » Terri, (*h*) que l'éléphant fait plusieurs » choses qui tiennent plus du raisonnement » humain, que du simple instinct naturel » qu'on lui attribue. Il fait tout ce que son » maître lui commande. S'il veut qu'il fasse » peur à quelqu'un, il s'avance vers lui avec » la même fureur que s'il le vouloit mettre » en pièces, & lorsqu'il en est tout pro- » che, il s'arrête tout court, sans lui faire » aucun mal. Si le maître veut faire affront à » un autre, il parle à l'éléphant, qui prendra » avec sa trompe de l'eau du ruisseau & de » la boue, & la lui jettera au nez. Sa trompe » est faite d'un cartilage, elle pend entre » les dents, quelques-uns l'appellent *sa main*, » à cause qu'en plusieurs occasions elle lui » rend le même service que la main fait aux » hommes. . . . . . Le Mogol en a qui ser- » vent de bourreaux aux criminels con- » damnés à mort. Si leur conducteur leur » commande de dépêcher promptement ces » misérables, ils les mettent en pièces en un » moment avec leurs pieds; & au contraire » s'il leur commande de les faire languir, » ils leur rompent les os les uns après les » autres, & leur font souffrir un supplice » aussi cruel que celui de la roue ».

(*h*) Voyage aux Indes orientales, par Edward Terri, p. 15.

Nous pourrions citer encore plusieurs autres faits aussi curieux & aussi intéressans que ceux qu'on vient de lire; mais nous aurions bientôt excédé les limites que nous avons tâché de nous prescrire dans cet ouvrage. Nous ne serions pas même entrés dans un aussi grand détail, si l'éléphant n'étoit de tous les animaux le premier à tous égards, celui par conséquent qui méritoit le plus d'attention; nous n'avons rien dit de la production de son ivoire, parce que M. Daubenton nous paroît avoir épuisé ce sujet dans sa description des différentes parties de l'éléphant. On verra combien d'observations utiles & nouvelles il a fait sur la nature & la qualité de l'ivoire dans ses différens états, & en même temps on sera bien aise de savoir qu'il a rendu à l'éléphant les défenses & les os prodigieux qu'on attribuoit au Mammout *. J'avoue que j'étois moi-même dans l'incertitude à cet égard, j'avois plusieurs fois considéré ces ossemens énormes & je les avois comparés avec le squelette d'éléphant que nous avons au Cabinet du Roi, que je savois être le squelette d'un éléphant presque adulte; & comme avant d'avoir fait l'histoire de ces animaux, je ne me persuadois pas qu'il pût exister des éléphans six ou sept fois plus gros que celui dont je voyois le squelette; que d'ailleurs les gros ossemens n'avoient pas les mêmes proportions que des os corres-

* Voyez le *tome XXII* de l'édition en trente-un volumes.

pondans dans le ſquelette de l'éléphant, j'avois cru comme le vulgaire des Naturaliſtes, que ces grands oſſemens avoient appartenu à un animal beaucoup plus grand, & dont l'eſpèce s'étoit perdue ou avoit été détruite. Mais il eſt certain, comme on l'a vu dans cette hiſtoire, qu'il exiſte des éléphans qui ont juſqu'à quatorze pieds de hauteur, c'eſt-à-dire, des éléphans ſix ou ſept fois plus gros (car les maſſes ſont comme les cubes de la hauteur) que celui dont nous avons le ſquelette, & qui n'avoit que ſept pieds & demi de hauteur; il eſt certain d'ailleurs, par les obſervations de M. Daubenton, que l'âge change la proportion des os, & que lorſque l'animal eſt adulte ils groſſiſſent conſidérablement quoiqu'ils ayent ceſſé de grandir; enfin il eſt encore certain, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y a des défenſes d'éléphans qui pèſent chacune plus de cent vingt livres (*i*). Tout cela réuni, fait que nous ne

---

(*i*) M. Eden rend témoignage qu'il meſura pluſieurs défenſes d'éléphans auxquelles il trouva neuf pieds de longueur, que d'autres avoient l'épaiſſeur de la cuiſſe d'un homme, & que quelques-unes peſoient quatre-vingt-dix livres; on prétend qu'il s'en trouve en Afrique qui pèſent juſqu'à cent vingt-cinq livres chacune.... Les voyageurs Anglois rapportèrent auſſi de Guinée la tête d'un éléphant que M. Eden vit chez M. le Chevalier Judde, elle étoit ſi groſſe que les os ſeuls & le crâne, ſans y comprendre les défenſes, peſoient environ deux cents livres; de ſorte qu'au jugement de l'auteur elle en auroit dû peſer cinq cents dans la totalité de ſes parties. *Hiſtoire générale des voyages, tome I, p. 223.* — Lopes prit plaiſir à peſer pluſieurs

doutons plus que ces défenſes & ces oſſemens ne ſoient en effet des défenſes & des oſſemens d'éléphant. M. Sloane l'avoit dit (*k*), mais ne l'avoit pas prouvé; M. Gmelin l'a dit encore plus affirmativement (*l*); & il

---

dents d'éléphant, dont chacune étoit d'environ deux cents livres. *Idem, tome V, p. 79.* — La grandeur des éléphans peut être connue par leurs dents qu'on a ramaſſées, dont quelques-unes ont été trouvées du poids de deux cents livres. *Voyage de Drack, p. 104.* — Au royaume de Lowango, j'achetai deux dents d'éléphant, qui étoient de la même bête, qui peſoient chacune cent vingt-ſix livres. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, p. 319.* — Les dents des éléphans, au cap de Bonne-eſpérance, ſont très groſſes, elles pèſent de ſoixante à cent vingt livres. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, p. 12.*

(*k*) Voyez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *année 1727, p. 1 juſqu'à la page 4.*

(*l*) La quantité prodigieuſe d'os qu'on trouve par-ci par-là, ſous terre dans la Sibérie, ſont ſurtout une choſe de tant d'importance, que je crois faire plaiſir à bien des lecteurs de leur procurer l'avantage de trouver ici raſſemblé tout ce qui manquoit juſqu'à préſent à l'Hiſtoire Naturelle de ces os. Pierre le Grand, s'eſt ſurtout rendu recommandable à ce ſujet aux Naturaliſtes, & comme il cherchoit en tout à ſuivre la Nature dans ſes routes les plus cachées, il ordonna entr'autres, en 1722, à tous ceux qui rencontreroient quelque part des cornes de Mammout, de s'attacher ſinguliérement à ramaſſer tous les autres os appartenans à cet animal, ſans en excepter un ſeul, & de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie; & entr'autres à Jakutzk, où d'abord après la publication, un Sluſchewoi, appellé *Waſilei Otlaſow*, s'engagea par écrit devant Michaële Petrowitſch Iſmailow, Capitaine-lieutenant de la Garde & Woywode de l'endroit, à ſe tranſ-

nous a donné sur cela des faits curieux, & que nous avons cru devoir rapporter ici;

---

porter dans les cantons inférieurs de la Lena pour chercher des os de Mammout, & il y fut dépêché la même année 23 Avril. L'année d'après, un autre s'adressa à la Chancellerie de Jakutzk, & lui représenta qu'il s'étoit transporté avec son fils, vers la mer, pour chercher des os de mammout, & que vis-à-vis Surjatoi-Noss, à environ deux cents verstes de ce lieu & de la mer, il avoit trouvé dans un terrein de tourbe, qui est le terrein ordinaire de ces districts, une tête de mammout à laquelle tenoit une corne, & auprès de laquelle il y avoit une autre corne du même animal, qui l'avoit peut-être perdue de son vivant; qu'à peu de distance de-là, ils avoient tiré de la terre une autre tête avec des cornes d'un animal qui leur étoit inconnu; que cette tête ressemble assez à une tête de bœuf, mais qu'elle avoit les cornes au-dessus du nez, & que par rapport à un accident qui lui étoit arrivé à ses yeux, il avoit été obligé de laisser ces têtes sur les lieux; qu'ayant appris l'Ordonnance de Sa Majesté, il supplioit de détacher son fils avec lui vers Vst-anskoje, Simowie & vers la mer; le Woiwode lui accorda sa demande, & les fit partir sur le champ. Un troisième Sluschiwoi de Jakutzk, représenta à la Chancellerie en 1724, qu'il avoit fait un voyage sur la riviere de Jelon, & qu'il avoit eu le bonheur de trouver sur cette riviere, dans un rivage escarpé, une tête de mammout fraîche, avec une corne & toutes les parties, qu'il l'avoit tirée de terre & laissée dans un endroit où il sauroit la retrouver, qu'il prioit qu'on le détachât avec deux hommes accoutumés à chercher de pareilles choses; le Woywode y consentit pareillement. Le Cosaque se mit bientôt après en route, il retrouva la tête & toutes ses parties, à l'exception des cornes; il n'y avoit plus que la moitié d'une corne qu'il apporta avec la tête à la Chancellerie de Jakutzk. Il apporta quelque temps après

mais

mais M. Daubenton nous paroît être le pre-

---

deux cornes de mammout, qu'il avoit trouvées auſſi ſur la riviere de Jelon.

Les Coſaques de Jakutzk furent charmés, ſous prétexte d'aller chercher des cornes de mammout, de trouver moyen de faire de ſi beaux voyages. On leur accordoit cinq ou ſix chevaux de poſte, pendant qu'un ſeul auroit ſuffi, & ils pouvoient employer les autres pour le tranſport de leurs propres marchandiſes. Un pareil avantage devoit beaucoup encourager.... Un Coſaque de Jakutzk, appellé *Jwanſelsku*, demanda à la Chancellerie qu'on l'envoyât dans les Simowies d'Alaſeich & de Kowymiſch, pour y chercher de ces ſortes d'os & du vrai criſtal; il avoit déjà vécu dans leſdits lieux, & y avoit amaſſé des choſes remarquables, & envoyé réellement à Jakutzk quelques-uns de ces os. Rien ne parut plus important que cette expédition, & le Coſaque fut envoyé à ſa deſtination le 21 d'Avril 1725.

Naſar-Koleſchow, Commiſſaire d'Indigirsk, envoya en 1723 à Jakutzk & de-là à Irkurtzk, le ſquelette d'une tête extraordinaire, qui, à ce qu'on m'a dit, avoit deux arſchines moins trois werſchok de long, une arſchine de haut, & qui étoit munie de deux cornes & d'une dent de mammout; ce ſquelette eſt arrivé le 14 Octobre 1723 à Irkurtzk, & j'en ai trouvé la relation dans la Chancellerie de cette ville. On m'a aſſuré auſſi, que le même homme a fourni une corne de mammout après.

Tout ceci, tel que je l'ai ramaſſé des différentes relations, regarde pour la plus grande partie une même eſpèce d'os; ſavoir, 1°. tous ceux qui ſe trouvent dans le Cabinet impérial de Pétersbourg, ſous le nom *d'os de mammout, auxquels tous ceux qui voudront les confronter avec les os d'éléphant, ne pourront diſputer une parfaite reſſemblance avec ces derniers.* 2°. On voit par les relations ci-deſſus qu'on a trouvé dans la terre des têtes d'un animal tout-à-fait différent d'un éléphant, & qui, particuliérement par rapport à la figure des cor-

mier qui ait mis la chose hors de doute par

---

nes, ressembloient à une tête de bœuf, plutôt qu'à celle d'un éléphant. D'ailleurs cet animal ne peut pas avoir été aussi gros qu'un éléphant, & j'en ai vu une tête à Jakutzk, qui avoit été envoyée d'Anadirskoi-Ostrog, & qui, selon ce qu'on m'a dit, étoit parfaitement semblable à celle que Portn-jagin avoit trouvée. J'en ai eu moi-même une d'Ilainskoi-Ostrog, que j'ai envoyée au Cabinet Impérial à Pétersbourg. Enfin, j'ai appris que sur le rivage de Nischnaja-Tunguska, on trouve non-seulement par-ci par-là de pareilles têtes, mais encore d'autres os, qui certainement ne sont pas des os d'éléphans, tels que des omoplates, des os sacrés, des os innominés, des os des hanches & des os des jambes, qui vraisemblablement appartiennent à cette même espèce d'animaux, auxquels on doit attribuer lesdites têtes, & que sans contredit on ne doit pas exclure du genre des bœufs. J'ai vu des os de jambes & de hanches de cette espèce, dont je ne saurois rien dire de particulier, sinon qu'en comparaison de leur grosseur, ils m'ont paru extrêmement courts. Ainsi, on trouve en Sibérie deux sortes d'os en terre, dont anciennement on n'estimoit aucun que ceux qui ressemblent parfaitement aux dents saillantes d'éléphans; mais il semble que depuis l'Ordonnance impériale, on a commencé à les considérer tous en général, & que comme les premiers avoient déjà occasionné la fable de l'animal mammout, on a rangé ces derniers dans la même classe : car quoiqu'on connoisse avec la moindre attention que ces derniers sont d'un animal tout-à-fait différent du premier, on n'a pas laissé de les confondre ensemble. C'est encore une erreur de croire avec Isbrand-Ides, & ceux qui suivent ses rêveries, qu'il n'y a que les montagnes qui s'étendent depuis la riviere de Ket vers le Nord-est, & par conséquent aussi les environs de Mangasca & de Jakutzk, qui soient remplis de ces os d'éléphant; il s'en trouve non-seulement dans toute la Sibérie & dans ses districts les plus méridionaux, comme dans les cantons supérieurs de l'Irtisch, du Toms & de la

des mesures précises, des comparaisons exac-

Lena, mais encore par-ci par-là, en Russie & même en bien des endroits en Allemangne, où ils sont connus sous le nom d'ivoire fossile, *ebur fossile*, & cela avec beaucoup de raison; car tout l'ivoire qu'on travaille en Allemagne, vient des dents d'éléphant que nous tirons des Indes, & l'ivoire fossile ressemble parfaitement à ces dents, sinon qu'il est pourri. Dans les climats un peu chauds, ces dents se sont amollies & changées en ivoire fossile; mais dans ceux où la terre reste continuellement gelée, on trouve ces dents très fraîches pour la plupart. De-là peut aisément dériver la fable qu'on a souvent trouvé ces os & autres ensanglantés; cette fable a été gravement débitée par Isbrand-Ides, d'après lui par Muller *, qui ont été copiés par d'autres avec une assurance, comme s'il n'y avoit pas lieu d'en douter; & comme une fiction va rarement seule, le sang qu'on prétend avoir trouvé à ces os, a enfanté une autre fiction de l'animal mammout, dont on a compté que dans la Sibérie il vivoit sous terre, qu'il y mouroit quelquefois & étoit enterré sous les décombres, & tout cela pour rendre raison du sang qu'on prétendoit trouver à ces os. Muller nous donne la description du mammout: cet animal, dit-il, a quatre ou cinq aunes de haut, & environ trois brasses de long; il est d'une couleur grisâtre, ayant la tête fort longue & le front très large; des deux côtés, précisément au-dessous des yeux, il a des cornes qu'il peut mouvoir & croiser comme il veut. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, & de se rétrécir en un petit volume; ses pattes ressemblent à celles d'un ours par leur grosseur. Isbrand-Ides est assez sincère pour avouer, que de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal, il n'a trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un mammout vivant. . , . . . Les têtes & les autres os qui s'accordent avec ceux des

* Mœurs & usages des Ostiaques, dans le *Recueil des voyages du Nord*, p. 382.

tes & des raisons fondées sur les grandes

éléphans, ont été autrefois sans contredit des parties réelles de l'éléphant. Nous ne devons pas refuser toute croyance à cette quantité d'os d'éléphans, & je présume que les éléphans, pour éviter leur destruction, dans les grandes révolutions de la terre, se sont échappés de leur endroit natal, & se sont dispersés de toutes parts, tant qu'ils ont pu; leur sort a été différent, les uns ont été bien loin, les autres ont pu, même après leur mort, avoir été transportés fort loin par quelque inondation : ceux au contraire qui étant encore en vie, se sont trop écartés vers le nord, doivent nécessairement y avoir payé le tribut de leur délicatesse; d'autres encore sans avoir été si loin, ont pu se noyer dans une inondation ou périr de lassitude.... La grosseur de ces os ne doit pas nous arrêter; les dents saillantes ont jusqu'à quatre arschines de long & dix pouces de diamètre; M. de Strahlenberg dit jusqu'à neuf, & les plus fortes pèsent jusqu'à six à sept puds. J'ai fait voir dans un autre endroit, qu'il y a des dents fraîches prises de l'éléphant, qui ont jusqu'à dix pieds de long, & qui pèsent cent, cent quarante-six, cent soixante, cent soixante-huit livres..... Il y a des morceaux d'ivoire fossile qui ont une apparence jaunâtre ou qui jaunissent par la suite des temps, & d'autres qui sont bruns comme des noix de cocos ou plus clairs; & enfin, d'autres qui sont d'un bleu noirâtre. Les dents qui n'ont pas été bien gelées dans la terre & ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air, sont sujettes à devenir plus ou moins jaunes ou brunes, & elles prennent d'autres couleurs suivant l'espèce d'humidité qui y agit en se joignant à l'air : aussi, suivant ce que dit M. de Strahlenberg, on trouve quelquefois des morceaux d'un bleu-noir dans ces dents corrompues. . . . . . Il seroit à souhaiter, pour le bien de l'Histoire naturelle, qu'on connût, pour les autres os qu'on trouve en Sibérie, l'espèce d'animal auquel ils appartiennent, mais il n'y a guere lieu de l'espérer. *Relation d'un voyage à Kamschatka par M. Gmelin, imprimé en 1735 à Pétersbourg, en langue Russe.*

connoiſſances qu'il s'eſt acquiſes dans la ſcience de l'Anatomie comparée.

La traduction de cet article m'a d'abord été communiquée par M. de l'Iſle, de l'Académie des Sciences ; & enſuite par M. le Marquis de Montmirail, qui en a fait la traduction ſur l'original Allemand, imprimé à Gottingue en 1752.





LE RHINOCÉROS [a].

Voyez planche X, fig. 1 de ce Volume.

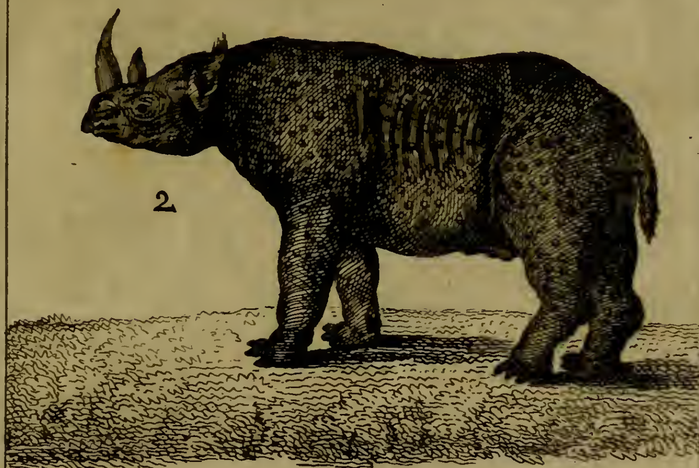
Après l'Éléphant, le Rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes; il a au moins douze pieds de longueur, depuis

(a) Rhinocéros, *Rhinocéros*, en Grec & en Latin. *Nota.* Quoique le nom de cet animal soit absolument Grec, il n'étoit cependant pas connu des anciens Grecs; Aristote n'en fait aucune mention; Strabon est le premier auteur Grec, & Pline le premier auteur Latin, qui en ayent écrit; apparement le Rhinocéros ne s'étoit pas rencontré dans cette partie de l'Inde où Alexandre avoit pénétré, & où il avoit cependant trouvé des éléphans en grand nombre; car ce ne fut qu'environ trois cents ans après Alexandre que Pompée fit voir le premier cet animal à l'Europe.

Rhinocerote, en Italien; *Abada*, par les Portuguais, selon Linscot, *Navig. in Orient.* pars II. Francfordii, 1599, p. 44; *Abada*, dans les Indes & à Java, selon Bontius, *Ind. Orient.* p. 50. *Abada*, à Bengale & à Patane, selon le P. Philippe, *Lyon, 1669, p. 371*, & selon les voyageurs Hollandois, *Amsterd. 1702, tome I, p. 417*; *Chiengtuenden*, en Perse, selon pietro della Valle, *vol. IV, p. 245*; *Elkerkedon*, en Perse, selon Chardin, ce qui veut dire *porte-corne*, Amst. 1711, tome III, p. 45; *Arou-harisi*, selon Thévenot, *Relation de divers voyages. Paris, 1696, p. 10 de la description des animaux & des plantes des Indes. &c.*

Rhinocérus. Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. XX.

Rhinocéros. Natural History of the Rhinocéros, *by Dr.* Parsons, *Phil. Trans. N°. 470, an. 1743, p. 523*,





1 Le Rhinocéros. 2 Le Rhinocéros d'Afrique.

l'extremité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; six à sept pieds de hauteur, & la circonférence du corps à-peu-près égale à sa longueur (*b*). Il approche donc de l'élé-

---

où l'on voit aussi trois figures de cet animal, dont le mâle étoit à Londres en 1739, & la femelle en 1731.

Le *Rhinocéros.* Notes de M. Demours, traduction françoise des Transactions philosophiques, *année 1743*, où l'on voit une très bonne figure de cet animal, gravée par les soins de M. Demours.

Rhinocéros a εἰς κέρας, *Naricornis*, Catelani, *Abada*, *Noemba*, Javensibus ; *Elkerkedom*, Persis ; *Thuabba*, *Nabba*, Cap. Bonæ-spei ; *Nozorozec*, *Zebati*, Polonis ;..., *Gomala*, Indis ; *Naschorn*, Klein, *quad.* p. 26 & seq. *Nota.* M. Klein a rassemblé avec précision plusieurs faits sur l'histoire & la description de cet animal, & a donné les figures d'une double corne, *pl. 11.*

The Rhinocéros. Gleanings of natural History, *by George Edwards. London*, *1758*, *p. 24*, *pl. cotée au bas 221.* La figure est très bonne & a été faite d'après l'animal vivant en 1752, c'est le même Rhinocéros femelle que nous avons vu & fait dessiner à Paris, en 1749.

(*b*) J'ai par-devers moi le dessin d'un Rhinocéros, tiré par un Officier du *Shaftsbury*, vaisseau de la Compagnie des Indes en 1737 ; ce dessin se rapporte assez au mien. L'animal mourut sur la route en venant des Indes ici ; cet Officier avoit écrit au bas du dessin ce qui suit : »Il avoit environ sept pieds de haut depuis la surface de la terre jusqu'au dos, il étoit de la couleur d'un cochon, qui commence à sécher après s'être vautré dans la fange ; il a trois sabots de corne à chaque pied ; les plis de la peau se renversent en arrière les uns sur les autres ; on trouve entre ces plis des insectes qui s'y nichent, des bêtes à mille pieds, des scorpions, des petits serpens, &c. il n'avoit pas encore trois ans lorsqu'il a été dessiné : le pénis étendu s'élargit au bout en forme de fleur-de-lis «. J'ai donné d'après ce dessin la figure du pénis dans un coin de

phant pour le volume & par la masse, & s'il paroît bien plus petit c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant ; mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence ; n'ayant reçu de la Nature, que ce qu'elle accorde assez communément à tous les quadrupèdes, privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains & d'organes distincts pour le sens du toucher ; n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère supérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur & l'arme offensive qu'il porte sur le nez, & qui n'appartient qu'à lui ; cette arme est une corne très dure, solide dans toute sa longueur, & placée plus avantageusement que les cornes des animaux

---

ma planche ; comme ce dessin m'est venu par le moyen de M. Tyson, Médecin, je n'ai pas été à portée de consulter l'auteur même sur ces insectes malfaisans, qu'il dit se loger dans les plis de la peau du Rhinocéros, pour savoir s'il en avoit été témoin occulaire, ou s'il l'a dit simplement sur le rapport des Indiens. J'avoue que cela me paroît bien extraordinaire ; *Glanures d'Edwards*, p. 25 & 26 *Nota*. Non-seulement ce dernier fait est douteux, mais celui de l'âge, comparé à la grandeur de l'animal, nous paroît faux ; nous avons vu un Rhinocéros, qui avoit au moins huit ans, & qui n'avoit que cinq pieds de hauteur. M. Parsons en a vu un de deux ans qui n'étoit pas plus haut qu'une genisse, ce qu'on peut estimer quatre pieds ou environ ; comment se pourroit-il que celui qu'on vient de citer n'eût que trois ans, s'il avoit sept pieds de hauteur ?.

ruminans ; celles-ci ne muniſſent que les parties ſupérieures de la tête & du cou ; au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du muſeau & préſerve d'inſulte le mufle, la bouche & la face ; en ſorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il ſaiſit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coiffer ſans riſquer d'être éventré ; car le corps & les membres ſont recouverts d'une enveloppe impénétrable, & cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chaſſeur ; ſa peau eſt un cuir noirâtre de la même couleur, mais plus épais & plus dur que celui de l'eléphant ; il n'eſt pas ſenſible comme lui à la piqûre des mouches ; il ne peut auſſi ni froncer ni contracter ſa peau ; elle eſt ſeulement pliſſée par de groſſes rides au cou, aux épaules & à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête & des jambes, qui ſont maſſives & terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant ; mais il a les yeux encore plus petits, & il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire ſupérieure avance ſur l'inférieure, & la lèvre du deſſus a du mouvement & peut s'alonger juſqu'à ſix ou ſept pouces de longueur ; elle eſt terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe & en faire des poignées à-peu-près comme l'éléphant en fait avec ſa trompe : cette lèvre muſcu-

leuse & flexible est une espèce de main ou de trompe très incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force & de palper avec adresse. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment les défenses de l'éléphant, le rhinocéros a sa puissante corne & deux fortes dents incisives à chaque mâchoire; ces dents incisives qui manquent à l'éléphant sont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros; elles sont placées une à une à chaque coin ou angle des machoires, desquelles l'inférieure est coupée carrément en devant, & il n'y a point d'autres dents incisives dans toute cette partie antérieure que recouvrent les lèvres; mais indépendamment de ces quatre dents incisives placées en avant aux quatre coins des mâchoires, il a de plus vingt-quatre dents molaires, six de chaque côté des deux mâchoires. Ses oreilles se tiennent toujours droites, elles sont assez semblables pour la forme à celles du cochon, seulement elles sont moins grandes à proportion du corps : ce sont les seules parties sur lesquelles il y ait du poil ou plutôt des soies; l'extrémité de la queue est, comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de grosses soies très solides & très dures.

M. Parsons, célèbre Médecin de Londres, auquel la République des Lettres est redevable de plusieurs découvertes en Histoire naturelle, & auquel je dois moi-même de la reconnoissance pour les marques d'estime & d'amitié dont il m'a souvent honoré, a publié en 1742, une histoire naturelle

du rhinocéros, de laquelle je vais donner l'extrait d'autant plus volontiers, que tout ce qu'écrit M. Parſons, me paroît mériter plus d'attention & de confiance.

Quoique le rhinocéros ait été vu pluſieurs fois dans les ſpectacles de Rome, depuis Pompée juſqu'à Héliogabale, quoiqu'il en ſoit venu pluſieurs en Europe dans ces derniers ſiecles; & qu'enfin Bontius, Chardin & Kolbe, l'ayent deſſiné aux Indes & en Afrique, il étoit cependant ſi mal repréſenté & ſi peu décrit, qu'il n'étoit connu que très imparfaitement, & qu'à la vue de ceux qui arrivèrent à Londres en 1739 & 1741, on reconnut aiſément les erreurs ou les caprices de ceux qui avoient publié des figures de cet animal. Celle d'Albert Durer, qui eſt la première, eſt une des moins conformes à la Nature; cette figure a cependant été copiée par la plupart des Naturaliſtes, & quelques-uns même l'ont encore ſurchargée de draperies poſtiches & d'ornemens étrangers. Celle de Bontius eſt plus ſimple & plus vraie; mais elle pèche en ce que la partie inférieure des jambes y eſt mal repréſentée. Au contraire, celle de Chardin préſente aſſez bien les plis de la peau & les pieds; mais au reſte, elle ne reſſemble point à l'animal. Celle de Camerarius n'eſt pas meilleure, non plus que celle qui a été faite d'après le rhinocéros, vu à Londres en 1685, & qui a été publiée par Carwitham en 1739. Celles enfin que l'on voit ſur les anciens pavés de Prœneſte, & ſur les médailles de Domitien, ſont extrêmement im-

parfaites; mais au moins elles n'ont pas les ornemens imaginaires de celle d'Albert Durer. M. Parsons a pris la peine de dessiner lui-même (*c*) cet animal en trois vues

(*c*) *Nota.* Un de nos savans Physiciens (M. Demours) a fait des remarques à ce sujet, que nous ne devons pas omettre. » La figure (dit-il) du Rhinocéros, que M. Parsons a ajoutée à son Mémoire, & qu'il a dessinée lui-même d'après le naturel, est si différente de celle qui fut gravée à Paris, en 1749, d'après un rhinocéros qu'on voyoit alors à la foire Saint-Germain, qu'on auroit de la peine à y reconnoître le même animal. Celui de M. Parsons est plus court & les plis de la peau en sont en plus petit nombre, moins marqués & quelques-uns placés un peu différemment; la tête surtout ne ressemble presqu'en rien à celle du rhinocéros de la foire Saint-Germain. On ne sauroit cependant douter de l'exactitude de M. Parsons, & qu'il faut chercher dans l'âge & le sexe de ces deux animaux la raison des différences sensibles qu'on apperçoit dans les figures que l'on a données de l'un & de l'autre. Celle de M. Parsons a été dessinée d'après un rhinocéros mâle, qui n'avoit que deux ans; celle que j'ai cru devoir ajouter ici, l'a été d'après le tableau du célèbre M. Oudry, le peintre des animaux, & qui a si fort excellé en ce genre; il a peint de grandeur naturelle, & d'après le vivant, le rhinocéros de la foire Saint-Germain, qui étoit une femelle & qui avoit au moins huit ans; je dis au moins huit ans, car il est dit dans l'inscription qu'on voit au bas de l'estampe de Charpentier, qui a pour titre *véritable portrait d'un RHINOCÉROS vivant que l'on voit à la foire Saint-Germain à Paris*, que cet animal avoit trois ans quand il fut pris en 1741 dans la province d'Assem, appartenante au Mogol; & huit lignes plus bas, il est dit qu'il n'avoit qu'un mois quand quelques Indiens l'atrapèrent avec des cordes, après en avoir tué la mere à coups de flêches; ainsi il avoit au moins huit ans, & pouvoit en avoir dix ou onze. Cette diffé-

différentes, par-devant, par-derrière & de profil; il a auffi deffiné les parties extérieures de la génération du mâle, & les cornes fimples & doubles auffi-bien que la queue d'autres rhinocéros dont ces parties étoient confervées dans des Cabinets d'Hiftoire Naturelle.

Le rhinocéros qui arriva à Londres en 1739, avoit été envoyé de Bengale. Quoique très jeune, puifqu'il n'avoit que deux ans, les frais de fa nourriture & de fon voyage montoient à près de mille livres fterling; on le nourriffoit avec du riz, du

---

rence d'âge eft une raifon vraifemblable des différences fenfibles que l'on trouvera entre la figure de M. Parfons & celle de M. Oudry, dont le tableau fait par ordre du Roi, fut alors expofé au falon de peinture. Je remarquerai feulement que M. Oudry a donné à la défenfe de fon rhinocéros plus de longueur que n'en n'avoit la corne du rhinocéros de la foire Saint-Germain, que j'ai vu & examiné avec beaucoup d'attention, & que cette partie eft rendue plus fidèlement dans l'eftampe de Charpentier. Auffi eft-ce d'après cette eftampe qu'on a deffiné la corne de cette figure, qui pour tout le refte a été deffinée & réduite d'après le tableau de M. Oudry. L'animal qu'elle repréfente avoit été pefé, environ un an auparavant, à Stutgart dans le duché de Virtemberg, & il pefoit alors cinq mille livres. Il mangeoit, felon le rapport du Capitaine Douwont Wander-Meer, qui l'avoit conduit en Europe, foixante livres de foin & vingt livres de pain par jour. Il étoit très privé & d'une agilité furprenante, vu l'énormité de fa maffe & fon air extrêmement lourd «. Ces remarques font judicieufes & pleines de fens, comme tout ce qu'écrit M. Demours. Voyez la figure dans fa traduction françoife des Tranfactions philofophiques, *année 1743*.

ſucre & du foin : on lui donnoit par jour ſept livres de riz, mêlé avec trois livres de ſucre, qu'on lui partageoit en trois portions: on lui donnoit auſſi beaucoup de foin, & d'herbes vertes, qu'il préferoit au foin; ſa boiſſon n'étoit que de l'eau dont il buvoit à la fois une grande quantité; il étoit d'un naturel tranquille & ſe laiſſoit toucher ſur toutes les parties de ſon corps; il ne devenoit méchant que quand on le frappoit ou lorſqu'il avoit faim ; & dans l'un & l'autre cas, on ne pouvoit l'appaiſer qu'en lui donnant à manger. Lorſqu'il étoit en colère, il ſautoit en avant & s'élevoit bruſquement à une grande hauteur, en pouſſant ſa tête avec furie contre les murs, ce qu'il faiſoit avec une prodigieuſe vîteſſe, malgré ſon air lourd & ſa maſſe peſante. J'ai été ſouvent témoin, dit M. Parſons, de ces mouvemens que produiſoient l'impatience ou la colère, ſur-tout les matins avant qu'on ne lui apportât ſon riz & ſon ſucre; la vivacité & la promptitude des mouvemens de cet animal, m'ont fait juger, ajoute-t-il, qu'il eſt tout-à-fait indomptable, & qu'il atteindroit aiſément à la courſe un homme qui l'auroit offenſé.

Ce rhinocéros à l'âge de deux ans, n'étoit pas plus haut qu'une jeune vache qui n'a pas encore porté; mais il avoit le corps fort long & fort épais; ſa tête étoit très groſſe à proportion du corps : en la prenant depuis les oreilles juſqu'à la corne du nez, elle formoit une courbe concave dont les deux extrémités, c'eſt-à-dire, le bout

ſupérieur du muſeau & la partie près des oreilles, ſont fort relevées; la corne n'avoit encore qu'un pouce de hauteur, elle étoit noire, liſſe à ſon ſommet, mais avec des rugoſités à ſa baſe & dirigée en arrière. Les narines ſont ſituées fort bas & ne ſont pas à un pouce de diſtance de l'ouverture de la gueule. La lèvre inférieure eſt aſſez ſemblable à celle du bœuf, & la lévre ſupérieure reſſemble plus à celle du cheval, avec cette différence & cet avantage, que le rhinocéros peut l'alonger, la diriger, la doubler en la tournant autour d'un bâton, & ſaiſir par ce moyen les corps qu'il veut approcher de ſa gueule. La langue de ce jeune rhinocéros étoit douce comme celle d'un veau (*d*). Ses yeux n'avoient nulle vivacité, ils reſſemblent à ceux du cochon pour la forme, & ſont ſitués très bas, c'eſt-à-dire, plus près de l'ouverture des narines, que dans aucun autre animal. Les oreilles ſont larges, minces à leur extrémité, & reſſerrées à leur origine par une eſpèce d'anneau ridé. Le cou eſt fort court, la peau

(*d*) *Nota*. Que la plupart des Voyageurs & tous les Naturaliſtes, tant anciens que modernes, ont dit que la langue du rhinocéros étoit extrêmement rude, & que les papilles en étoient ſi *poignantes* qu'avec ſa langue ſeule il écorchoit un homme & enlevoit la chair juſqu'aux os. Ce fait, que l'on trouve par-tout, me paroît très douteux & même mal imaginé, puiſque le rhinocéros ne mange point de chair, & qu'en général les animaux qui ont la langue rude ſont ordinairement carnaſſiers.

forme sur cette partie deux gros plis qui l'environnent tout autour. Les épaules sont fort grosses & fort épaisses, la peau fait à leur jointure un autre pli qui descend sous les jambes de devant. Le corps de ce jeune rhinocéros étoit en tout très épais & ressembloit très bien à celui d'une vache prête à mettre bas. Il y a un autre pli entre le corps & la croupe, ce pli descend au-dessous des jambes de derrière; & enfin, il y a encore un autre pli qui environne transversalement la partie inférieure de la croupe à quelque distance de la queue; le ventre étoit gros & pendoit presqu'à terre, sur-tout à la partie moyenne; les jambes sont rondes, épaisses, fortes, & toutes sont courbées en arrière à la jointure: cette jointure qui est recouverte par un pli très remarquable quand l'animal est couché, disparoît lorsqu'il est debout. La queue est menue & courte relativement au volume du corps, celle de ce rhinocéros n'avoit que seize ou dix-sept pouces de longueur; elle s'élargit un peu à son extremité où elle est garnie de quelques poils courts, gros & durs. La verge est d'une forme assez extraordinaire, elle est contenue dans un prépuce ou fourreau comme celle du cheval, & la première chose qui paroît au dehors dans le tems de l'érection, est un second prépuce de couleur de chair, duquel ensuite il sort un tuyau creux en forme d'entonnoir évasé & découpé (*e*), comme une fleur-de-lis, lequel

(*e*) Voyez la figure dans les Transactions philoso-

tient lieu de gland & forme l'extrémité de la verge ; ce gland bizarre par sa forme est d'une couleur de chair plus pâle que le second prépuce ; dans la plus forte érection, la verge ne s'étendoit qu'à huit pouces hors du corps, on lui procuroit aisément cet état d'extension en frottant l'animal sur le ventre avec des bouchons de paille lorsqu'il étoit couché. La direction de ce membre n'étoit pas droite, mais courbe & dirigée en arrière ; aussi pissoit-il en arrière & à plein canal à-peu-près comme une vache, d'où l'on peut inférer que dans l'acte de la copulation, le mâle ne couvre pas la femelle, mais qu'ils s'acouplent croupe à croupe ; elle a les parties extérieures de la génération faites & placées comme celle de la vache, & elle ressemble parfaitement au mâle pour la forme & la grosseur du corps. La peau est épaisse & impénétrable, en la prenant avec la main dans les plis, on croiroit toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaisseur : lorsqu'elle est tannée, dit le Dr. Grew, elle est excessivement dure & plus épaisse que le cuir d'aucun autre animal terrestre ; elle est par-tout plus ou moins couverte d'incrustations en forme de galles ou de tubérosités, qui sont assez petites sur le sommet du cou & du dos, & qui par degrés deviennent plus grosses en descendant sur les côtés ; les plus larges de toutes sont sur les

---

phiques, *n°. 470, pl. 111*, & dans les Glanures d'Edwards, *pl. cottée au bas 221.*

épaules & sur la croupe ; elles sont encore assez grosses sur les cuisses & les jambes, & il y en a tout autour & tout le long des jambes jusqu'aux pieds ; mais entre les plis la peau est pénétrable & même délicate & aussi douce au toucher que de la soie, tandis que l'extérieur du pli est aussi rude que le reste ; cette peau tendre qui se trouve dans l'intérieur du pli est d'une légère couleur de chair ; & la peau du ventre est à peu près de même consistance & de même couleur. Au reste, on ne doit pas comparer ces tubérosités ou galles, dont nous venons de parler, à des écailles comme l'ont fait plusieurs Auteurs ; ce sont de simples durillons de la peau, qui n'ont ni régularité dans la figure, ni symétrie dans leur position respective. La souplesse de la peau dans les plis donne au rhinocéros la facilité du mouvement de la tête, du cou & des membres ; tout le corps, à l'exception des jointures, est inflexible & comme cuirassé. M. Parsons dit en passant, qu'il a observé une qualité très particulière dans cet animal, c'est d'écouter avec une espèce d'attention suivie, tous les bruits qu'il entendoit ; de sorte que, quoiqu'endormi ou fort occupé à manger ou à satisfaire d'autres besoins pressans, il s'éveilloit à l'instant, levoit la tête & écoutoit avec la plus constante attention, jusqu'à ce que le bruit qu'il entendoit eût cessé.

Enfin, après avoir donné cette description exacte du rhinocéros, M. Parsons examine s'il existe ou non des rhinocéros à double

corne sur le nez ; & après avoir comparé les témoignages des Anciens & des Modernes, & les monumens de cette espèce qu'on trouve dans les collections d'Histoire naturelle, il conclut avec vraisemblance, que les rhinocéros d'Asie n'ont communément qu'une corne, & que ceux d'Afrique en ont ordinairement deux *.

Il est très certain qu'il existe des rhinocéros qui n'ont qu'une corne sur le nez, & d'autres qui en ont deux (*f*) ; mais il n'est pas également certain que cette variété soit constante, toujours dépendante du climat de l'Afrique ou des Indes, & qu'en conséquence de cette seule différence on puisse établir deux espèces distinctes dans le genre de cet animal. Il paroît que les rhinocéros qui

(*f*) Kolbe dit positivement, & comme s'il l'avoit vu, que la premiere corne du rhinocéros est placée sur le nez, & la seconde sur le front en droite ligne avec la premiere ; que celle-ci qui est d'un gris-brun ne passe jamais deux pieds de longueur : que la seconde est jaune & qu'elle ne croît jamais au-dessus de six pouces. *Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, pages 17 & 18.* Cependant nous venons de citer des doubles cornes dont la seconde différoit peu de la premiere qui avoit deux pieds, qui toutes deux étoient de la même couleur ; & d'ailleurs il paroît certain qu'elles ne sont jamais à une aussi grande distance l'une de l'autre, que le dit cet auteur, puisque les bases de ces deux cornes, conservées dans le cabinet de Hans Sloane, n'étoient pas éloignées de trois pouces.

* Voyez *pl. X, fig. 2 de ce volume*, & *tome X*, addition à l'article du rhinocéros.

n'ont qu'une corne l'ont plus grosse & plus longue que ceux qui en ont deux : il y a des cornes simples de trois pieds & demi, & peut-être de plus de quatre pieds de longueur sur six & sept pouces de diamètre à la base ; il y a aussi des cornes doubles (*g*), qui ont jusqu'à deux pieds de longueur ; communément, ces cornes sont brunes ou de couleur olivâtre, cependant il s'en trouve de grises & même quelques-unes de blanches ; elles n'ont qu'une légère concavité en forme de tasse sous leur base, par laquelle elles sont attachées à la peau du nez ; tout le reste de la corne est solide & plus dur que la corne ordinaire : c'est avec cette arme, dit-on, que le rhinocéros attaque & blesse quelquefois mortellement les éléphans de la plus haute taille, dont les jambes élevées permettent au rhinocéros, qui les a bien plus courtes, de leur porter des coups de boutoir & de corne sous le ventre, où la peau est la plus sensible & la plus pénétrable : mais aussi lorsqu'il manque son premier coup, l'éléphant le terrasse & le tue.

La corne du rhinocéros est plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cause de la matiere, dont cependant ils font plusieurs ouvrages au tour & au ciseau ; mais à cause de sa substance même à laquelle ils accordent plusieurs qualités

(g) Voyez les Transactions philosophiques, *n°. 470, pl. III, fig. 6 & 8.*

ſpécifiques & propriétés médicinales (*h*); les blanches, comme les plus rares, ſont auſſi cel-

---

(*h*) *Sunt in regno Bengalen rhinocerotes Luſitanis* Abadas *dicti, cujus animalis corium, dentes, caro, ſanguis, ungulæ & cæteræ ejus partes toto genere reſiſtunt venenis; quâ de causâ in maximo pretio eſt apud Indos.* Johan. Hugon Lintſcotani navigatio in Orientem, Belgicè ſcripta, Latinè enunciata à Lonicero. *Francfordii, 1599, part. II. a p. 44.* — Aux parties de Bengala, proche du Gange, les rhinocéros ou licornes, que l'on appelle vulgairement *Abades*, ſont très communes, & l'on en apporte à Goa quantité de cornes; elles ont environ deux palmes de circonférence du côté qu'elles ſont attachées au front, & allant peu-à-peu & finiſſant en pointe, elles ſervent d'armes défenſives à ces animaux. Elles ſont d'une couleur obſcure, & les taſſes qu'on en fait pour boire, ſont très eſtimées, vu qu'elles ont naturellement la propriété de chaſſer dehors la malignité d'une liqueur qui ſeroit empoiſonnée. *Voyage du P. Philippe, p. 171.* — Toutes les parties du corps du rhinocéros ſont médicinales: ſa corne eſt ſurtout un puiſſant antidote contre toutes ſortes de poiſons, & les Siamois en font un grand trafic avec les nations voiſines; il y en a qui ſont quelquefois vendues plus de cent écus, celles qui ſont d'un gris-clair & mouchetées de blanc, ſont les plus eſtimées des Chinois. *Hiſtoire naturelle de Siam, par Nic. Gervaiſe. Paris, 1688, p. 34.* — Leurs cornes, leurs dents, leurs ongles, leur chair, leur peau, leur ſang, leurs excrémens même & leur eau, tout eſt eſtimé & recherché par les Indiens, qui y trouvent des remèdes pour diverſes maladies. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, p. 417.* — Sa corne ſort d'entre ſes deux naſeaux, elle eſt fort épaiſſe par le bas, & vers le haut elle devient aiguë, elle eſt d'un vert-brun, & non pas noire, ainſi que quelques-uns l'ont écrit; quand elle eſt plus griſe ou qu'elle tire ſur le blanc, elle ſe vend plus cher; mais elle eſt toujours chere, car on l'eſtime auſſi beaucoup aux Indes. *Idem, tome VII, p. 277.*

les qu'ils eſtiment & qu'ils recherchent le plus. Dans les préſens que le roi de Siam envoya à Louis XIV, en 1686 (*i*), il y avoit ſix cornes de rhinocéros. Nous en avons au Cabinet du Roi, douze de différentes grandeurs, & une entr'autres qui, quoique tronquée, a trois pieds huit pouces & demi de longueur.

Le rhinocéros, ſans être ni féroce, ni carnaſſier, ni même extrêmement farouche, eſt cependant intraitable (*k*); il eſt à-peu-près en grand, ce que le cochon eſt en petit, bruſque & brut, ſans intelligence, ſans ſentiment & ſans docilité : il faut même qu'il ſoit ſujet à des accès de fureur, que rien ne peut calmer; car celui qu'Émanuel, roi

(*i*) Parmi les préſens que le Roi de Siam envoya en France, en 1686, il y eut ſix cornes de rhinocéros; elles ſont extrêmement eſtimées dans tout l'Orient. Le Chevalier Vernati a écrit de Batavia, en Angleterre, que les cornes, les dents, les ongles & le ſang des rhinocéros ſont des antidotes, & qu'ils ont le même uſage dans la Pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande*, *tome VII*, *p.* 484.

(*k*) *Nota.* Chardin, dit (*tome III*, *p.* 45), que les Abyſſins apprivoiſent les rhinocéros, qu'ils les élèvent au travail comme on fait les éléphans. Ce fait me paroît très douteux, aucun autre voyageur n'en fait mention, & il eſt sûr qu'à Bengale, à Siam & dans les autres parties de l'Inde méridionale, où le rhinocéros eſt peut-être plus commun qu'en Ethiopie, & où l'on eſt accoutumé à apprivoiſer les éléphans; il eſt regardé comme un animal indomptable & dont on ne peut faire aucun uſage pour le ſervice domeſtique.

de Portugal, envoya au Pape, en 1513, fit périr le bâtiment ſur lequel on le tranſportoit (*l*), & celui que nous avons vu à Paris ces années dernieres, s'eſt noyé de même en allant en Italie. Ces animaux ſont auſſi, comme le cochon, très enclins à ſe vautrer dans la boue & à ſe rouler dans la fange : il aiment les lieux humides & marécageux, & ils ne quittent guere les bords des rivieres; on en trouve en Aſie & en Afrique, à Bengale (*m*), à Siam (*n*), à Laos (*o*), au Mogol (*p*), à Sumatra (*q*), à Java, en Abiſſinie (*r*), en Éthiopie (*s*), au pays des Anzicos (*t*), & juſqu'au cap de Bonne-eſpérance (*u*); mais en général l'eſpèce en eſt moins nombreuſe & moins répandue que celle de l'éléphant; il ne produit de même qu'un ſeul petit à la fois, & à des diſtances de

---

(*l*) Tranſactions philoſophiques, *n°. 470.*

(*m*) Voyage du P. Philippe, *p. 371.* — Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome I. p. 417.*

(*n*) Hiſtoire naturelle de Siam, par Gervaiſe, p. 33.

(*o*) Journal de l'Abbé de Choiſy, p. 339.

(*p*) Voyage de Tavernier, *tome III, p. 97.* — Voyage d'Edward Terri, *p. 15.*

(*q*) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevôt, *tome IX, p. 339.*

(*r*) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, p. 277.*

(*s*) Voyage de Chardin, *tome III, p. 45.* — Relation de Thèvenot, p. 10.

(*t*) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevôt, *tome V, p. 91.*

(*u*) Voyage de François le Guat. Amſt. 1708, *tome II, p. 145.* — Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *tome III, p. 15 & ſuiv.*

temps assez considérables. Dans le premier mois, le jeune rhinocéros n'est guere plus gros qu'un chien de grande taille (*x*). Il n'a point, en naissant, la corne sur le nez (*y*), quoiqu'on en voie déjà le rudiment dans le fœtus (*z*); à deux ans, cette corne n'a encore poussé que d'un pouce (*a*), & à six ans, elle a neuf à dix pouces (*b*); & comme l'on connoît de ces cornes qui ont près de quatre pieds de longueur (*c*), il paroît qu'elles croissent au moins jusqu'au moyen âge & peut-être pendant toute la vie de l'animal, qui doit être d'une assez longue durée, puisque le rhinocéros décrit par M. Parsons, n'avoit, à deux ans, qu'environ la moitié

(*x*) On en a vu un jeune qui n'étoit pas plus grand qu'un chien, il suivoit alors son maître par-tout, & il ne buvoit que du lait de buffle; mais il ne vécu pas plus de trois semaines. Les dents commençoient à lui sortir. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, p. 483.*

(*y*) On voyoit dans le bout du nez de ces deux jeunes rhinocéros la marque de la corne qui devoit leur pousser, parce que, comme ils étoient tout jeunes, ils n'en avoient pas encore; à cet âge-là néanmoins ils étoient aussi gros & aussi grands qu'un de nos bœufs; mais ils sont fort bas de jambes, particuliérement de celles de devant qui sont plus courtes que celles de derriere. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, p. 245.*

(*z*) Voyez au *tome XXII* de l'édition en trente-un volumes dans la description du cabinet, celle d'un fœtus de rhinocéros.

(*a*) Transactions philosophiques, *n°.* 470.

(*b*) Voyez *idem*, *ibid.*

(*c*) Voyez la description de la partie du Cabinet qui a rapport au rhinocéros, dans le *tome XXII* de l'édition en trente-un volumes.

de

de ſa hauteur, d'où l'on peut inférer que cet animal doit vivre, comme l'homme, ſoixante-dix ou quatre-vingts ans.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant, le rhinocéros eſt auſſi nuiſible par la conſommation, & ſurtout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes; il n'eſt bon que par ſa dépouille; ſa chair eſt excellente au goût des Indiens & des Nègres (*d*); Kolbe dit en avoir ſouvent mangé & avec beaucoup de plaiſir. Sa peau fait le cuir le meilleur & le plus dur qu'il y ait au monde (*e*); & non-ſeulement ſa corne, mais toutes les autres parties de ſon corps & même ſon ſang (*f*), ſon urine & ſes excrémens ſont eſtimés comme des antidotes contre le poiſon, ou comme des remèdes à pluſieurs maladies. Ces antidotes ou remèdes, tirés des différentes parties du rhinocéros, ont le même uſage dans la pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe

---

(*d*) On mange de la chair du rhinocéros, & ces peuples la trouvent excellente; ils tirent même quelqu'utilité de ſon ſang qu'ils ramaſſent avec ſoin, pour en faire un remède propre à la guériſon des maux de poitrine. *Hiſt. nat. de Siam, par Gervaiſe, p. 35.*

(*e*) Sa peau eſt d'un beau gris tirant ſur le noir, comme celle des éléphans, mais plus rude & plus épaiſſe; je n'ai point vu d'animal qui en ait une ſemblable.... Cette peau eſt couverte par-tout, horſmis au cou & à la tête de petits nœuds ou durillons fort ſemblables à ceux des écailles de tortues, &c. *Voyage de Chardin, tome III, p. 45.*

(*f*) Voyage de Mandeſlo, *tome II, p. 350.*

(*g*). Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus sont imaginaires : mais combien n'y a-t-il pas de choses bien plus recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion ?

Le rhinocéros se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, & il préfère ces alimens agrestes à la douce pâture des plus belles prairies (*h*); il aime beaucoup les cannes de sucre, & mange aussi de toutes sortes de grains; n'ayant nul goût pour la chair, il n'inquiète pas les petits animaux; il ne craint pas les grands, vit en paix avec tous & même avec le tigre, qui souvent l'accompagne sans oser l'attaquer. Je ne sais donc si les combats de l'éléphant & du rhinocéros ont un fondement réel; ils doivent au moins être rares, puisqu'il n'y a nul motif de guerre, ni de part ni d'autre, & que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune espèce d'antipathie entre ces animaux;

(*g*) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, p. 484.*

(*h*) Cet animal ne se nourrit pas d'herbes, il lui préfère les buissons, le genet & les chardons; mais, entre toutes les plantes, il n'en est point qu'il aime autant qu'un arbuste qui ressemble beaucoup au genévrier, mais qui ne sent pas aussi bon, & dont les piquans ne sont pas, à beaucoup près, aussi pointus; les Européens du Cap appellent cette plante *l'arbrisseau du Rhinocéros*; les campagnes couvertes de bruyères en fournissent une grande quantité; on en voit aussi beaucoup sur les montagnes du Tigre & sur la riviere du banc des Moules. Les habitans de ces lieux le coupent & l'amassent pour le brûler. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, p. 17.*

on en a vu même en captivité (*i*), vivre tranquillement & sans s'offenser ni s'irriter l'un contre l'autre. Pline est, je crois, le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros & de l'éléphant; il paroît qu'on les a forcés à se battre dans les spectacles de Rome (*k*), & c'est probablement de-là que l'on a pris l'idée que quand ils sont en liberté & dans leur état naturel, ils se battoient de même; mais encore une fois, toute action sans motif n'est pas naturelle, c'est un effet sans cause, qui ne doit point arriver ou qui n'arrive que par hasard.

Les rhinocéros ne se rassemblent pas en troupes, ni ne marchent en nombre comme les éléphans; ils sont plus solitaires, plus sauvages & peut-être plus difficiles à chasser & à vaincre. Ils n'attaquent pas les hommes (*l*), à moins qu'ils ne soient provoqués;

(*i*) La relation Hollandoise, qui a pour titre l'*Ambassade de la Chine*, fait une description de cet animal tout-à-fait fausse, surtout en ce qu'elle porte que c'est un des principaux ennemis de l'éléphant; car ce Rhinocéros-ci étoit dans une même écurie avec deux éléphans, & je les ai vu diverses fois l'un auprès de l'autre dans la place Royale sans se marquer la moindre antipathie. Un Ambassadeur d'Ethiopie avoit amené cet animal en présent. *Voyage de Chardin, tome III, p. 45.*

(*k*) Les Romains ont pris plaisir à faire combattre le rhinocéros & l'éléphant pour quelque spectacle de grandeur. *Singularités de la France antarctique, par André Thevet, p. 41.*

(*l*) Les rhinocéros n'attaquent pas ordinairement, & ils ne se mettent en fureur que quand ils sont attaqués, mais alors ils sont de la dernière férocité; ils

mais alors ils prennent de la fureur & sont très redoutables; l'acier de Damas, les sabres du Japon n'entament pas leur peau (*m*); les javelots & les lances ne peuvent la percer, elle résiste même aux balles du mousquet; celles de plomb s'aplatissent sur ce cuir, & les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier; les seuls endroits absolument pénétrables dans ce corps cuirassé, sont le ventre, les yeux & le tour des oreilles (*n*);

---

grognent comme les pourceaux, ils renversent les arbres & tout ce qui se présente devant eux. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, p. 278.*

(*m*) Sa peau est épaisse, dure & inégal. . . . impénétrable même aux sabres du Japon; on en fait des cottes d'armes, des boucliers, &c. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, p. 483.* — Le rhinocéros attaque assez rarement les hommes, à moins qu'ils ne le provoquent, ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas, il se met en fureur & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Lorsqu'il attaque un homme, il le saisit par le milieu du corps & le fait voler par-dessus sa tête, avec une telle force qu'il est tué par la violence de sa chûte. . . . Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter, quelque furieux qu'il soit; il est fort vîte, il est vrai, mais il ne se tourne qu'avec beaucoup de peine : d'ailleurs il ne voit, comme je l'ai déjà dit, que devant lui, ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à cinq ou six pas de distance, & alors se mettre un peu à côté; il ne vous voit plus & ne peut que très difficilement vous retrouver. Je l'ai expérimenté moi-même; il m'est arrivé plus d'une fois de le voir venir à moi avec toute sa furie. *Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, p. 17.*

(*n*) On les tue difficilement, & on ne l'attaque jamais sans péril d'en être déchiré. Ceux qui s'adonnen

aussi les chasseurs, au lieu d'attaquer cet animal de face & debout, le suivent de loin par ses traces, & attendent, pour l'approcher, les heures où il se repose & s'endort. Nous avons au Cabinet du Roi un fœtus de rhinocéros, qui nous a été envoyé de l'isle de Java, & qui a été tiré hors du corps de la mere; il est dit, dans le Mémoire qui accompagnoit cet envoi, que vingt-huit chasseurs s'étant assemblés pour attaquer ce rhinocéros, ils l'avoient d'abord suivi de loin pendant quelques jours, faisant de temps en temps marcher un ou deux hommes en avant, pour reconnoître la position de l'animal; que par ce moyen ils le surprirent endormi, s'en approcherent en silence & de si près, qu'ils lui lâchèrent tous ensemble leurs vingt-huit coups de fusil dans les parties inférieures du bas-ventre.

On a vu, par la description de M. Parsons, que cet animal a l'oreille bonne &

à cette chasse ont pourtant trouvé les moyens de se garantir de sa fureur, car comme cet animal aime les lieux marécageux, ils l'observent quand il s'y retire, & se cachant dans les buissons au-dessous du vent, ils attendent qu'il soit couché, soit pour s'endormir ou pour se vautrer, afin de le tirer près des oreilles, qui est le seul endroit où il peut être blessé à mort. Ils se mettent au-dessous du vent, parce que le rhinocéros a cela de propre, qu'il découvre tout par l'odorat; de sorte que, quoiqu'il ait des yeux, il ne s'en sert néanmoins jamais que l'odorat n'ait été frappé par l'objet qui se présente à la vue. *Histoire naturelle de Siam, par Gervaise, p. 35.*

même trés attentive, on assure aussi qu'il a l'odorat excellent; mais on prétend qu'il n'a pas l'œil bon (*o*), & qu'il ne voit, pour ainsi dire, que devant lui. La petitesse extrême de ses yeux, leur position basse, oblique & enfoncée; le peu de brillant & de mouvement qu'on y remarque, semblent confirmer ce fait. Sa voix est assez sourde lorsqu'il est tranquille, elle ressemble en gros au grognement du cochon; & lorsqu'il est en colere, son cri devient aigu & se fait entendre de fort loin. Quoiqu'il ne vive que de végétaux, il ne rumine pas; ainsi, il est probable que, comme l'éléphant, il n'a qu'un estomac & des boyaux très amples,

(*o*) Voyez la note précédente. — Le rhinocéros a les yeux fort petits & ne voit absolument que devant lui : lorsqu'il marche & qu'il poursuit sa proie, il va toujours en droite ligne, forçant, renversant, perçant tout ce qu'il rencontre : il n'y a ni buissons, ni arbres, ni fonces épaisses, ni grosses pierres qui puissent l'obliger à se détourner; avec la corne qu'il a sur le nez, il déracine les arbres, il enlève les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derrière lui fort haut à une grande distance & avec un fort grand bruit; en un mot il abat tous les corps sur lesquels elle peut avoir quelque prise. Lorsqu'il ne rencontre rien, & qu'il est en colère, baissant la tête il fait des sillons sur la terre, & il en jette avec fureur une grande quantité par-dessus sa tête. Il grogne comme le cochon; son cri ne s'entend pas de fort loin lorsqu'il est tranquille, mais s'il marche après sa proie, on peut l'entendre à une grande distance. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, trois volumes in-12. Amst. 1741.*

& qui ſuppléent à l'office de la panſe ; ſa conſommation, quoique conſidérable, n'approche pas de celle de l'éléphant, & il paroît par la continuité & l'épaiſſeur non interrompue de ſa peau, qu'il perd auſſi beaucoup moins que lui par la tranſpiration.

FIN *du quatrième volume.*



TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Fin de la table du tome IV.